MON BIEN-AIMÉ

DU MÊME AUTEUR

L'Eveil.

La Vie Libre.

Le Baiser Suprême.

Le Cœur perdu.

Le Roman d'un Chien.

La Divine Maîtresse.

SOUS PRESSE :

La Vie Ardente.

MAGDELEINE CHAUMONT

MON BIEN-AIMÉ



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, HUYGHENS, 22, — PARIS

A André de Lorde

Mon Bien-Aimé

PREMIERE PARTIE

I

Mme Napier abandonna l'ouvrage qu'elle tenait entre ses doigts. Elle ressentait cette fatigue particulière qu'on éprouve à la fin d'une journée monotone, aux heures interminables. Un peu las, son regard se porta vers la pendule.

Le temps pesait sur son cœur : elle aspirait à la nuit qui ferait tomber dans l'éternité cette soirée de solitude.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre et observa, avec la curiosité du premier jour, cette usine

monstrueuse, cette ville infernale où devait s'écouler désormais son existence.

Madame Napier était Niçoise. Elle était née sous le ciel d'azur, près de la mer bleue qui roule de la joie dans ses vagues lentes. Sa jeunesse avait été heureuse, faite d'indolence et de plaisirs. Son éducation soignée avait développé en elle les dons de l'âme, et elle sentait se former en son cœur de beaux rêves imprécis, les purs espoirs des jeunes filles, lorqu'elle recevait comme un hommage les regards adressés à sa jeunesse. Nice, c'était le grand air, la vue immense sur l'horizon, c'étaient les vieilles rues où chantent les Italiens, le marché plein de cris et les monceaux d'œillets sous les grands parasols ; c'étaient les couleurs éclatantes des piments rouges et des oranges, la fête des yeux, la fête des cœurs, le bonheur de vivre.

En été, la famille quittait le Mont Boron et se rendait pour quatre mois en Normandie, dans une propriété remontant à deux générations. La maison, énorme, carrée, reposait dans un parc immense, image de la fortune, comme un navire puissant dans la mer. La richesse accumulée des Dubreuil était sortie de terre, des robustes labours, des flancs des bœufs traînant la charrue. Les aïeux avaient tant travaillé qu'ils étaient restés légendaires

dans le pays. On prononçait leur nom avec admiration et respect. C'était le temps où le propriétaire terrien était le maître de la région. L'industrie n'ayant pas encore englouti tous les efforts, on comprenait la beauté de la semence jetée dans le vent, et qui germera, fera le pain, fera la vie. La poésie traînait sur les champs de moisson et il y avait des larmes aux yeux de ceux qui lançaient le premier coup de faulx dans la mer blonde des épis lourds de grains.

On connaissait encore le lent et patient travail, la noblesse de la culture, la grandeur humble du laboureur... Dans les champs, tout autour, les arbres fruitiers donnaient en abondance, et les pommiers se brisaient sous le poids de leurs branches, les vaches généreuses de lait s'endormaient doucement, le soir, en ruminant.

Madame Napier, alors Hélène Dubreuil, se plaisait à l'odeur du foin parfumé, à la vue de cette terre grasse de richesse dont la sève, sous le soc de la charrue, semblait gicler du sol. Elle aimait, en fille du Midi, la douceur de la nuit qui tombe sur le calme soudain de la nature, les oiseaux qui s'endorment en boule en pépiant tendrement.

Son cœur de vingt ans répandait sur toutes choses la beauté qu'il désirait éprouver...

A Nice, les relations de ses parents ne lui faisaient pas entrevoir celui qui pourrait la charmer. En Normandie, la propriété magnifique lui semblait trop loin de la vie mondaine ; mais elle jouissait sans fièvre des beaux jours qui passaient, confiante, sans idéal précis, attendant un avenir qui ne pouvait que lui être agréable.

Un jour, le bruit s'était répandu que le département cachait des trésors. Les moissons seraient-elles plus grasses ou la sève abondante ferait-elle couler les flots dorés du cidre ? Non, il était question de mines promettant des revenus considérables. La nouvelle avait été lancée par un paysan, stupéfait du prix fantastique dont on lui payait son champ, et elle avait semé la terreur chez ceux des environs. Jalousie d'être loin du lieu producteur, haine de n'en pouvoir profiter.... c'est ainsi que le venin s'était glissé dans le cœur des naïfs, dans la croyance en la terre.

Peu à peu s'étaient élevés des baraquements, puis les ouvriers par centaines avaient habité le village, bâtissant des édifices, apportant des appareils monstrueux que, les deux mains dans leurs poches, contemplaient pendant des heures ceux qui en seraient les victimes.

Chaque jour amenait une nouvelle vente.

Le pauvre hère se débattait d'abord, se révoltait, demandait une somme qu'il jugeait fabuleuse, puis glissait à l'abandon de la terre de ses pères, ébloui des promesses, puis des piles d'écus. Le sacrifice était pénible... Comme on va sur une tombe, souvent il venait, le soir, sans qu'on le vit, marcher dans les sillons, exhaler la prière de son âme sauvage et meurtrie. Le paysan préfère perdre tous les siens que sa terre. De longues heures, il restait, seul, ses yeux bleus de normand durcis de révolte, et sa bouche rasée serrée sur la pipe brûlée. Puis revenait l'espoir.

— Dans le canton voisin, bien des champs sont à vendre, se disait-il enfin. J'irai, j'achèterai, je quitterai ma vieille maison, je la vendrai à la « Société », puisqu'elle veut faire des corons..... Je serai riche.

Et un jour, il partait, ayant dans la charrette son pauvre mobilier, tenant sur sa poitrine les écus précieux.

Le village faisait place aux ouvriers ; les enfants aux joues rouges étaient remplacés par de petits êtres pâles éblouis d'un soleil jamais vu, les femmes en cheveux, dans leur parler traînard de faubourgs, réclamaient des cafés, des cinémas.....

C'était la vie nouvelle qui montait tout autour de la grande propriété restée invulnéra-

ble par les Dubreuil. Ceux-ci, pourtant, luttaient depuis de longues années contre les propositions alléchantes d'un de leurs cousins, ingénieur des mines, très fortuné, qui voulait monter des usines.

Il avait compris le parti à tirer de cette terre, qui roulait dans ses flancs la richesse à venir. Mais il y avait du mépris dans les paroles que prononçait le père d'Hélène :

— Que m'importe votre or ! je veux garder mon bien !

Haineux, ses yeux se levaient sur les traînées de fumée qui salissaient le ciel et semblaient faire tomber sur la région une pluie de suie.

— Quel malheur! soupirait-t-il... Quels bandits ! ajoutait-il plus bas...

A cette époque, François Dubreuil avait trente ans. Hélène le revit avec indifférence. Lui, était resté interdit devant l'enfant devenue femme. Il trembla de cette révélation et son cœur, ignorant des choses de l'amour, battit du désir de sentir près de lui la créature toute fraîche qu'il venait de découvrir.

— Votre fille est gentille, avait un jour dit François au père d'Hélène....

— Oui, et elle est bonne, avait répondu celui-ci.

— Elle doit avoir vingt ans, maintenant ?

— Elle en a vingt et un.

— Ne songez-vous à la marier ?

— Les filles n'ont pas besoin qu'on les marie... elles savent bien toutes seules trouver ce qu'il leur faut.

— Mon oncle..., mon oncle, avait balbutié François, je crois que je la rendrais heureuse...

— Toi ? s'était écrié avec stupeur M. Dubreuil. Toi ! comme mari pour ma fille ?

— Si vous vouliez de moi, j'oserais lui en parler.

— Je ne veux pas de mariage entre cousins, avait tranché rudement le père d'Hélène ; ils sont cause des enfants dégénérés.

Timide, François s'était tu, mais il n'avait pas cru à l'excuse de la parenté. Il avait souffert de son physique, de ses yeux trop petits, de ses cheveux trop drus et trop blonds, sur son front trop bas, de sa moutache pauvre, de ses dents saines mais mal plantées.

Les êtres disgraciés portent sur eux un masque de douleur. Rarement ils sont gais. Malgré leur valeur morale, ils ont conscience de leur infériorité. De là nait une révolte qui se traduit souvent par de la méchanceté.

Depuis sa première jeunesse, François s'était rendu compte que la laideur ne peut engendrer l'amour. Les mères elles-mêmes, flat-

tées, portent leur tendresse au plus joli de leurs enfants. Les autres seront peut-être tolérés, mais on les habitue à céder à leurs frères, à les servir, à s'effacer.

François, au corps herculéen, à la figure ingrate, avait reçu en plein cœur le refus de son oncle. C'était sa suprême désillusion, son chagrin, le regret qu'il devait trainer comme une misère durant toute sa vie. Tant il est vrai que l'homme se marie trop souvent pour la satisfaction d'un désir que la première étreinte, parfois, satisfera sans le renouveler.

Toute son existence sera perdue peut-être pour la réalisation d'un rêve jugé trop beau. N'est-ce pas la vengeance naturelle des femmes, pour celles que l'on a le droit de renvoyer, parce qu'elles ne sont pas préservées par la loi ?... François, cependant, n'avait pas fait de mal, mais il avait souffert de n'avoir pas même entendu ces mots menteurs que vendent les filles.

— Tu es beau, je t'aime, disaient-elles à ses amis.

— On dit que tu es riche, lui demandaient-elles, à lui.

Et il sentait le flot de toute sa force qui battait dans ses veines. Il sentait la richesse peser à ses épaules, parce qu'elle achète tout, même les caresses, et ses trente ans

maudits, toute sa belle jeunesse n'existaient pas dès lors que son visage ne savait plaire.

Il avait quitté M. Dubreuil et s'était rendu résolument auprès d'Hélène.

— Hélène, avait-il soupiré, je suis laid, je le sais, mais je vous aime !

— Déjà ? avait-elle demandé, coquette, la voix légère.

— Je vous aime, Hélène, et c'est à genoux que je viens vous demander d'être ma femme.

— Votre femme ? à vous ?

Et, dans un éclat de rire :

— Que vous êtes amusant !

Un moment, très pâle, se relevant soudain, il avait écrasé dans sa main trop forte les doigts roses d'Hélène. Puis, il avait regardé celle qui lui faisait tant de mal et dit lui-même en riant :

— C'est vrai, je voulais vous amuser.

Il était parti, seul, dans la campagne, avait étreint les arbres en pleurant à sanglots, s'était écrasé sur le sol, hurlant pour se soulager. Il est si bon de pouvoir, sans témoin, se livrer à tous ses instincts de douleur ! mais, dans un mouvement brusque, droit, redressé de toute sa haute taille, les poings crispés, la mâchoire serrée, il avait rassemblé son courage. En un instant, sa souffrance se changeait en révolte et, comme s'il eut arraché son

cœur, tel une chose pourrie, d'un pas calme, résolu, il reprit son chemin.

Toute une vie, ainsi se trouve parfois désorientée par un événement. De ce jour, François Dubreuil se plongea dans le travail ardu, dans la lutte incessante, épuisant sa violence dans l'effort renouvelé à plaisir.

Il se mêlait à des discussions ouvrières et politiques, haranguait les foules et se fut jeté à la gorge d'un adversaire, à seule fin de tuer ce qui lui résistait.

Puis trois années avaient passé et, la transformation s'étant opérée, il était devenu un être positif, tranchant d'un mot sec et irrévocable tous les discours dont il n'approuvait pas la donnée, occupé de soi, son seul maître. A trente-quatre ans, il en paraissait cinquante et semblait assagi d'une vieillesse précoce. Il sentait l'inutilité de la lutte en ce qu'elle a d'humain et ne comprenait que le labeur, grand refuge des forts et des malheureux.

Hélène elle-même était à ses yeux une étrangère : il s'en était libéré. Il avait acquis, de sa désillusion, le mépris de la femme ; mais chez lui, la soumission se traduisait par cette rudesse qui cache souvent une douceur très tendre.

— François voulait t'épouser pour devenir

le maître de Beaupré, disait, trois ans plus tard, à sa fille M. Dubreuil. Il y eut bâti des usines !

— Je le crois moins bas, avait répondu Hélène, qui trouvait lourd à son cœur l'isolement de ses vingt-quatre ans et se sentait pleine d'indulgence pour l'inconnu qui viendrait la sortir des bras maternels. Mme Dubreuil, cependant, n'était ni gênante, ni inquiétante. C'était une petite personne douce et qui avait puisé la résignation dans le mariage. Elle vivait sans idéal, sans besoins moraux, écoutait avec surprise les méchancetés, ne les répétait pas, et ne s'occupait pas plus de l'avenir que le passé n'avait en elle laissé de traces.

A cette époque, sur les Dubreuil, dont les affaires pourtant étaient prospères, semblait peser l'ennui. Il y a du regret, presque un sentiment de honte, chez l'homme qui n'a pas marié sa fille lorsqu'elle touche à ses vingt-cinq ans. Elle, plus difficile, ayant plus réfléchi, ne se prête pas aux combinaisons familiales ; les prétendants sont aussi moins nombreux, comprenant peut-être que leur geste est plus grave envers celle qui se sent forte, que vis-à-vis d'une enfant. Il y a là de l'étonnement, une sorte de méfiance chez les amis. Aussi, M. Dubreuil avait-il de la brus-

querie dans la voix quand on lui demandait :

— Et Mlle Hélène ? pas encore fiancée ?

— Elle est insupportable...

— Oh ! vous devez avoir quelque chose en train et que vous nous cachez...

— En ce cas, attendez ! vous verrez bien !...

Et il partait en maugréant, soulevant les épaules. Quand il rentrait, sa fille était morigénée.

— Décide-toi, Hélène, hasardait timidement sa mère.

— Je me déciderai, lorsque j'aurai trouvé celui qui me plaira, répondait-elle invariablement.

Elle aspirait pourtant à une vie différente, se trouvant prisonnière à Beaupré comme au Mont Boron. La nature est surtout belle pour ceux qui partagent à deux sa splendeur. Elle eut voulu Paris, les fêtes, les plaisirs et semblait se faner d'ennui.

Aussi reçut-elle avec une vive satisfaction la nouvelle qu'un jour lui annonça son père :

— François vient d'acheter une usine de métallurgie, des mines, presque une ville et nous offre d'aller le voir. Que dirais-tu d'un petit voyage dans le sud-ouest de la France ?

Avec une joie enfantine, Hélène, sautant au cou de son père :

— Que je suis contente, avait-elle dit gaiement.

Un mois plus tard, ils partaient pour Decazeville. Mme Dubreuil ne voulut pas les accompagner : son rôle dans la vie était d'être effacée... presque absente.

— Allez tous deux, leur avait-elle dit. Moi, je ferai préparer la maison pour votre retour à Beaupré.

Le mois d'avril, éclatant de soleil, semblait avancer la nature dans son évolution. Hélène éprouvait cette ivresse haletante et irraisonnée qui étreint les êtres dès que, sous un ciel bleu, ils sentent le bonheur de vivre. Elle savourait sa jeunesse, jeunesse forte, sans timidité, goûtait les beautés que son père moins sensible ne soupçonnait pas, observait cette région, qui l'attirait par son inconnu. Après un long trajet, le train s'engageait dans la vallée du Lot, verdoyante et large, où les collines semblent faites pour protéger le cours du fleuve calme et clair. Là, plus les pommiers ronds de la Normandie, plus les palmiers de Nice, ni la mer azurée, mais les routes bordées de hautains peupliers, les chataîgniers, dont le feuillage naissant se dorait au soleil, les vignes en coteaux, encore privées de fruits, mais dont les feuilles déjà verdoyaient. Et, dans l'échancrure de deux

rochers abrupts, s'ouvrait une échappée sur l'immense horizon : entourés de jardins et de pâturages, les villages s'étalaient dans la douce chaleur.

Soudain, le train stoppa dans la gare de Viviez, où le firmament disparaissait déjà, derrière la nappe de fumée qu'envoient les usines de la Vieille Montagne. Mais, l'air était si pur, ce doux matin, qu'Hélène fut heureuse de cette découverte.

Dans le nouveau wagon où elle prit place, elle put remarquer les lignes interminables des maisons ouvrières, l'allure des hommes longeant la route, mais qui n'avaient plus rien du paysan, avec leur casquette noire et leur pantalon bleu, dont la houille absorbait la couleur.

Enfin, ils furent à Decazeville. De la portière, où elle se pencha, elle aperçut François. Un chapeau de feutre à grands bords cachait ses cheveux presque roux, ombrait ses yeux et il ne restait plus de lui qu'une silhouette de force se découpant, robuste, sur le mur blanc de la gare.

Hélène, en une seconde, observa dans les yeux de son cousin une flamme rapide, sur ses traits une pâleur vite effacée... Elle se souvint et surprit en son propre cœur un imperceptible regret.

Il s'avançait vers eux les mains tendues, content de les revoir, eux, sa seule famille, puisque ses parents, morts, l'avaient laissé tout seul sur la terre hostile. Déjà, dans la petite ville, tout le monde le saluait, le considérant comme l'être puissant duquel dépend, par les salaires, la vie de toute une région. Il disait à Dubreuil comment la vente s'était faite, l'accueil qu'il avait reçu.

On racontait qu'il avait du sang normand dans les veines, et on lui en voulait, parce que, n'étant pas de même essence, tant les gens du Nord sont différents de ceux du Midi, tant ceux d'un même pays restent unis entre eux, considérant comme des étrangers ceux qui ont vu le jour sur l'autre point du territoire.

J'ai à combattre, disait-il, même chez les ouvriers, contre la lutte des races. Bien que Français tous deux, l'homme de Lens, par ses coutumes et sa mentalité, ne sera jamais le frère du méridional ; celui-ci n'a ni les perfidies, ni la brutalité froide du premier ; ses colères finissent dans un éclat de rire et il pleure de joie sous l'éloge. Le Breton hait le Normand ; comment des peuples différents pourraient-ils vivre en une paix durable quand les frères du même sang se déchirent entre eux !

— Je vous ai retenu un appartement à l'Hôtel de la Poste, dit François. Moi, je demeure là-haut, dans cette propriété que vous voyez d'ici et que l'on appelle pompeusement « Le Château ». En face, sur la place où se trouve votre hôtel, voici la demeure du directeur.

Puis, après un instant de réflexion :

— C'est un bonheur pour moi que d'avoir trouvé à la tête de l'usine ce garçon consciencieux, jeune et travailleur. Il est du pays, connaît le patois des ouvriers, les usages de la ville, m'a été, en un mot, de la plus grande utilité.

— Garçon? demanda M. Dubreuil.

— Garçon, oui, répondit François. Vous le verrez à déjeuner, car si les convenances interdisent à l'homme le moins dangereux, fit-il dans un sourire, d'abriter sous son toit une jeune fille, vous me ferez bien l'amitié de passer là-haut le plus de temps possible, de prendre vos repas avec moi, et de profiter du jardin, ce qui est une rareté ici, où tout est absorbé par l'usine et les mines.

A midi, ils se retrouvèrent. François avait envoyé chercher Hélène et son père par l'automobile, qu'il mit à leur disposition.

Il leur fit les honneurs de la maison modeste et les pria d'attendre quelques instants

le Directeur, retenu à l'usine plus tard qu'il n'eut voulu. De la petite terrasse, on plongeait dans l'usine, dont les cheminées se dressaient dans le ciel, vomissant une épaisse fumée.

L'emplacement était choisi dans un léger courant d'air qui dégageait l'habitation de la lourde atmosphère.

Hélène était pénétrée d'un sentiment jamais éprouvé : un profond respect troublait son âme devant tant de force, devant le mystère de ces machines formidables. Elle se sentait de l'admiration pour François, qui en était le maître.

Le Directeur entra.

— Je vous présente M. Napier, dit François à M. Dubreuil. Ma cousine, fit-il en souriant doucement vers Hélène.

M. Napier était un homme de trente ans, brun, de taille moyenne, d'extérieur agréable, par l'expression de son regard. Mais il gardait une certaine hésitation faite de timidité. Il avait toujours travaillé seul, rêvant de se faire une situation, à laquelle il atteignait, et l'on sentait, avec l'ardeur qu'il mettait à satisfaire le maître, la crainte qu'il avait de lui déplaire.

Ses cheveux rejetés à l'arrière, lui laissaient cependant un air d'artiste qui plût à

Hélène, et sa physionomie prenait une certaine distinction par le bouc brun qui allongeait ses traits.

Durant le déjeuner, M. Napier avait eu avec Hélène d'aimables conversations. Il sortait ébloui, troublé par celle qui souriait à la pensée que, peut-être, il demanderait sa main.

La femme sent le désir qu'elle fait naître et se plaît à l'attiser, même si elle ne veut y répondre. Pour cela, elle s'intéresse à tout ce qui est la vie de l'homme, s'essaie à le comprendre.

Hélène, par coquetterie, voulut charmer M. Napier. Elle n'avait aucune arrière-pensée, ne soupçonna pas faire du mal à François, s'amusa seulement de sa force.

Le triomphe lui fut facile : sans être jolie, elle avait la fraîcheur épanouie de ses vingt-cinq ans, des cheveux bruns ondés, un visage aimable, et son front blanc semblait mettre dans ses traits de la sérénité.

Elle avait en plus l'élégance que lui permettait sa condition, et qui est plus que la beauté pour les hommes, qui s'y laissent toujours prendre.

Ses lectures, ses réflexions lui donnaient une agréable tournure d'esprit, tout ce qu'il fallait, en un mot, pour séduire le travail-

leur n'ayant jamais habité que des villes de province, épris de réussite, étourdi de la fortune qu'il entrevoyait, lui qui n'avait jamais connu que l'émotion des appointements.

Pendant un mois que restèrent les Dubreuil, M. Napier leur fit visiter les usines, les mines découvertes, uniques en Europe, et les montagnes de houille en combustion depuis cinq cents ans.

Elle se prêtait de bonne grâce à toutes les explications que fournissait le Directeur. Lui se dépensait de son mieux.

Un soir qu'ils étaient seuls et remontaient à pied vers le château :

— Regardez, lui dit-il en se retournant, la vision grandiose... C'est l'heure de la coulée...

Dans la nuit qui tombait, le son d'une cloche avait retenti, signal donné aux ouvriers pour qu'ils s'éloignassent de l'endroit dangereux. Et soudain le ciel devint pourpre, incandescent comme le métal en fusion. Les montagnes s'éclairèrent, la ville, les maisons furent inondées de la lueur infernale. Hélène contemplait, surprise, émue de la magnificence inquiétante de cette vision.

— Vous devez être passionné par ce que vous faites? demanda-t-elle.

— Oui, c'est beau, mais...

— Mais ? questionna-t-elle, sentant venir l'heure attendue.

— Mais je rentre si seul chez moi ! le soir ! J'ai si peu la joie du cœur !

— N'avez-vous pas ici des amis ? Mon cousin paraît vous tenir en estime.

— M. Dubreuil est bon pour moi ; j'ai d'excellents rapports avec tout le monde. Nous sommes un petit groupe qui nous réunissons le soir... pour tuer le temps.

— Vous avez à Decazeville des intellectuels ?

— Des employés aux bureaux de l'usine, des garçons assez cultivés pour avoir des diplômes et qui étouffent ici d'ennui moral : Ivastel, un homme aimable et doux, Tarbet, qui égaie ces heures longues, de ses plaisanteries enfantines, Sencié, jeune et fort, qui partage son temps entre les conquêtes amoureuses et les poésies qu'il improvise. Nous nous réunissons dans l'arrière salle d'un petit café. Mais ensuite, au moment de nous quitter, chacun se sent enveloppé d'un regret. Lequel ? Hélas ! celui qu'éprouve tout homme qui ne trouve chez lui la compagne, l'épouse...

— Peut-être, insinua Hélène, l'avenir vous apportera-t-il ce bonheur attendu ?

— Hélène, supplia-t-il...

Elle l'écoutait sans répondre.

— Hélène !...

Alors, peut-être par excès de coquetterie, peut-être troublée dans ses nerfs par cet aveu muet, elle lui prit la main.

— Voudriez-vous me donner cette gloire d'être votre époux ?

Hélène, qui avait toujours refusé, hautaine, de s'accorder, entrevit ses vingt-cinq ans, l'avenir problématique, le retour à la maison paternelle.

— Oui, je vous donnerai cette joie, fit-elle sans bonheur, mais en souriant pour être jolie.

Du haut de la terrasse, Dubreuil et François les virent arriver se tenant par la main, dans la nuit qui tombait doucement.

Ils se regardèrent : l'heureux père oppressé d'un sentiment de délivrance, François, meurtri d'une telle douleur que, pour ne pas tomber, il s'appuya davantage à la pierre de la balustrade.

Quand ils quittèrent Decazeville, Hélène avait fixé le mariage aux premiers jours de juin. C'est ainsi que la jeune fille abandonna sa vie d'espoir pour la réalité faite de raison, quitta la verte Normandie, Nissa la Bella, dont l'eau d'azur se roule dans la Baie des Anges, pour Decazeville, centre du Pays noir.

II

Mme Napier ne trouva point dans le mariage la joie qu'elle en attendait. Peut-être sa raison, la peur de vieillir fille avaient-elles trop lourdement pesé sur sa décision. Elle connut un époux moins épris que flatté, et qui, dès le premier jour de leur union, sembla vivre dans un triomphe perpétuel.

La femme a toujours du dédain pour l'homme qui lui doit tout, et se soumet devant l'argent. De plus, Hélène n'avait pas

ressenti dans les bras de son mari le grand frisson dont parlent les poètes, la volupté suprême qu'on chante en l'univers. Comme à toutes ses sœurs, deux solutions se présentaient : la révolte ou le mépris. Elle avait adopté le mépris, plus facile; la conscience d'une supériorité que Napier ne saurait diminuer.

M. Napier lui-même, avait regretté de ne pas éprouver par sa femme plus d'émotion. Elle était entrée dans la vie conjugale sans surprise, sans exigence avouée, répondait d'un sourire pâle aux paroles aimables dont il essayait de lui plaire.

C'est que le bonheur naît souvent de la complication. Un amour sans secousse s'amoindrit facilement ; les heurts l'exaspèrent ; la créature simple ennuie l'homme. Il aime l'artifice ; la femme maquillée ne sera jamais abandonnée par lui pour la fille des champs aux joues luisantes de santé. Le rouge des lèvres accuse la force du baiser ; les yeux purs ne vaudront jamais pour lui le regard de flamme chargé des feux du kolh.

Mme Napier était trop peu compliquée ; de cette paix naissait l'ennui.

Les premières années s'étaient écoulées dans la tiédeur d'une union fade. Lui, avait

éprouvé la fierté d'un tel mariage, reçu avec naturel les félicitations de ses amis. Puis, un jour, entraîné, il était parti pour la ville voisine, prétextant une affaire. Il était rentré tard, après le diner, le visage animé, les yeux un peu lointains. Il riait facilement et répondait mal aux questions de Dubreuil lui demandant la raison de son absence à un repas où étaient conviées les personnalités du pays.

Il avait ri encore et, croyant tirer son mouchoir de la poche de son veston, avait sorti, toute rose, une minuscule chemise de femme Un silence atterré avait suivi le geste. Mme Napier avait haussé les épaules, jetant dans un regard tout le mépris qu'elle avait des sots baisers de cet homme, et bonne maîtresse de maison, avait repris le cours de la conversation.

C'est à cette époque d'ennui pénible qu'elle recevait la joie plénière. Elle entrevoyait le couronnement de ses rêves, la récompense attendue.

Pour nombre de femmes, la maternité est la raison d'être. Elles semblent éprouver, en mettant au monde un être vivant, la satisfaction complète qui annihile les sens souvent non développés. Depuis six ans qu'elle était mariée, elle savourait la première émotion, cette fierté glorieuse que connaît

l'amante magnifique lorsque l'amour lui fait reporter sur l'homme tous les sentiments de son cœur, toutes les sensations de sa chair.

Un enfant ! se disait-elle, un être créé par moi, pour moi ! ... Que lui importait maintenant la déception de son mariage, l'époux loin de son cœur, l'absence des siens !... Qu'était pour elle ce pays noir où elle étouffait ! Ne les portait-elle pas en elle, l'amour, la beauté, l'espoir, la réalisation suprême !...

. . . .

. . . .

Dans le soir qui tombait, ayant abandonné le fin bonnet qu'elle brodait, Hélène se livrait aux souvenirs... Elle entendait les bruits devenus familiers : le sifflement des machines, les cloches de la coulée ; regardait sans émoi les cheminées géantes qui vomissaient du feu dans leur fumée jaunâtre.

Comme il faisait bon, ce soir, sur la côte niçoise !

— C'est l'heure mauve, disait-on.

Et le soleil couchant dorait les palmiers qui se balançaient dans le ciel rosé.

En Normandie, la glycine, au printemps, revêtait les murs, les maronniers fleuris abritaient les merles, qui chantaient gaiement à

la nuit claire encore. Le vol des hirondelles traversait le ciel bleu et les pigeons ramiers roucoulaient à l'amour.

— Nature lointaine, beauté du monde, chant des êtres et des cœurs ! comme je vous aime ! que je souffre de votre absence, en ce pays de feu, de fièvre, où le firmament semble chargé de houille. Ici, les arbres sont grillés sur la croute de terre enveloppée du feu ; et les feuilles malingres sont mortes avant que de s'étendre. Ah ! les moissons de fleurs de Nice la jolie !... ah ! les gras paturages de la belle Normandie, où les bêtes se nourrissent moins d'herbe que de pétales !...

Hélène songeait à la campagne comme à un paradis perdu, et elle regardait avec terreur ces usines diaboliques où la foule des hommes s'engouffrait jour et nuit. Sa pensée l'entraînait au temps béni de Télémaque, disant du laboureur :

— Plus il a d'enfants, plus il est riche.

L'homme, alors, était dans toute sa beauté, bête splendide et vigoureuse. Son front se levait haut sous la voûte des cieux et son regard de maître parcourait l'horizon. Dans sa poitrine large battait un cœur bon encore, un cœur tout près de la nature, et de ses bras musclés, il soulevait les gerbes d'épis, blondes comme des rayons.

Maintenant, devant l'agriculture, s'était dressée l'industrie mangeuse d'hommes, tueuse de vies. Ceux d'autrefois eussent semblé géants à côté de ces êtres appauvris, au sang brûlé de feu, à la santé ruinée par l'alcool, qui mouraient jeunes, sans richesse, révoltés...

Le cri strident d'une sirène déchira l'air, plainte aigüe de souffrance, qui crispe les nerfs chaque fois qu'on l'entend.

— Cinq heures ; l'équipe de nuit va remplacer celle de jour, songea Hélène.

Et elle se pencha pour voir le flot des ouvriers de toutes les nations qui déferlait sur la place, troupeau d'êtres haves, maigres, dont le visage traduisait une implacable souffrance. On entendait leurs pas frapper le sol comme une armée. Ils allaient tous, la tête un peu basse, les yeux à terre, ne se parlaient pas — et portaient une musette contenant des provisions : du pain, du fromage; un vin violacé emplissait un litre, deux parfois, voisinant avec une gourde d'alcool, qu'ils absorberaient avec avidité quand le brasier aurait atrocement désséché leur haleine.

Mme Napier n'avait aucun rapport avec ces ouvriers. Ils étaient trop nombreux pour qu'elle pût adoucir leur misère, mais ils fai

saient sur elle une impression profonde, faite d'intérêt et de terreur.

Sous le ciel gros de houille et de pluie, le défilé continuait. Hélène ferma la fenêtre avec l'indifférence que fit naître en elle pour les autres la vue du délicat bonnet de l'enfant attendu.

III

Comme tant d'autres, la soirée fut maussade. Napier parlait peu, se plongeait, dès la fin du repas, dans la lecture des journaux ou dans ses comptes interminables. Sa femme éprouvait de ces silences une sorte de satisfaction désolée, se plaisant à souffrir, à retenir ses larmes, à sentir qu'elle construisait elle-même son bonheur, le but de sa vie.

Les mois s'écoulaient dans leur monotonie, lui seulement occupé de ses affaires, mais n'en parlant jamais, soucieux de plus en plus,

sans un mot de tendresse pour Hélène. Elle observait même parfois une sorte de gêne dans son regard qui semblait fuir.

Mais, pour elle, rien n'existait plus en dehors de l'enfant espéré, du bien-aimé de son cœur, et elle passait avec piété ses mains sur ses flancs, comme elle eut caressé déjà celui qu'ils abritaient.

Un jour que François était venu chez les Napier, il s'approcha d'Hélène et lui dit gravement :

— Je voudrais vous voir seule, vous parler sérieusement.

— Ne le pouvez-vous ici ? avait-elle demandé.

— Non. avait-il tranché, ici, c'est impossible. Prétextez un motif et venez au château.

— J'irai, avait répondu Hélène, prise d'inquiétude.

— Permettez-moi de vous attendre demain.

— Oui, demain.

C'est ainsi que Mme Napier partit seule chez François Dubreuil.

C'était le printemps, le printemps pauvre de Decazeville, printemps, sans verdure, et sous un ciel noir. Pas d'abeilles bourdonnantes, ivres de miel, pas de papillons, pas d'oiseaux ; l'air chargé d'acide carbonique les éloigne ou les tue. Comme fleurs,

quelques pauvres géraniums noircis s'étiolant dans le cadre des fenêtres grasses. Tout autour des montagnes fumantes, montagnes de charbon flambant ou montagnes de crasses.

Mais, si la nature se refuse à fêter le printemps, il chante dans les cœurs son cantique d'allégresse, verse le renouveau dans les veines, peuple l'esprit de chimères...

— Pourquoi François veut-il me parler? se demandait Mme Napier.

L'impatience de savoir la troublait profondément.

— François! se disait-elle. Pauvre François! M'aimerait-il encore?

... Il l'attendait sur la petite terrasse. Au tournant du chemin, elle l'aperçut, les deux bras croisés, le regard dur.

Sans lui sourire, il tendit la main:

— Entrez, dit-il seulement.

Au rez-de-chaussée, dans une pièce aménagée en bureau, il lui offrit un siège. Il faisait calme et le jour entrait mal par les persiennes à demi fermées.

— Hélène, commença-t-il, vous vous êtes certainement demandé pourquoi je désirais vous voir seule.

— En effet.

— Je voulais vous dire tant de choses que j'en suis tout ému moi-même.

Un moment, il ferma les yeux, comme cherchant à lire en son âme.

— Il me faut revenir sur le passé, dit-il. Un passé oublié de vous, présent pour moi comme il le sera toujours.

Il entrait dans le sujet, un peu maladroit, brusquant les raisons, craignant de voir sa force s'égarer.

Il leva les yeux, mais son regard n'osa soutenir la vue d'Hélène.

— Parlez, demanda-t-elle doucement.

— Vous parler de moi ? Hélas ! que vous dirais-je que vous n'ayez deviné... Rappelez-vous mon pauvre amour avoué, puis renié, parce que vous le reçutes dans un éclat de rire.

— François ! fit-elle, consternée ; était-ce donc vrai ?

— Oui, c'était vrai.. c'est vrai encore... C'est atroce, voyez-vous !... j'ai essayé de fuir ; votre souvenir me hantait ; je suis venu ici, et vous m'avez suivi !... Quand j'ai connu votre décision d'épouser Napier, j'ai crié de haine et de douleur. J'ai voulu le tuer, le pousser tout doucement dans la cuve en fusion qu'il surveille chaque jour. Je me le représentais, dans mes heures d'insomnie, se tordant de souffrances abominables sous mon regard heureux... mais je songeais à vous !

— A quoi bon, me disais-je, puisque ce n'est pas moi qu'elle aimera !... Pour lutter, il faut espérer le triomphe : les gens trop bons sont souvent les vaincus cherchant pour les autres un bonheur qu'ils n'auront jamais. Alors, faisant, comme naguère, appel à toutes mes forces, je me suis redressé. J'ai assisté à vos projets, à votre mariage, me jurant de trouver dans le travail la consolation à mon mal.

...J'ai trop présumé de mon courage, Hélène. Dans la force, il y a de l'attitude, le devoir de ne jamais faiblir, pour soi-même, pour l'exemple ; on se croit fort en voulant le paraître, mais la force, comme la gloire, a besoin de repos. La femme qui se cabre devant le fort, hait cependant le faible, malgré son beau visage et ses manières affables. Rien ne vaudra pour elle la fierté de sentir se poser sur son épaule le front d'un homme fort qui s'abandonne... Ce sont là, toutefois, des joies supérieures, et vous cherchiez seulement un mari. Vous avez semblé le trouver en Napier... Combien j'ai souffert, Hélène, vous ne le saurez jamais... Je vous aimais en brute, en bête blessée qui clame son mal sans pouvoir l'apaiser. Le jour, je travaillais sans une heure de repos, et la nuit, ne pouvant trouver le sommeil, je retournais à l'usine, surveil-

lais, distrait, le travail des ouvriers. Parfois, derrière les machines, je me laissais aller à ma douleur et je hurlais comme un fou, parce que j'étouffais !

...Il était pâle et s'arrêta.

— Peut-être vous ai-je trop aimée, reprit-il plaintif... mais mon cœur n'a jamais battu que pour vous ! et vous voici, maintenant, devant moi ainsi, déformée par le plaisir de cet homme.

— François ! supplia-t-elle.

— Alors j'ai voulu vous dire tout le secret de mon âme. Maintenant, vous êtes marquée au sceau de votre époux. Tant que la femme reste stérile, elle garde à nos yeux le mystère du mensonge, reste l'être de désir et de joie, elle peut tout nier, nulle marque ne subsiste. Mais quand son corps trahit l'accouplement bestial, puisque peuvent se donner celles qui n'aiment pas, alors elle semble perdre aux yeux de l'homme le sexe de bonheur. Elle n'est plus une femme, elle est mère, elle n'est plus la caresse, elle est le respect. Hélène ! je vous ai tant aimée ! que je vous conjure de me faire l'unique joie de ma vie. Si cet enfant est né de la chair de Napier, qu'il soit, le voulez-vous ? l'enfant de mon cœur... parce que vous penserez à moi en l'attendant,

à mon pauvre cœur qui vous aime de toutes ses forces...

— Voulez-vous, répéta-t-il ? et voulez-vous me le prouver ?

— Comment ? demanda-t-elle, la voix blanche.

— En m'écoutant, si dures que doivent être mes révélations et en acceptant mes propositions.

— Parlez.

— Ne me jugez pas mal, mon amie, et ne trouvez pas que je manque de générosité en m'occupant de ....

— ..Mon mari ? questionna-t-elle.

— C'est de lui, en effet, que je veux vous entretenir. Je fais appel à toute votre énergie et... à toute votre confiance en moi.

— Continuez...

— En deux mots, reprit François, je veux vous mettre au courant de la situation..

J'ai été informé que se sont présentés à l'usine des hommes inquiets au sujet de votre fortune. Napier a fait des folies qu'il faut mettre moins sur le compte de l'indélicatesse que sur celui de l'inexpérience. Il a été ébloui de ce que vous lui apportiez, et presque embarrassé des sommes que vous déposiez entre ses mains.

Comme cela a toujours lieu, des faiseurs

d'affaires, ayant plus d'espoir que de garanties, ont sollicité de fructueux placements de capitaux et gagné la confiance de votre mari. Des histoires louches ont couru : les bandits sont poursuivis. Ils vont abandonner pour le temps de leur réclusion l'argent qu'ils retrouveront probablement à leur sortie de prison. Et Napier, depuis plusieurs semaines, vous l'avez peut-être remarqué, vit dans une inquiétude tragique. La principale est certainement que vous puissiez apprendre ce que maintenant vous savez.

— Je vais prévenir mes parents.

— Gardez-vous en bien, dit-il vivement. Vous ne le devez pas ; laissez-leur ignorer tout cela. D'ailleurs, qu'y peuvent-ils ?

— Mais... cependant...

— Hélène, dit François, les mains jointes, je suis heureux de cette catastrophe et mon cœur bat de joie...

— Vous êtes vengé ?... fit-elle, haineuse, en se levant.

— Je vis l'heure la plus douce de ma vie.

— Parce que vous me voyez dans le malheur ?

— Parce que je puis vous être utile.

— Je sais que vous n'avez plus rien que des espoirs dans la situation de fortune

de vos parents ; je sais que vous souffrez, et c'est moi, moi qui vous aime, qui vais vous consoler, apaiser vos tourments au sujet de l'enfant que vous attendez. C'est moi aussi, puisqu'il est l'enfant de mon cœur, qui lui donne tout ce que j'ai, ne gardant pour moi que mes deux bras pour travailler...

Je lui donne tout, Hélène, en reconnaissance de la joie que je vous dois... Ne trouvez-vous pas que mon bonheur est immense ?

Il parlait, oppressé, le cœur battant...

Hélène s'approcha, lui tendit la main. Il prit la jeune femme dans ses bras, un peu maladroit.

— Hélène ... murmura-t-il, Hélène, mon épouse mystique,.... ma sœur.

Il la regarda, la serra sur sa poitrine, mais ne mit pas même un baiser sur les cheveux ondés dont il peuplait ses rêves.

Sans pouvoir parler, Hélène le regardait.

— Partez doucement, maintenant, lui dit François, allez confiante : vous n'êtes pas seule, je veille sur vous.

IV

Hélène était sortie bouleversée de cette entrevue. Tremblante, blême d'émotion, elle avait repris place dans sa voiture.

— Ainsi, se disait-elle, il existe un tel homme. Il m'aimait, me voulait pour sa femme, et je n'ai pas su découvrir un cœur semblable !... Ma vie eut été d'un bonheur profond, basé sur la noblesse de l'âme ; et me voici réduite à traîner une existence faite de désespoir et de résignation !

Il faut plus de courage pour supporter des années de petits chagrins que pour une ca-

tastrophe. Les premiers usent les nerfs, moteurs de la résistance ; tandis que, par un bienfait de la nature, l'énergie semble s'accroître en raison du malheur. Bien des gens supportent une débâcle avec une volonté déconcertante d'en triompher. Le suicide est rare, immédiatement provoqué par la catastrophe ; au contraire, il est fréquemment la suite d'une lassitude de tous les instants.

Le grand geste est facile ; l'effort humble et continu exaspère, sans provoquer l'admiration.... « Il faut une minute pour faire un héros ; il faut toute une vie pour faire un honnête homme ! » a dit le sage.

Hélène sentait le poids terrible des chaînes de son mariage. Elle avait raisonnablement espéré un bonheur paisible, une aimable association avec un homme tendre et bon. En se trouvant liée pour toujours à Napier, elle éprouvait le secret dédain qu'on a toujours pour ceux qui ne réussissent pas. Il n'était pas un malhonnête homme, François le lui avait dit ; mais elle détestait cette médiocrité, cet échec dans la lutte pour l'argent.

Rentrée chez elle au crépuscule, elle regarda comme tant de fois le triste paysage des montagnes pelées. Elles formaient le cirque autour des usines embrasées qui, déjà éclai-

raient le ciel de la lueur de leurs flammes, Une pluie molle voltigeait, soulevée par le vent tiède et collait des gouttes noires aux murs noirs déjà, délayait la boue grasse du sol, amortissait le bruit des pas.

... Et comme une autre fois, ce fut le défilé des ouvriers... ce défilé qu'elle verrait chaque jour.... toute sa vie !

Ah ! une révolte soulevait sa poitrine ; elle étouffait dans ce pays de fièvre et de misère!.. Vivre seule, seule toujours !.... Mais, les animaux eux-mêmes ne vivent pas seuls! ils vont par troupeaux sur la terre libre !...

— François ! supplia-t-elle les mains jointes ! que ne m'avez-vous sauvée du malheur en me prenant malgré moi, en m'arrachant au désir de cet homme, quand il en était temps encore... François !

Et elle éclata en sanglot. C'était la réaction de son calme apparent, le dégonflement de son cœur ; l'amour naissant qu'elle devait toujours taire et qui se faisait dans sa vie une place totale !

Napier rentra le soir plus sombre que d'habitude. Le dîner traina et, après le repas, il repartit pour l'usine, prétextant du travail.

Hélène ne fit aucune allusion à ce qu'elle savait maintenant : elle avait promis, et trou-

vait dans la grandeur de son secret la consolation à ses maux.

Ainsi, une nouvelle vie avait commencé pour elle. Pendant les derniers mois, elle supporta plus douloureusement sa situation. La femme transformée de femme en mère a besoin d'être consolée... peut-être du sacrifice de sa beauté, peut-être parce qu'elle fait à l'homme l'offrande d'elle-même.

Et le temps passait lentement sans apporter la moindre joie. Un instant, Hélène songea à quitter plus tard Decazeville avec son enfant, à abandonner un foyer sans bonheur.

Mais elle comprit que c'était renoncer au voisinage de François, François l'ami, le soutien, le sauveur, et elle se résigna, considérant comme une délivrance la date où sa vie se dédoublerait.

V

Vers la fin de l'été, Mme Napier dut se résoudre à ne plus sortir. Ses longues journées, elle les passait dans l'inaction de l'attente, seulement occupée de soi, oublieuse des êtres et des choses. Ses yeux se portaient encore vers les cheminées embrasées, vers les usines dont la vapeur sortait comme un souffle ardent, au rythme régulier ; c'était là toute la force humaine, dans sa création, la lutte contre les éléments...

— Comme ce qui se passe en moi est plus beau, se disait-elle...

Et elle murmurait :

— François !... l'enfant de notre cœur !

Elle considérait l'être qu'elle formait comme un étranger à Napier, et se découvrait même un mécontentement quand celui-ci parlait de sa paternité.

Qu'importe à la femme la paternité ! compte-t-elle, dans le mystère qui s'opère ? La maternité est la raison d'être de la femme, bien plus que l'amour, dont elle n'aura jamais peut-être la révélation.

Nous en voyons un exemple frappant chez les animaux, dont la femelle appelle le mâle et ne s'en soucie plus ensuite. Ce n'est pas la raison qui a créé l'amour, c'est l'âme, et bien des êtres pensants n'ont pas l'âme développée ou cette âme ne rencontre pas sa semblable.

On voit souvent la femme fuir avec son enfant sans que jamais l'homme agisse de même. On admire parfois l'ineffable amour maternel d'une fille adorant le bâtard dont elle ignore le père... et, de même que la chienne lèche ses petits, que la chatte mange leurs excréments dans sa folie attendrissante, de même, la malheureuse consacre son existence à l'enfant du malheur et du mépris public.

L'enfant libère la femme de l'homme et la plus grande passion s'atténue devant lui. Les ménages très heureux sont souvent sans enfant parce que l'amour n'a pas été interrompu par la maladie physique, parce que surtout, la femme ne peut rejeter sur un autre être sa tendresse désabusée par les désillusions.

Un enfant attendu, pour une femme, c'est presque un amant, tant il y a de ferveur, de trouble, de gloire dans la procréation.

Ainsi, Mme Napier vécut dans le recueillement jusqu'à l'heure suprême.

C'est à un fils qu'elle donna le jour, et son orgueil s'en accrut encore. Un fils ! la force, le germe fécondateur, le nom de la famille... Et, comme il était l'enfant spirituel de François, elle l'appela Claude, du second nom de son cousin.

VI

Les deux années qui suivirent furent pour Mme Napier un éblouissement de bonheur. Elle avait maintenant sa joie, le but de son existence, et elle partageait sa vie entre son fils et les rêves purs qui l'entraînaient vers François. Celui-ci semblait donner une tendresse chaque jour plus attentive au petit Claude. Il était en vérité possédé d'une ardente passion pour Hélène qu'il revoyait telle que naguère, son corps débarrassé de l'infirmité passagère.

Sous tous les prétextes, il se rendait chez les Napier. Hélène sentait rôder autour d'elle le désir, l'adoration de cet homme qui, volontairement, se gardait à elle corps et âme, ayant fait de cet amour la religion de sa vie et qui ne voulait la ternir d'aucun écart.

Elle s'était prise à la satisfaction de se sentir bercée de constante sollicitude, s'appuyant moralement sur le cœur de François, et trouvant le bonheur complet entre son fils et l'amant spirituel qui peuplaient sa destinée.

Napier paraissait à peine. Sous un prétexte ou sous un autre, il parvenait à ne presque plus voir sa femme. Il avait maigri et ses traits ravagés trahissaient la panique dans laquelle il se débattait. Jamais Hélène ne l'avait questionné.

Ah ! que la femme en veut à l'homme qui n'a pas su lui donner le bonheur ! à son mépris se joignait maintenant une certaine satisfaction, une rancune assouvie.

Comment pouvait-il parer aux difficultés ? comment et par quels miracles arrivait-il à faire face aux dépenses continuelles de sa femme ?

Celle-ci, souvent, se l'était demandé, et puis... que lui importait puisque son égoïsme était sauf, qu'elle avait son enfant et l'amour

de François ! Mais elle était glacée de terreur à la perspective de toute sa vie future, qui s'écoulerait ainsi dans l'écœurement de la monotonie. Elle se voyait, dans ses trente ans superbes, presque vieille, parce que la vieillesse c'est ne plus avoir d'espoir... Elle en arrivait à souhaiter une catastrophe venant comme un vent de tempête bouleverser son existence pour en changer le cours. Ne trouvant en son mari ni douceur ni tendresse, elle songea à l'amitié, à l'association des pensées, mais elle rejetait cette hypothèse comme un mensonge, puisque c'est de l'union d'idées que naît souvent l'amour.

Un évènement lui fit toucher le fond de la blessure et mieux comprendre la valeur des deux êtres à qui de plus en plus son cœur s'accrochait. Claude donnait quelques inquiétudes au sujet de sa santé. Comme les fleurs à Decazeville, il semblait s'étioler dans la fumée de houille, ses poumons se brûlaient à l'air irrespirable et son visage trop blanc trahissait la maladie lente qui couvait. Le moindre effort, la plus légère fatigue provoquait chez lui des troubles marqués de fièvre. Hélène connut alors la douloureuse inquiétude, les longs regards interrogateurs lorsque, penchée sur le petit corps haletant, elle écoutait battre le cœur fragile.

Une nuit, réveillée en sursaut, elle crut entendre dans la maison le bruit d'un meuble heurté. Craignant que la nourrice n'eut à soigner l'enfant, elle se leva, fébrile, glacée de peur, la peau moite d'anxiété. A peine ses mains tremblantes parvenaient-elles à trouver un vêtement.

Elle sortait de sa chambre et se dirigeait vers celle de son fils, quand un rais de lumière l'arrêta au seuil du bureau de Napier.

Il était là, et elle le vit. Les vêtements en désordre, son col détaché, sa cravate dénouée, se croyant seul, il s'abandonnait au désastre. Les deux coudes sur la table, ses doigts écartés glissés dans ses cheveux, il restait immobile. Dans la nuit, la pendule sonna onze heures, et comme si les vibrations eussent été un signal, tranquillement, sans un soupir de regret, il ouvrit un tiroir et prit un revolver.

Il se leva, marcha dans la pièce, calme, comme réglant une affaire. Il serrait dans sa main l'arme fatale et se regarda dans la glace.

Hélène n'avait plus l'inquiétude qui la soulevait, quelques minutes auparavant, lorsqu'elle craignait que son fils eut la fièvre. Elle contemplait, lointaine et sans émotion, le drame qui se déroulait.

Un moment, Napier chercha du canon du

revolver la place qu'il choisirait. Il essaya la tempe, puis le milieu du front, entre les deux sourcils, et par l'échancrure de son col détaché, la gorge. Hélène suivait les mouvements comme avec délivrance. Elle entrevoyait sa vie libre, son amour pour François, et une reconnaissance lui montait au cœur pour celui qui, proprement, sans qu'elle eut à agir, la délivrerait de sa présence.

Où prenait-elle cette force d'égoïsme, cette implacable dureté ?

Napier posa résolument l'arme sur sa tempe. Pour se tuer plus commodément et trouver un dernier bien être, lui qui allait se détruire, il s'assit dans le vaste fauteuil de cuir et ferma les yeux.

Peut-être alors Hélène comprit-elle l'atrocité de sa présence passive, peut-être eut-elle pité, comme d'un animal, de cet homme malheureux. Elle poussa la porte.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle sans tendresse.

Il la regarda, les yeux fixes, comme sortant d'un cauchemar, et la bouche ouverte de surprise.

— Que fais-tu ? répéta-t-elle.

— Et toi, que viens-tu faire ici ? dit-il, la voix sourde.

— T'empêcher de faire une sottise, répondit Hélène tranquillement.

Elle était effrayée elle-même de son indifférence.

— Que t'importe ma mort, fit Napier, la tête basse, fixant le sol et n'ayant pas même abandonné le fauteuil où il était effondré.

— Je veux savoir, scanda Hélène, la raison qui te pousse à cette détermination.

La demie sonna dans le silence opaque de la pièce en désordre où l'épouse, drapée dans la soie de Chine blanche, se dressait devant Napier telle une apparition.

Avouer ?... y songeait-il ?... Ce n'était pas de douleur qu'il souffrait mais d'humiliation. Il avait choisi cette femme pour sa beauté, pour sa richesse. L'ambition l'avait ébloui, et, durant les semaines qu'il attendit le mariage, ses oreilles tintaient du bruit enivrant de l'or entrevu. Maintenant il abhorrait celle qui devenait le juge, et l'or le soulevait de dégoût, pour la place qu'il tient dans la vie, pour sa valeur qui grise et qui tue.

— Pourquoi veux-tu te détruire ? répéta Hélène.

Elle éprouvait une âpre jouissance à attendre la confession de cet homme inférieur à elle puisqu'il était vaincu, et se réveillait en

cette âme féminine le triomphe de l'argent devant lequel les hommes ploient le genou.

— Depuis des mois, reprit-elle, je te vois absorbé par les réflexions. J'ai cru aux préoccupations des affaires. Est-ce cela ?

Il se tut.

— Ce ne peut être la santé de Claude qui mette le paroxisme à ton désespoir ?... Peut-être as-tu des ennuis insoupçonnés de moi ?...

Il bondit du fauteuil et, les deux bras tendus, les poings crispés :

— Oui, oui, j'ai souffert, hurla-t-il... et je n'en puis plus.

— Parle plus bas, dit tranquillement Hélène, tu vas réveiller Claude...

Napier la regarda, effaré. Ainsi, devant sa détresse, existait encore le souci du sommeil d'un enfant ?...

Il retomba dans le fauteuil et fondit en sanglots.

Les larmes d'un homme qu'elle n'aime pas exaspèrent une femme.

— Ne pleure pas, fit-elle ennuyée, voyons, un peu de courage... et dis-moi ce qui te bouleverse au point de te faire envisager le suicide...

Et, devant le silence de Napier :

— Je veux savoir, répéta-t-elle, sur un ton de commandement.

— C'est pour l'argent que je me tue, murmura-t-il.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres d'Hélène.

— Aurais-tu fait de mauvaises opérations?

Elle semblait l'aider et ne faisait qu'attiser sa douleur.

— Oui, fit Napier... C'est cela, de mauvaises opérations...

— Et tu as perdu ?

— Tout, fit-il dans un hoquet.

— Je le savais, avoua froidement Hélène.

— Tu le savais? et tu ne m'as rien dit?

— A quoi bon ! puisque toi même te taisais. Mais je savais tout depuis longtemps et je n'ai trouvé en toi ni un beau geste de confiance, ni un regard de supplication. Tu m'as prise à l'espoir, tu m'as volé le bonheur que tu ne me donneras jamais, tu as perdu ma jeunesse, et l'argent, tu l'as gaspillé. Ah !... et c'est cela le mariage, tombeau de l'amour, esclavage à mort... Et toujours les femmes devront s'y soumettre et faire abstraction de leur âme, de leurs aspirations, de leur droit à la vie ! Parce qu'elles auront été à un homme une nuit légale, elles devront s'épuiser de souffrance et de désillusion, alors qu'un autre peut-être saurait répondre à leurs besoins moraux.

— Aurais-tu trouvé cet autre ? demanda Napier bouleversé.

— Oui, il vit, et c'est un homme, celui-là un fort, un généreux. Il a deviné ma détresse et m'a sauvée du désastre. Tu m'as désillusionnée, il a réveillé le rêve ; tu m'as ruinée, il m'a rendu la richesse.

— Que dis-tu ? s'écria Napier en se levant. Tu oses me parler de cet homme ? Mais, mais ... balbutia-t-il, ne soupçonnant pas un beau geste désintéressé, mais un homme ne se démunit pas de son bien pour une sœur de rêves ... et... tu... es alors sa maîtresse ?

Un cri sourd s'échappa de la gorge d'Hélène.

Napier lui avait pris les poignets et les serrait à les broyer.

— Avoue, avoue donc... qui est cet homme ? Où est cet argent ?

— Ah ! tes yeux brillent de convoitise ; tu espère l'or qui te manque aujourd'hui ? tu ne l'auras pas, il n'est ni à toi, ni à moi, mais à Claude, l'enfant bien aimé qui te sauve.

— A Claude ?... que veux-tu dire ?

— A Claude, parce que quelqu'un a eu pitié de la misère où tu le laissais.

— Et... l'argent de tes parents ?

— Il t'eût fallu celui-là encore ?

Napier rougit de l'insulte.

— Qui est celui qui enrichit Claude, demanda-t-il ?

— François, prononça Hélène en relevant la tête.

— Mais... pourquoi ? De quel droit te couvre-t-il de son or, François ?

Il titubait comme un homme ivre.

— François ? demanda-t-il encore... J'ai besoin de cet argent, reprit-il.

Elle éclata de rire.

— Tu n'auras pas un sou

— Il me faut de l'argent, répéta-t-il les dents serrées.

— Rien, tu n'auras rien, répondit-elle encore le regard triomphant, jouissant de sa victoire.

Dans la saoulerie de sa démence, exaspéré, il la saisit par les épaules.

— Il est ton amant ?

— Non.

Et, pour braver :

— Il le sera peut-être.

Ils se parlaient maintenant face à face ; leurs haleines se mêlaient.

— Cèderas-tu ? hurla-t-il.

— Non !

Il la poussait dehors, fou, inconscient de ses actes... et elle eut peur.

Elle eut peur du regard de cet homme, de ses poings qui meurtrissaient sa chair, de son souffle fiévreux, du son de sa voix, où il y avait du râle.

Instinctivement, elle se sauvait. Elle voulait fuir, où ? le savait-elle ! dans cet état ? y songeait-elle.

Soudain, elle se trouva dehors, la porte claqua.

— Claude ! cria-t-elle appelant au secours l'être de faiblesse, tant la femme attend tout de ce qu'elle aime.

Il pleuvait. Elle regarda le déshabillé de soie blanche, les souliers brodés où elle avait glissé ses pieds nus et trembla dans le froid qui l'enveloppa subitement.

Pas un instant elle ne songea à rentrer, son orgueil était trop blessé pour vouloir implorer. Elle était sur la route : soulevée de révolte, elle hésita une seconde, puis, levant les yeux, aperçut comme une étoile dans la nuit poisseuse, une lumière chez François.

S'étant serrée dans le léger vêtement, elle partit d'un pas volontaire.

Il lui fallait traverser la ville, toujours

éclairée par le feu des fours. C'était, sous la pluie molle, une vision de cauchemar que ces cheminées hoquetant leur épaisse fumée jaune et la silhouette des hommes nus longeant les flammes...

Elle passa près de la porte de Fontvergne, où le veilleur demanda :

— Qui va là ?

— Madame Napier, répondit-elle, la voix ferme.

La route montait. Hélène marchait un peu pliée en avant ; ses fins souliers s'enfonçaient dans la boue et la soie se collait aux formes de son corps.

Elle sentait pourtant en elle l'énergie des décisions irrévocables, où il y a de la folie décuplant les forces.

Ses pieds heurtaient les cailloux du chemin ; elle faillit tomber, mais redoubla d'efforts. Un instant, son courage l'abandonna.

— S'il n'était pas chez lui ! songea-t-elle effrayée.

Mais elle arriva, et son cœur s'arrêta de battre quand à son coup de sonnette, répondirent des pas.

— François !

— Hélène !

Elle était sur sa poitrine, tremblante, sans autre parole.

— Vous ! dans cet état ? demanda-t-il bouleversé ; vous ! Hélène.

Et il la serrait contre lui, heureux des souffrances de cette femme, qui la livraient à lui, de cette quasi possession d'avoir contre soi celle que l'on aime.

— Hélène, parlez, entrez, réchauffez-vous. Mais vous êtes venue à pied ! fit-il dans un sursaut.

Et la poussant doucement vers un divan, il retira les fins souliers maculés de boue.

Il tenait maintenant dans ses larges mains d'homme les petits pieds glacés, les couvrait de baisers, les réchauffait de son haleine. Sans penser à demander d'autres détails, il restait prosterné devant l'idole, sa haute taille effondrée dans l'attitude d'adoration.

Un moment, effleurant le corps de la jeune femme, il sentit le vêtement mouillé.

— Comme vous avez dû souffrir ! Comment cela s'est-il passé ? Qu'y a-t-il eu ?.. Non, non ne parlez pas, laissez-moi vous guérir. Ah ! quelle ivresse pour moi de voir que, malheureuse, c'est près de moi que vous avez cherché le refuge, Hélène,... Hélène !

Il était tout près d'elle, et sa grandeur avait de la magnificence. Il l'enserrait de ses bras, lui parlait doucement, les yeux mi-clos, tant de prière dans le regard qu'elle s'abandonnait consolée, réconfortée de cette tendresse succédant à la violence de l'heure précédente.

— Hélène, Hélène, répétait-il comme un fou, ivre de sentir contre lui le corps tant convoité. Pour la réchauffer, il eut voulu lui déverser son sang, donner sa propre vie.

Soudain, dans le silence, la sirène siffla son cri lugubre et la cloche sonna à toute volée pour disperser la mort autour des cuves, la nuit fut flamboyante, le ciel chargé de feu, la maison embrasée. Il y avait du drame dans l'heure qui s'écoulait et l'air semblait tragique à respirer.

Alors, François connut l'immense bonheur de sentir se réfugier sur sa poitrine cette femme adorée. Il en restait haletant, éperdu, timide, n'osait y croire ; mais à son infini désir du baiser répondirent les lèvres froides d'Hélène.

Un cri, presque un rugissement de bête sortit de la gorge de l'homme. Prosterné, il buvait à la coupe de vie, et ses bras, qu'il sentait trop forts, se faisaient doux, et il voulait chasser la brutalité accumulée en lui par toutes les années de puissance écrasée.

Le ciel s'était éteint; la cloche annonça la fin de la coulée, et comme si elle eût sonné l'holocauste d'un mystère, à ce moment suprême Hélène s'accorda.

VII

François pleurait de reconnaissance. Elle le regardait, attendrie, apaisée.

— Je suis heureux, merci, murmurait-il enfin, mon aimée... Et il lui fit raconter les évènements nouveaux.

Elle parlait avec calme, envisageant l'avenir, un avenir heureux entre Claude et François, et leurs derniers baisers se mêlèrent à l'espoir, quand le jour naissant les força de se séparer.

Une voiture attendait Hélène. Elle s'y blot-

tit, enveloppée dans un ample manteau de François. Tout en elle était transformé ; son âme exultait de bonheur, et c'est sans fièvre, paisible, comme satisfaite de l'irrémédiable, qu'elle sonna chez elle. Napier vint lui ouvrir.

— Je le savais, dit-il, où tu irais. J'en ai les preuves ; je t'ai suivie. Il est ton amant ?

— Oui.

— Tu sais où cela peut te conduire ?

— Oui, au divorce, que je souhaite.

— En connais-tu les suites ?

— Tu n'auras pas un sou.

— Tu n'auras plus ton fils.

Un cri de terreur sortit de la bouche d'Hélène.

— Mon fils... balbutia-t-elle.

— Les torts sont contre toi. C'est moi qui le garderai, lui... et sa fortune.

— Je m'oppose au divorce, ou bien tu partiras d'ici, chassé comme un valet.

— Je m'y oppose aussi ; toi, pour l'enfant, moi, pour l'argent que lui retirerait peut-être ton amant pour te le donner.

— Donc, rien n'est changé, dit-elle froidement.

Elle marchait, nerveuse, à travers la pièce.

— Ah ! que les hommes sont lâches devant l'argent ! que leur importent les bassesses auxquelles ils se soumettent ; un autre amour

dans le cœur de leur femme et son inconduite ; l'enfant même d'un autre pour garder un argent auquel ils vendent leur nom !.... C'est l'argent seul qui fait l'honorabilité de l'homme, qui l'empêche de divorcer, qui le jette à la boue du mépris. Mais nous sommes beaucoup plus honnêtes, nous les femmes ! nous rougissons d'un argent malpropre et la situation ni l'honneur ne pèsent lourd quand l'amour nous appelle. Un honnête homme est celui qui déguise ses trahisons sous une apparence de soumission à l'épouse ; c'est à l'argent qu'il se soumet, et il aurait vite fait d'abandonner sa femme, si elle n'avait pour lui le piédestal de la fortune !

— Tu mets mon fils comme prix à ma liberté, reprit-elle : je mets l'argent comme prix à mon fils.

Et elle sortit.

Dans son petit lit, Claude dormait encore. Elle le regarda longuement et, pour ne pas le réveiller, ne lui donna pas le baiser dont ses lèvres tremblaient.

VIII

L'été suivant, Hélène quittait Decazeville pour aller vivre en Normandie, dans la propriété qu'y avaient conservée ses parents. Mais, famille ou mariage, tout est esclavage pour la femme, et elle retrouva là ses aspirations de jeune fille, ses désirs imprécis, ses rêves d'inconnu, tout ce qui l'avait jetée dans les bras de Napier, qu'elle avait cru libérateur et qui n'était qu'entrave.

Elle arriva, comme autrefois, mais elle avait en plus le fardeau précieux de son fils, enfant de sa chair à elle seule, disait-elle. Et elle retrouva la terre grasse de sève, les arbres lourds de fruits, le doux sifflet triste des cultivateurs poussant la charrue... Ses yeux brûlés de fumée se reposèrent sur les champs de moissons, elle trembla de bonheur au repos de la nuit, fête éternelle dont les étoiles sont les flambeaux ardents. Et de nouveau ses bras se tendirent vers le rêve, vers l'amour.

— François, mon François ! appelait-elle.

Un jour, il annonça sa venue. Des affaires à régler, disait-il. Mais elle savait bien, elle, ce qui guidait ses pas. Elle se souvenait des sanglots de bonheur, des cris de bête vaincue, de l'ardente souffrance qui s'était écroulée devant son corps d'amante quand, dans la nuit tragique, elle s'était donnée... Ah ! cette poitrine d'homme sur laquelle elle s'était réchauffée !... ces mots balbutiés, suppliants, reconnaissants, qui la prenaient plus que l'acte de possession...

François ; mon François !...

Et ses mains se joignaient.

Il arriva, ayant trompé sur l'heure les parents de sa bien aimée. Il entra, si grand dans son long manteau gris! Il la vit sous un acacia fleuri, près de son fils endormi.

Sans un mot, sans même lui prendre la main, il s'était assis à ses côtés, et ses yeux seulement intercédèrent, puis se fermèrent d'émotion.

Il était là, blême d'attente, et c'est elle qui s'est incliné vers lui pour baiser de ses lèvres celles toutes tremblantes de François ?... Ils se sont donné rendez-vous pour la nuit.

— Ici, ici même ? a-t-il supplié.

— Oui, ici, a-t-elle répondu.

Après le dîner, sous le ciel clair, la grande maison repose. François est sorti lentement ; il attend Hélène sous l'acacia fleuri qui sème son parfum là où elle viendra. Le tronc des bouleaux tout argentés de lune lui feront un chemin de colonnes magnifiques et leurs branches semblent se rapprocher pour s'étreindre.

Il attend, l'amant religieux, la divinité qui doit apparaître et il bénit la nuit dont la fête somptueuse se mêle à son bonheur.

Sans que le silence ait été troublé d'aucun bruit, la voici qui s'avance, toute pâle dans une robe blanche, telle une épousée se rendant à l'autel. François se lève et ses jambes sont faibles ; il gémit maintenant et tremble devant tout ce que lui apporte la femme bien ai-

mée. Il fait quelques pas vers elle et ils se trouvent dans la pleine lumière presque éclatante que projette la lune. Hélène est devant lui, fière, sans un sourire ; elle a posé sur ses cheveux un voile de soie violet. O ce voile violet, dans la lune verdâtre, quelle beauté de couleur encadrant les traits blêmes d'Hélène !

Ils sont l'un près de l'autre, et ils parlent et leurs mots inachevés s'étouffent sur leurs lèvres unies. Magnificence de l'amour qui fait toucher aux créatures le paroxisme de la divinité, possession d'un autre, oubli de la vie, oubli de la mort, halte dans l'infini.

Au parfum des fleurs se mêle une douce brise marine venue sur cette Normandie comme un baiser du ciel. Parfois, une cerise tombe, un peu plus loin,, comme une goutte de sang... un instant François, dans sa gloire d'homme, serre contre sa poitrine celle qui est son passé, ses espoirs meurtris, aujourd'hui devenue la réalité.

Il sent sous la robe blanche le corps que seul il convoite, il baise les cheveux noirs, les yeux dont le regard hautain le fit si malheureux, les dents que découvre le sourire. Et elle oublie les heures mauvaises de l'avenir, parce que sa vie tout entière se résume en la minute présente.

Ah ! qu'elle fut belle, la nuit de juin qui berça leur volupté ! Quelle force, quelle audace ils sentaient en eux quand ils se disaient le mot divin.

— Toujours !

— Oui, toujours, répétaient-ils comme tous les humains qui veulent éterniser depuis la naissance du monde, l'amour, seule beauté, mirage magnifique vers lequel ils aspirent dans le désert terrestre...

Quand elle quitta François, près du petit pavillon qu'il habitait, Hélène se trouva dans le matin pâle où déja pépiaient les oiseaux. Sur les fleurs, la rosée posait des diamants et le soleil doré s'annonçait.

Ayant regagné sa chambre, elle ouvrit la fenêtre et contempla tant de beautés en rapport avec ce qu'elle éprouvait. Elle eut voulu étreindre le monde, se transformer elle-même, faire partie de cette nature qui chantait une gloire sans limite, celle de la vie renouvelée.

Pourtant, à la douce souvenance des heures maintenant écoulées, se joignait la terreur du lendemain. François devait repartir, la laisser, l'abandonner, retourner aux usines.

— Pour la fortune de Claude, avait-il dit

en souriant, ne voulant pas avouer que celle de ses parents craquait à sa base, le père d'Hélène ayant, lui aussi, fait de mauvaises spéculations. Alors qu'on lui proposait des placements dans les mines voisines, croyant seulement en la terre, il avait préféré les cultures du Canada. Mais trop tard il s'était aperçu que sa confiance avait été trahie par ceux-là mêmes qui avaient dépouillé Napier.

— La fortune de Claude !

Quelle reconnaissance lui montait au cœur pour cet homme de force, ce soutien, cet appui... pour cet amant magnifique !

Donc, il partait, avec son bonheur, l'ivresse étourdissante pour un homme d'avoir possédé la seule femme adorée. Elle restait droite, grave, devant le train qui allait l'emporter, tenant par la main Claude, leur fils spirituel, Claude, fleur vivante. Il souriait, lui, et ses lèvres fragiles se soulevaient sur ses toutes petites dents... petites comme des grains de riz. François les observait, et son cœur d'homme, qui n'avait jamais eu devant la vie un battement plus précipité, il le sentait se fondre d'attendrissement, lui monter aux yeux en larmes d'adoration devant cette femme, sa femme, s'avançant dans la vie guidé par un enfant.

Un coup de sifflet strident, presqu'un cri,

leur déchira l'âme. François s'éloignait, le regard tendu, un peu fou, les traits contractés, sans un geste. Hélène vit qu'on l'observait. Alors, pour étouffer ses sanglots, pour cacher ses larmes, plus fortes que sa volonté, elle prit son fils dans ses bras et le couvrit de baisers.

IX

Sous l'acacia fleuri, elle a repris sa place et Claude est endormi près d'elle, comme la veille. La nature est en feu, le ciel est embrasé; l'envol des oiseaux, le bruissement des feuilles, un coucou doucement qui chante au bois voisin, le bourdonnement des mouches forment un grand silence. Un frelon velouté fait un arc et s'appoche de l'enfant. Hélène le chasse doucement de son mouchoir trempé le larmes, avec un peu de cette pitié qui

pousse à la bonté lorsque soi-même, on souffre trop... Et elle observe toute la beauté de la terre admirable, les taches de soleil s'étalant en larges nappes sur le gazon, les cépées réunissant à leur base les arbres doubles, inséparables, vivant leur amour immuable. Des papillons se posent comme des fleurs sur les buissons, les sauterelles dansent dans la lumière.

Est-ce possible, tant de beauté, une fête semblable, lorsque sa détresse est si grande !

Dans le dimanche éblouissant, les cloches de l'église appellent les fidèles confiants en un bien suprême.

Son esprit la reporte à Decazeville, où jamais les fours ne s'éteignent, où la chaleur du soleil s'ajoute au tourment perpétuel, où le dimanche est noir comme les autres jours.

— François, tu vas là-bas ,murmura-t-elle ...quand te reverrai-je ?

DEUXIEME PARTIE

I

Jamais Hélène n'a revu François et elle traîne son deuil immortel. François est mort subitement, victime d'un accident d'usine le lendemain de son retour à Decazeville. Il se sentait maître du monde et bravait la divinité. En retrouvant sa place au travail il lui semblait prendre possession d'un trône et seul dans la maison où s'était réfugiée sa bien-ai

mée, il avait pleuré doucement de tendresse et de reconnaissance.

Puis, brusquement, une dépêche avait averti Hélène du désastre. Comme un calvaire à gravir, toute son existence s'était dressée devant elle, et terrifiée, elle s'était demandé si son courage serait assez violent pour la laisser vivre.... Puis, ses yeux avaient rencontré ceux de Claude.. Il la regardait, grave, avec, sur ses traits à peine formés, une expression presque tragique.

— Tu m'aideras à souffrir, avait-elle dit à son fils.

— Oui, avait balbutié celui-ci sans comprendre. Devant les larmes de sa mère, il avait laissé retomber les baguettes du tambour et s'était précipité dans les bras d'Hélène.

Aujourd'hui, Claude a vingt ans. C'est un grand jeune homme brun, très mince. Il porte ses cheveux rejetés en arrière. Dans son visage régulier, au nez aquilin, à la bouche bien dessinée, on remarque les yeux. Ils sont inquiétants, d'une vivacité qui trahit l'intelligence, d'une fixité qui révèle la volonté implacable. Il fut si gâté que son caractère est devenu tranchant, irrévocable dans ses décisions. Et il a pris l'assurance de ceux qui se sentent indispensables. Les affaires en règle

de François le rendent, en effet, maître d'une énorme fortune, âme de l'usine. Ses grands-parents sont morts ne laissant que quelques propriétés. Claude comprend que, représentant l'argent, il est le maître, et il abuse de sa force.

Sa mère l'aime moins pour le bien-être qu'elle lui doit que parce qu'il représente à ses yeux tout son passé d'amour, tout le rêve de sa vie, sa jeunesse enfuie.

Hélène a maintenant cinquante ans, elle est belle encore, de cette beauté plus troublante que celle de vingt ans parce qu'elle révèle la souffrance, la passion finie, le silence du regret qui commence. Elle habite la Normandie l'été, l'hiver la Côte d'Azur, mais son cœur est à Paris auprès de Claude qui y fait ses études et ne veut pas du voisinage des siens pour conserver, dit-il déjà, son indépendance.

Brillant dans ses examens, étudiant avec une facilité déconcertante, il est fêté par tous et prend possession de la vie comme d'un domaine où tous le serviront. Ainsi naît l'égoïsme du dévouement des autres.

II

Claude, à vingt ans, vivait l'ivresse de soi-même. Il sentait en son cœur chanter sa jeunesse et sa force bondir en son sang brûlant. Mais il ignorait le rêve où il y a toujours un fond de douleur. Rêver, c'est s'abandonner à la vision d'un sort meilleur, c'est attendre une joie, c'est souffrir de désir ; et Claude n'avait rien voulu encore sans l'obtenir ; son sort était si beau qu'aucun autre ne l'attirait. Bercé de la tendresse délirante de sa mère, servi par la fortune, privilégié de la nature,

qui lui avait donné un attrait prenant, il ignorait la lutte ou seulement la difficulté.

Autour de lui rôdait l'amour et il n'avait eu qu'à choisir, parmi celles qui se proposaient pour le combler d'adorations.

Souvent à la sortie de la Faculté l'attendait une femme-enfant, petite, fraîche comme un camélia ouvert seulement depuis l'aurore.

Un jour, Claude lui avait parlé tendrement. Il avait dit pour posséder Alise tout ce que son désir lui faisait prendre pour de l'amour. Elle avait cédé et, tandis que lui, dégagé par sa satisfaction, n'attachait plus aucune attention à cette heure enfuie, elle, ne pouvant se guérir, venait à sa rencontre, prétextait gauchement des courses dans le quartier, jouait la surprise, quand des jours et des nuits elle avait vécu de cette minute.

Alise était modeste, Claude s'en apercevait trop tard, quand il lui avait dit qu'elle lui plaisait en tout, et il la rudoyait pour qu'elle s'éloignât. La petite ne savait pas encore que devant les hommes il ne faut pas pleurer, et elle sanglotait en l'implorant. Impassible, froid, il arrêtait une voiture et disait chaque fois :

— Ce soir, je ne peux pas, je vais te reconduire.

— Je ne pourrai vivre sans toi, Claude, ma

vie finira si je te perds, lui avait-elle dit un soir. J'étais pure, j'étais une enfant, tu m'as faite ta femme. Je ne te demandais rien que de m'aimer. Ton plaisir est passé maintenant, si vite !... Si je ne puis plus t'en donner, je partirai.

Elle était tombée à genoux devant lui, et pleurait, la tête inclinée, petite esclave soumise.

— Allons, relève-toi, Alise, avait dit Claude en l'embrassant tranquillement.

Ah ! ce baiser, ce pauvre baiser, le paiement de tant de larmes !

— Claude ! Claude, tu m'aimes encore, puisque tu m'embrasses ! Dis, réponds-moi...

Et elle l'entourait de ses bras.

— Avoue, tu m'aimes encore un peu...

A ce moment, le jeune homme entrevoyait sa vie génée, les responsabilités, les complications et ne songeait qu'à se dégager de l'aventure.

— Dis-moi que tu m'aimes, mon Claude, répétait faiblement Alise... tu le dois, car...

De son seul regard le jeune homme questionna.

Obéissante, elle répondit :

— Je ne suis plus seule à t'aimer...

Claude eut un sursaut.

— Ah ! tu vois, je savais bien que notre

petit enfant nous unirait... Embrasse-moi, embrasse-moi, disait-elle radieuse.

— Maladroite ! lui avait lancé au cœur le jeune homme.

Elle avait perdu connaissance. Claude cherchait à la ranimer, quand la voiture s'arrêta.

— Alise ! cria-t-il avec autorité.

L'oiseau malade avait ouvert les yeux, répondant au commandement.

— Nous sommes arrivés...

— Te reverrai-je bientôt ?

— Je t'écrirai, avait-il répondu, et, dans un beau sourire de délivrance il avait refermé la portière et lancé au wattman une nouvelle indication.

Le lendemain matin, un simple entrefilet disait dans les journaux le suicide d'Alise ; Alise, petite fleur fauchée par l'amour dès son éclosion. Il n'en avait éprouvé qu'un peu de fierté.

Claude avait ensuite été adoré d'une femme du monde qui semblait se griser à sa jeunesse, le comblait d'attentions, lui envoyait des fleurs, glissait à ses doigts des bijoux. Il continuait son rôle d'idole, quand les actrices le tentèrent. Dans ce milieu factice où les mots sont appris, où les belles tirades sont arrachées d'un rôle, où les toilettes mêmes ont le mensonge de la scène, il connut le triomphe

de son argent. Jamais son cœur n'avait battu et il souriait sans joie quand l'un de ses amis lui disait parfois :

— Tu es Claude le bien-aimé. Bien aimé des tiens dont tu es la fortune, bien aimé de ta mère dont tu es la joie, bien aimé des femmes et même de toi-même. Tu es de ceux qui sont aimés parce qu'ils n'aiment personne, qu'eux-mêmes. Tu es l'égoïste. On attend tout d'un être de bonté : plus il fait de bien, plus on en exige. Le moindre geste prend de la valeur, venant d'un égoïste. Ah ! pauvre nature féminine qui avec la faible force de sa beauté rêve de conquête, s'acharne à la difficulté, ne veut que l'homme impossible à garder, tandis qu'elle se désintéresse de celui qui, peu compliqué, lui serait un gage de bonheur !...

Partout où tu passeras, Claude, ta place sera grande, parce que dans la vie on n'occupe que la place que l'on se fait soi-même, humble ou totale.

Ainsi hommes et femmes bâtissaient au jeune homme un empire d'orgueil. Mais il avait atteint ses vingt-quatre ans sans goûter une joie, parce que la joie naît de la lutte, du triomphe des douleurs consolées. Adulé de tous, ayant tous les diplômes que lui avait valu sa rare intelligence, possesseur d'une fortune, il traînait sa belle vie maussade, se demandant

vers quel but elle l'orientait, lorsque le sort décida de lui.

C'était l'hiver ; la tristesse navrante des longs jours de pluie. Claude rencontrait chaque jour une femme jolie qui disait l'adorer, et il se prêtait de bonne grâce aux élans amoureux dont il était l'objet. Mais il partit pour la Côte d'Azur où l'attendait sa mère. Des raisons graves l'y appelaient, car Mme Napier se sentant mal portante exigeait que l'on donnât à Claude les comptes de sa fortune que celui-ci voulait, par délicatesse, ignorer.

Quittant Paris brumeux et froid, il éprouva en arrivant à Nice, une sensation de bien-être comme un nouveau courant de vie se glissant dans ses veines. Mais il fut surpris de voir que Mme Napier reprenait les réceptions auxquelles elle avait depuis si longtemps renoncé. Pour fêter l'arrivée de Claude on avait réuni de nombreux amis et celui-ci connut une fois de plus la griserie qui le suivait d'être adulé de tous.

Parmi les invités fidèles se trouvaient cependant deux personnes qui attirèrent l'attention du jeune homme, peut-être pour cette raison qu'elles parurent ne pas s'occuper de lui. C'étaient Mlle Jacqueline Deville et sa mère. Celle-ci était très liée avec Mme Napier, semblait même être sa confidente. Jacqueline

était une jeune fille d'une beauté délicate, ses cheveux d'un blond pâle, ses yeux bleus de lin, sa silhouette étroite lui donnaient quelque chose de frêle et ajoutaient encore à sa distinction. Gâtée par sa mère, restée veuve de bonne heure, elle portait à seize ans des brillants aux doigts, au cou le rang de perles, et sa volonté s'affirmait dans le choix des toilettes qu'elle savait combiner pour faire valoir sa beauté pâle.

Un soir, après le dîner, Claude fumait une cigarette, étendu dans un rocking-chair. La nuit était splendide et la mer, au loin, s'argentait de la clarté lunaire. Le jeune homme se balançait mollement, quand son attention fut attirée par un bruit léger. A l'extrémité de la terrasse Jacqueline venait s'accouder, se croyant seule. Il la contempla un instant, puis trouvant la silhouette jolie s'approcha.

— Vous rêvez, Mademoiselle ?

— Oui, fit-elle doucement.

— A quoi rêvez-vous ?...

— Le sais-je ? Je m'abandonne à l'heure douce, au calme de la journée finie...

Elle avait relevé la tête et souriait. Dans la nuit claire ses dents s'irisèrent et ses yeux montrèrent le bleu de leur fleur. Elle était si blonde que sa chevelure semblait parée des rayons même de la lune. Son cou mince

s'élançait de sa robe Nattier dont la fine moussseline tremblait tendrement.

— Vous êtes jolie comme une apparition, avec quelque chose d'irréel qui trouble et fait craindre la fuite de la vision...

Claude parlait sans autre souci que son désir naissant, et sa voix avait cet accent prenant, cette intonation grave et douce qui trahissait son émotion passagère.

Il lui prit la main et ils se regardaient doucement lorsque Mme Napier s'approcha. Elle vit, et se rappela une soirée pareille où, dans le clair de lune, elle se serrait sur la poitrine de François.

— Madame votre mère vous cherche, Mademoiselle.

— Je vais la rejoindre, répondit gentiment Jacqueline.

Entre les plates-bandes, la jeune fille s'éloigna, troublée, portant déjà dans son cœur le poids tragique de l'amour. L'amour, pour une femme l'espoir incalculable, l'éternelle confiance.

Claude la regardait.

— Avant de te coucher, demanda Mme Napier, peux-tu me consacrer quelques instants? je voudrais te parler.

Comme toutes les mères qui vieillissent, elle avait dans la voix des intonations soumises

C'est que l'enfant devenu homme représente la force que toujours implore la faiblesse.

Lorsque, s'étant retirées, Mmes Deville les laissèrent seuls, Hélène avoua à Claude l'emploi fait de sa fortune. Elle avait servi d'abord à dorer sa première jeunesse, à la satisfaction du moindre de ses vœux, puis, à maintenir l'usine, exigeante ces derniers temps.

— Il a fallu des réparations, des agrandissements, des achats.... J'ai fait tout pour ton bien, mon Claude, disait-elle, les mains jointes.

— Mais je ne suis plus riche, trancha-t-il ?

— Tu peux le devenir, sans limite...

— Comment ?

— En épousant Jacqueline Deville. Sa dot est fabuleuse et servirait à l'usine.

— Jaqueline ? pourquoi pas ?... songeait le jeune homme. Et il se rappelait la vision fragile, les doux yeux bleus, les cheveux pâles. Il vit en elle une compagne agréable sans complication. D'un coup d'œil rapide et froid, il évalua ses chances de bonheur, l'amour dont il serait l'objet, sa fortune décuplée.

— C'est entendu, répondit Claude, j'épouserai Jacqueline.

En rentrant dans sa chambre, il traça quelques lignes qui devaient le libérer de sa liaison, puis se coucha paisible.

III

Pourquoi la femme, dès que l'homme qu'elle aime l'a possédée, se juge-t-elle son obligée ? Jaqueline avant son mariage menait une existence princière de luxe et d'adulations. Elle se recueillit dans son union avec Claude comme en une religion. Sa vie commençait là, effaçait tout le passé.

Celle du jeune homme continuait, simplement.

Le mariage avec une femme très jeune est indispensable à l'homme égoïste. Elle a en-

core la soumission de l'enfance, l'hésitation qui appelle le conseil et se plait à être dirigée. Elle n'a pas de personnalité, ne possède les tendances qu'à l'état de formation que le mariage, comme une suite de l'éducation, étouffera ou développera. Dans un mariage avec une femme faite, il y a de la lutte ; malgré les concessions, l'homme y a facilement tout à perdre.

Claude sut inspirer à Jaqueline cette passion muette, cette adoration soumise qui devait le faire maître. Il trouvait en sa femme les qualités qui lui étaient nécessaires, l'immolation de tous les instants, preuve d'amour plus grande, peut-être, qu'un immense sacrifice, fait d'un soubresaut de volonté.

Leur union fut aimable. Jaqueline adorait Claude. Aimer un homme n'est pas le trouver parfait, c'est se sentir la force de tout supporter de lui. Ah ! quelle caresse de reconnaissance passe dans nos yeux lorsque nous pouvons plaire au bien-aimé ! Quelle gloire dans l'abnégation ! Et l'on parle de féminisme, de révolte, de lutte ! La femme veut être forte, la femme veut être mâle, elle aspire aux postes dangereux, aux responsabilités, à sa part dans les lois?... Où donc est sa vigueur, sinon dans sa puissance de sacrifice, où donc est sa victoire, sinon dans le baiser qu'elle reçoit de

celui qu'elle adore. Améliorer son sort ? Mais y songe-t-elle quand elle sent à sa taille des bras forts l'attirer ?... Pour créer le féminisme il faut tuer l'amour qui combat les croyances, anéantit les efforts, nie la solitude. Il faut imposer l'indépendance, incompatible avec l'amour chez la femme qui devient esclave dès qu'elle aime, parce qu'elle pense plus au bonheur qu'elle donne qu'à celui qu'elle reçoit.

L'homme seul peut être maitre de son égoïsme jusque dans les passions les plus violentes. L'amour est à coté de sa vie, tout doit le servir, tandis que tout doit servir notre amour. Il fait deux parts distinctes dans son existence : d'un côté l'ambition, le foyer où il se ménage l'argent, et de l'autre l'amour, agréable s'il ne doit pas le gêner.

Notre cœur est notre faiblesse et il faudrait se l'arracher pour acquérir l'indépendance. C'est ce qui fait que les apôtres du féminisme sont souvent assez disgrâciées de la nature pour devoir, par nécessité, renoncer à l'amour dont on ne leur parlera jamais. Mais la femme heureuse ne se révolte pas, la mère de famille, satisfaite dans son foyer n'essaie pas de se libérer... C'est là qu'est sa puissance, parce que l'homme subira toujours en-

tre deux caresses l'influence dont il se dégagerait par la discussion.

Jaqueline vivait heureuse dans son luxueux hôtel, flattée par sa situation mondaine, comme par ses réceptions et sa fraîche beauté. Tout cela, elle l'offrait en hommage à Claude et se plaisait à ses côtés. Elle aimait à sortir en sa compagnie, à ne pas le quitter. Le mari comprit alors que cette tendresse deviendrait gênante pour sa liberté. Il fit naître en Jaqueline la fibre maternelle à laquelle ne songe pas la femme tant qu'elle vit son amour. L'enfant, c'est l'amour même sur lequel on se penche nuit et jour, dont on surveille les progrès ou les crises.

Mais Claude jouait si bien le chagrin, s'extasiait à ce point sur les enfants qu'ils rencontraient, que le plus cher désir de Jaqueline fut de donner à son mari ce bonheur.

Avec quelle fierté lui annonça-t-elle son espoir ! Peut-être par reconnaissance Claude fût-il tendre, d'une manière sincère où la jeune femme trouva la récompense et la certitude d'un bonheur grandissant.

IV

C'est à une fille qu'elle donna le jour.

Claude ainsi retrouva le moyen de sortir seul, d'ajouter aux plaisirs de sa vie présente ceux d'autrefois. Il revit ses amis, ses compagnons d'études et même, retrouva celles qui l'avaient amusé, garçon.

Certaines natures frêles supportent mal les chocs et la trop grande jeunesse de Jaqueline fut affaiblie par la maternité. Elle sortait peu maintenant, se complaisait à l'indolence au-

près du berceau qui, sous les rideaux de dentelle précieuse, cachait sa joie.

Son amour violent s'atténuait par la maternité. La femme placée entre la force et la faiblesse ira toujours vers cette dernière : prise entre les larmes de l'homme et celles de l'enfant elle consolera son petit, la maternité isole l'homme en faisant naître dans le cœur de la femme un amour nouveau et fait d'égoïsme. On s'aime dans son enfant et l'être naissant piétinera toujours par ses exigences, ce qui nuirait à son développement.

Claude fut satisfait de cet état de choses, et c'est avec un plaisir nouveau qu'il s'élança vers son indépendance reconquise.

A vingt-sept ans, il avait tout possédé, l'amour, l'argent, la réussite, le mariage, la paternité. Tant de facilités à être heureux lui rendaient la vie lourde et le laissaient blasé.

L'une de ses distractions était pourtant d'assister aux réceptions de Mme Deville. Celle-ci, depuis le mariage de sa fille semblait vivre une nouvelle jeunesse. Sans toucher en rien à ce qui représentait les « espérances » de Jaqueline, elle avait repris une vie des plus mondaines, se plaisait à lire, dans les journaux, les comptes-rendus de ses soirées, à voir que l'on sollicitait ses invitations.

Claude rencontrait chez Mme Deville des femmes intelligentes et jolies, à tout le moins élégantes. Il se mêlait aux groupes et savourait, sans y attacher de prix, les mots flatteurs qu'on lui disait.

Là, cependant, devait naître la circonstance fortuite, l'événement capital dont sa vie tout entière serait marquée.

Au milieu de tant de jolies créatures légères se trouvait une femme silencieuse, presque hautaine. Elle venait toujours seule et se mêlait peu aux conversations. Si toutefois elle parlait, c'était d'une voix calme, et insensiblement tout le monde se taisait, pour l'écouter. Il y avait dans toute sa personne et dans le son de sa voix une fierté qu'elle savait rendre aimable, mais son sourire n'enlevait pas à son regard l'impression un peu lointaine dont elle observait ses interlocuteurs. Et, contrairement aux autres femmes qui s'inclinent pour saluer, elle saluait, elle, sans s'apercevoir que c'était en relevant la tête un peu plus.

— « Madame Wild », l'avait-on présentée à Napier.

Ce nom étranger l'avait frappé, parce qu'elle incarnait le type de la Française. Elle était grande, mais avait dans sa démarche,

son allure, ce quelque chose d'harmonieux qu'aucune autre que la Parisienne jamais ne possédera. Ses cheveux blonds avaient des reflets chauds, et sous la délicatesse de sa peau, l'on devinait le sang généreux. Elle avait surtout quelque chose de particulier qui étonnait et captivait : ses yeux plus dorés que verts, ses yeux immenses ou qu'elle savait voiler à demi par les paupières, ses yeux enfantins ou si graves qu'ils inquiétaient. Sur ces yeux clairs, les cils étaient sombres et la paupière ombrée avait un reflet mauve. Elle connaissait le trouble que pouvaient faire naître ses yeux, et pour cela, leur laissait une pudeur déconcertante, réservant comme suprême caresse un regard où son âme semblait se livrer.

En fin conquérant qu'il était, Claude avait remarqué, comme des fleurs rares, les yeux de Mme Wild et, dans son instinct de mâle, il s'était représenté ces yeux mi-clos dans le bonheur de son baiser. Inconsciemment, un travail s'opérait en lui. C'est pour la jeune femme qu'il se rendait maintenant chez Mme Deville, qu'il attendait toute la semaine le jour de réception de sa belle-mère.

Menteur, comme tous les hommes, il embrassait plus tendrement Jaqueline ce jour-là, pour qu'elle ne soupçonnât pas la trahison mo-

rale, pour qu'elle pardonnât peut-être aussi. Il éprouvait déjà le petit sentiment de pitié, de dédain que l'on a pour celui que l'on dupe.

La jolie Jaqueline, heureuse du baiser, se croyant aimée, l'engageait d'elle-même à sortir, lui criait sa confiance :

— Va, mon Claude, amuse-toi, tu peux me laisser seule, puisque je sais que tu m'adores

Et elle continuait son indolence fragile.

Claude arrivait l'un des premiers aux réceptions de sa belle-mère qui s'en trouvait flattée.

— Tant d'autres hommes profiteraient de leur liberté pour se distraire de leur ménage, disait-elle. Comment ne pas louer un gendre donnant à la famille ce qu'il soustrait à sa femme !

Il souriait, poursuivi par la hantise qui l'habitait. Il sentait naître en lui l'inconnu et se prenait à éprouver la puissance dominatrice d'un autre être, lui qui n'avait connu que le culte de soi.

Peu à peu les invités entraient. Chaque fois que s'écartaient les rideaux de brocard que tenaient de chaque côté les domestiques pour livrer passage au nouvel arrivant, le cœur de Claude battait, sa gorge se serrait, il y avait en lui une incroyable chaleur, comme un épanouissement qui le soulevait d'enthousiasme.

Il eut voulu oser tendre les bras à la vision tant désirée. Si c'était elle, tout son être semblait anéanti, et c'est toute son énergie qu'il lui fallait rassembler pour ne pas défaillir quand elle s'approchait.

— Bonjour, Monsieur...

Elle avait, ce jour-là, un air particulièrement étrange, quelque chose de divin sur les traits. Protégée contre le froid par les fourrures, le col de son renard gris lui cachait tout le bas du visage, et sa toque de loutre, très descendue, soulignait son regard en cachant les sourcils. Claude en restait frappé.. Sa bouche, seulement, sa bouche dont le crayon accentuait le contour... ses yeux...

Il s'inclinait devant elle.

— Pourquoi me regardez-vous si.. attentivement, avait-elle demandé à voix presque basse.

— Peut-il vous trouver autrement que très belle, avait répondu Mme Deville en souriant. ...Ah! avait-elle ajouté, avec la gloire d'une mère qui sent sa fille bien mariée, s'il n'était si épris de sa femme, je tremblerais de ce regard...

— Attentif? avait insinué Mme Wild.

— ... Ardent! avait répliqué Mme Deville en s'éloignant.

D'autres personnes arrivaient. Ils furent face à face.

— Voulez-vous me permettre de prendre place à vos côtés, avait demandé Claude.

Et, sur le sourire dont on lui répondit, il s'assit sur le large canapé.

Sans fausse coquetterie, elle ouvrait son manteau, se montrait dans sa robe de velours mauve, dégageant le cou et la naissance des épaules. Deux lourds rangs de perles cerclaient son corsage.

— Vous êtes assidu aux réceptions de Mme Deville ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, Madame, cela l'enchante, et je dois avouer qu'elle sait leur donner le plus grand attrait.

— En effet, la musique y est excellente, et surtout les amis réunis y sont fort agréables. Beaucoup de femmes élégantes, aussi.

— Une seule d'entre elles emplit le salon...

Il sentit peser sur lui les yeux d'or et reçut le regard fugitif avec presque de la stupeur. A peine une seconde en supporta-t-il cependant la douceur. Sans répondre elle avait souri, d'un sourire si chaste qu'il n'osa répéter :

— Une seule femme emplit... ma vie, aurait il dit alors.

Il lui semblait entrer en un domaine inconnu, éprouvait un sentiment insoupçonné... Ainsi donc une autre que lui, une femme pouvait troubler son cœur ? ...

Un silence, le frôlement d'une robe, l'effluve d'un parfum, venant tiède d'un manteau ouvert, un son de voix, un mot attendu le laissaient à ce point tremblant ?

— C'est la première fois que j'ai l'honneur d'être à vos côtés, seul, dit-il enfin ; vous êtes toujours si entourée. Comment leur en vouloir d'ailleurs ?...

Il entendait sa voix changer. Elle avait ces intonations de trouble qu'il voulait prenantes. Il savait que le timbre en devenait d'une douceur étrange, presque sans force, d'une gravité irrésistible.

— Oui, c'est la première fois...

Elle ne souriait plus, semblait écouter passionnément une jeune femme qui chantait.

— Vous aimez la musique ?

— Je l'adore, avait-elle répondu. Mais je la voudrais pour moi toute seule. Il me faudrait les meilleurs artistes du monde, jouant dans une salle immense, où les sons s'élèveraient, se mêleraient. Moi, je serais étendue parce que la musique anéantit un peu. Quel supplice que

le dur fauteuil où l'on place les auditeurs pour un concert !

— Et vous? aimez-vous la musique?

— Je l'aime, sans avoir eu l'occasion de l'apprécier beaucoup. Et puis, il faut pour en éprouver le besoin, être dans un certain état d'âme, avoir le cœur plein de tristesse ou exulter de joie... J'éprouve ces deux sentiments aujourd'hui. Je voudrais écouter de la grande musique... avec vous près de moi.

Avait-elle entendu souvent prononcer ces paroles ?... Elle ne sembla pas les avoir reçues, et il ne surprit pas le trouble que faisait naître en général le moindre de ses mots. Une détresse immense descendit en lui, un déchirement le laissa anéanti, comme s'il eut compris pour la première fois son impuissance.

— Cette femme chante bien dit-il enfin. Ne trouvez-vous pas ?

— Je ne l'ai pas entendue.

— Vous rêviez, alors ?

— J'écoutais mon cœur, fit-elle dans un sourire.

— Le cœur n'est heureux qu'avec un autre cœur, soupire Claude. Ah ! que je voudrais que le mien fut digne du vôtre... Il a, lui aussi, tant d'aspirations vers l'Idéal.

— Qu'appelez-vous l'Idéal ? avait-elle demandé un peu ironique.

— Ce que je n'ai jamais soupçonné, n'ayant jamais eu dans ma vie le culte de la beauté... Ce que j'éprouve par vous, vous connaissant à peine, Madame, un besoin de grandeur et de poésie, tout ce que vous faites germer en mon âme, que je croyais stérile, par votre seule présence. Je me sens transporté dans un monde intérieur, je m'enferme en moi-même pour vous y retrouver. Je voudrais vous approcher moralement, tout connaître de vous. Votre nom... Wild ?... est celui...

— De mon mari, un américain toujours absent pour ses affaires. Vous le savez, l'homme de cette race tire sa force de son courage au travail. Rien ne compte pour lui en dehors de la réussite. Si une femme lui plaît, il en devient fou, tout de suite, pour ne pas perdre de temps, il l'épouse et continue sa poursuite des millions. Il respecte infiniment son épouse, l'adultère est abominable en Amérique et celle qui a grandi dans ce pays peut être parfaitement heureuse par son mariage. Elle acquiert ainsi l'indépendance, la richesse, car l'Américain se plait à parer celle qui porte son nom des plus beaux bijoux. Non par tendresse, mais pour prouver que les affaires sont en pleine prospérité.

— Les Américaines tirent peut-être de leur indépendance, la liberté d'allure qui nuit à leur réputation ? car... elles sont souvent sujettes à la critique...

— Il ne faut pas juger un pays par ce que vous en voyez ici. Le citoyen d'Amérique ne se connaît que chez lui. Quant à ceux qui habitent la France, ils y viennent ordinairement, chacun du moins le dit des autres, parce qu'ils ne peuvent vivre chez eux, qu'ils aient un passé douteux, un arriéré d'affaires mauvaises ou une richesse déloyale. Ce que l'on appelle la colonie américaine à Paris est composée de gens de toutes classes, cherchant à ignorer ce qu'ils veulent que l'on ignore d'eux. L'Américaine, de même si elle n'a pas de mentalité, si elle n'est qu'une poupée ivre de chiffons, n'est pas toujours l'aventurière qui court tous les pays s'offrant bestialement les hommes rencontrés au hasard des hôtels. Comme en France, il y a en Amérique des mères admirables, des pères respectueux de la famille, des jeunes filles dégagées peut-être de la sentimentalité latine, mais soucieuses de leur réputation.

L'américanisme fait du mal à la France? c'est parce qu'il est le mauvais américanisme, tout comme les Etats-Unis pourraient subir une influence dangereuse émanant de la classe

légère de Paris. Nous avons chez nous une probité qui n'empêche pas les calomnies de courir sur la femme française. On ne peut donc analyser une race sur quelques individus, surtout sur ceux qui fuient leur patrie !

— Vous aimez beaucoup M. Wild ?

Poussé par l'émotion, il ne se rendait pas compte de l'incorrection de sa demande.

Pourtant, elle répondit avec simplicité :

— Je le respecte, il est bon. Je ne l'aime pas, il le sait. Je l'ai épousé sur la demande instante de ma mère, qui ne pouvait me donner de fortune. Ma sœur avait pris le voile, effrayée devant la lutte pour l'existence, après la richesse que de mauvaises opérations avaient ruinée.

...Moi, je me suis mariée ! mais ne suis pas heureuse. La vie pour nous ne consiste pas seulement en bijoux, en parures ; la femme latine, la Française particulièrement, a surtout besoin d'égards moraux. Demandez à l'Italienne si elle ne préfère pas un grain de corail venant de l'homme qu'elle adore, au brillant offert par convention ! Non, l'amour n'est pas possible entre la Latine et l'Américain. Celui-ci semble, jusque dans ses élans, régler une affaire ; il est précis, positif, sans émotion. Souvent bon, il garde pour la

femme une condescendance qui touche à la pitié. L'Américaine s'en contente, en profite même pour jouer à l'enfant et se faire offrir des folies de richesses. Nous, nous nous révoltons de cet état d'infériorité, nous sentons notre cœur, notre cerveau... Elles sont superbes, fraîches et appétissantes, ont une allure unique, une assurance déconcertante, mais leur baiser sur les lèvres, qu'elles dispensent à qui veut, ce baiser est presque trop sain pour être voluptueux. Elles parlent avec un orgueil enfantin de « leur monde ». Selon que leur fortune est plus ou moins élevée, elles font partie d'une classe de la société. Leur noblesse est leur richesse, et c'est pour se prouver à elles-mêmes que l'argent est bien un blason qu'elles épousent parfois l'un de nos aristocrates... La République dorée s'abaissant au pauvre ruiné dont le nom tintera là-bas aussi fort que les écus !!!

Les Américaines cherchent d'ailleurs à se développer intellectuellement. Elles sont femmes et s'éveilleront plus tôt que l'homme. Elles lisent, s'instruisent, veulent arrêter leur esprit aux beautés de l'art. Mais, qu'à côté d'un musée, un magasin offre des chapeaux, elles s'y précipitent et oublient les études projetées.

Il y a pourtant chez certaines d'entre elles

une remarquable évolution. Cette nouvelle religion de Christian Science tend à se répandre d'une incroyable manière. La race tire de là une force qui lui fait acquérir la nécessité de réflexion. Elle veut dominer les nerfs, les maladies, raisonner la matière pour la plier à sa volonté. Elle cherche un idéal ou mieux, un exemple dans le Christ, qui à ses yeux, n'est pas Dieu, mais l'être humain qui, s'en rapprochant le plus, en est le plus digne.

Peu à peu, les protestants et les Hébreux deviennent des adeptes de la Christian Science; c'est dire leur acheminement vers les idées profondes. La femme américaine se passionne pour cette religion, donc elle se développe. L'homme reste en arrière, seulement occupé de millions, de spéculations, de chiffres. Il est un peu la bête de somme de la femme et ne pourrait évoluer mentalement,le voudrait-il, celle ci ne le soutenant que par ses exigences.

M. Wild, obligé d'habiter l'Amérique, a compris le sacrifice qu'il me demanderait en me faisant quitter définitivement la France, ainsi qu'en latine je le croyais de mon devoir. Nous nous rejoignons, soit ici, soit là-bas, de temps à autre. Quand il me retrouve, il a sur le visage un gai sourire d'enfant.

— Hello ! dit-il en me frappant sur l'épaule.

Et je juge par là qu'il est très content.

— Avez-vous beaucoup d'amies?

— Beaucoup, à qui je parle peu, car, vous le savez, être l'ami de quelqu'un, ce n'est pas lui faire des confidences, c'est écouter les siennes.

Je les écoute et ne parle pas de moi.

— Vos amies sont-elles Américaines?

— Non, les Américaines que je vois avec un réel plaisir ne sont que des camarades. Dans l'amitié, il y a de l'amour, et elles ne le comprennent pas. L'amitié est une longue confidence, si ce ne sont des aveux d'amour, amour éprouvé, amour attendu. La femme américaine conçoit mal les sensibilités exagérées de la femme latine; elle se plaît trop à dire que l'homme ne doit être dans la vie qu'un banquier, pour ne pas traiter de faiblesse ce que nous appelons sentiment. Le Dieu, pour l'Américaine, c'est l'argent; pour une latine, le Dieu c'est l'amour. Les chemins sont trop différents pour que les cœurs s'y rencontrent!

Nous aimons, nous, le doux esclavage de l'amour infini; elles se révoltent à l'idée qu'un homme pourrait les dominer... J'avais cependant une amie américaine, jeune fille au cœur ardent, dont l'éducation ajoutait un charme

plus grand encore à celui que lui avait donné la nature. Elle était d'une rare culture intellectuelle, aimait à lire, à approfondir. Je lui trouvais toutes les délicatesses, les attendrissements, la poésie d'une latine, et elle avait à mes yeux, pour moi qui analyse, un attrait singulier.

Dans une conversation, pourtant, j'évaluai le gouffre qui nous séparait. Lui parlant d'une dame amie, je lui dis :

« C'est une femme exquise, petite, mince, distinguée, aux yeux très bleus, aux cheveux tout blancs. Elle a un sourire adorable, presque précieux qui découvre des dents parfaites. Et, dans son regard, j'avais surpris du désespoir, dans l'amabilité qu'elle témoigne, une recherche de consolation. Elle souffre, comme beaucoup d'entre nous, de son amour, ne le mesure pas à ses années, vit dans le silence des beaux rêves enfuis, parce que son mari, comme tous les hommes, cherche à se distraire d'une vie longue d'intimité.

J'avais senti tout cela, et qu'elle s'en voulait de ne pouvoir triompher de la souffrance. Hélas ! la femme, la vraie femme aime jusqu'à son dernier jour. Elle aime son mari, ou ses enfants ou ses rêves, ou... l'amour. Elle a besoin d'aimer comme de respirer...

Un jour, je fus mêlée à une agréable discussion. Dans le salon de cette amie, les hommes soutenaient leur cause, les femmes la leur. Le mari, parfait homme du monde, parlait avec le sourire et l'assurance de celui qui toute sa vie fut adoré.

La femme se taisait, et je sentais tout ce qu'éprouvait son beau cœur silencieux... Qu'ai-je dit alors? quelle fibre ai-je fait vibrer dans le cœur de cet homme?... Le lendemain matin, je vis venir à moi mon amie, toute petite, tremblante, un énorme bouquet à la main. Il y avait sur ses lèvres le joli sourire, mais dans ses yeux, des larmes. Et, d'une voix basse, où il y avait de la prière :

— Merci, dit-elle... Je vous remercie.

A mon regard interrogateur.

— Merci des paroles que vous avez prononcées hier... Il m'a embrassée, le soir... Il y avait dix ans qu'il ne l'avait pas fait.

Sa tête est tombée sur mon épaule. Elle pleurait de bonheur, et c'est moi qui l'ai consolée, qui ai baisé les cheveux blancs, qui ai vécu la douceur d'une telle heure.

— Quelle abomination ! trancha l'Américaine que je croyais mon amie. Comment une femme peut-elle être assez basse, assez veule pour vivre du baiser d'un homme. Mais, pour-

quoi ne pas le quitter quand il n'est plus convenable ?

— Il n'est pas question de convenance, mais d'amour.... Et, quand on aime, on ne quitte pas, on supporte, on attend, avec l'affreuse déception, souvent, de la fausse espérance.

— Cette femme est une sotte, lança-t-elle.

Ce fut ma désillusion d'amitié, parce que, pour s'aimer, il faut sinon se ressembler, du moins se compléter.. J'ai senti là que les races sont trop différentes pour pouvoir un jour s'unir dans le bonheur.

— Qu'avez-vous répondu à cette jeune personne ?

— Que je lui souhaitais de souffrir, de descendre du piédestal où elle se glorifie pour se rouler aux pieds d'un homme. On a besoin de la douleur pour comprendre l'amour.

Claude écoutait, le cœur battant. Quel horizon lui ouvrait cette femme ! quelles émotions insoupçonnées elle faisait naître en lui ! Il eut voulu l'entendre sans fin, parce qu'elle lui révélait le trouble ardent de l'âme. Et il désirait connaître la souffrance, il l'appelait avec avidité comme si elle eut dû le rapprocher de Mme Wild.

— Mais il est bien tard, fit-elle doucement, je dois me retirer, ayant encore à faire de

nombreuses visites... Voyez ! je n'ai parlé qu'à vous ! C'est un peu inconvenant.

Ah ! le sourire avec lequel elle tendait sa main gantée ! Il la porta à ses lèvres, pour en boire la chaleur, le parfum. Il eut voulu tomber à genoux devant la jolie créature qui, maintenant, la tête un peu penchée de côté, lui disait :

— Au revoir ?

... Elle sortit, ayant salué quelques intimes et, malgré la foule, il se trouva tout seul.

V

Comme un désespéré il erra dans l'immense hall et regarda sans les voir tous ceux qui l'observaient.

— Que vous voilà donc triste, Monsieur Napier du départ de Cécile, lui disait une jeune femme.

— Cécile ? demanda-t-il.

— C'est le prénom de Mme Wild.

Cécile !... Ces deux syllabes chantèrent dans

son cœur... On aime à connaître le prénom de celle qui attire ; il l'avait cherché sans oser le demander.

— Vous l'ignoriez ?

— Oui, répondit-il avec assurance.

Devant la franchise qu'il témoignait, l'amie se rassura. Rien n'existe d'intime quand les prénoms de chacun ne sont pas dévoilés...

Trouvant Claude charmant, elle fut heureuse d'apprendre qu'une autre ne le possédait pas.

— Je vous ai vus en grande conversation....

— Oui, Madame Wild est d'une rare intelligence. Elle m'entretenait des mœurs américaines, de ce pays...

— En effet, c'était sérieux, trancha la linotte. Mais, venez donc par ici, nous sommes tout un groupe où l'on s'amuse beaucoup.

Il suivit, mal à l'aise, considérant comme un effort à accomplir de traverser les salons.

— Bonjour !

— Bonjour !

Les jolies femmes en quête d'aventures souriaient et se tendirent toutes les petites mains gantées qu'il serra avec indifférence, comme il eut cueilli sans charme des fleurs sans parfum.

Les hommes lui étaient affables et se plaisaient à sa fortune. Il reste toujours quelque chose à cotoyer les riches.

Parmi tous ceux là, il en avait obligés, en avait sauvés, même. Il regarda déjà avec un peu de mépris les oisifs, les nonchalents... ses frères jusqu'à ce jour. Il sentait naître en lui le besoin de grandir, de les dépasser. L'ennui lui pesait sur le cœur, il écouta sans attention les bavardages ; mais n'y tenant plus, se leva et sortit.

Dans la rue, il éprouva le bien-être de la fraîcheur.

— Vous rentrerez, j'irai à pied, lança-t-il au chauffeur.

Et libre, comme dégagé d'un fardeau, il partit, longeant les quais.

Le ciel était clair et semé d'étoiles ; il gelait et la lune scintillait sur la Seine faisant du fleuve noir un chemin de lumière.

Claude était seul, ému du trouble de son âme, délivré du monde. Pour la première fois il sentait vivre son cœur et des soupirs d'enfant s'échappaient de sa poitrine.

Il s'accouda au parapet, la tête dans les mains, contempla la fête de la nuit.

— Cécile, dit-il tout haut.

Il répéta :

— Cécile, Cécile...

Et, instinctivement, tourna le regard, comme si, à son appel, elle avait dû venir.

Ah ! courir vers elle ! se jeter à ses pieds, l'entendre parler toujours, de sa voix inoubliable, écouter ses idées, sa pensée se traduire !... Il y a des femmes qui, en une heure de conversation, prennent toute une vie d'homme... Cécile avait cette puissance, et se donnait plus par cette joie mentale que tant d'autres en s'offrant totalement.

Claude restait ainsi, heureux, exultant. Cependant, il savait bien que, devant Mme Wild il eut été timide, sans l'audace qui faisait sa gloire quand il songeait à ses conquêtes.

Conquête ! ce mot seul le choquait... Etait-il question de conquête, avec une telle femme ? On ne la gagnait pas ; elle s'accordait, peut-être... Et il se demanda :

— A qui s'est-elle donnée ? Est-elle seulement l'épouse ou bien a-t-elle connu déjà la possession d'amour ? a-t-elle eu d'autres hommes, des amants ?

La jalousie se glissait en son cœur, cette révolte qu'éprouve toujours l'homme à l'idée qu'un autre a pu posséder ou seulement désirer celle qu'il considère lui appartenir, parce

qu'il la veut. Claude s'imagina les yeux d'or de Cécile mi-clos de volupté, sa bouche entr'ouverte, se plaignant de bonheur; il éprouva ce qu'avait fait naître en lui de surprise, le parfum jamais trouvé sur une autre.

O ce parfum ! il était chaud, étourdissant, devait égarer la raison !... A peine l'avait-il bu, dans le baiser donné sur le gant... Il se rappelait aussi la main de Cécile, sa main blanche un peu grasse, aux ongles maquillés, sa main de caresse. Il l'avait remarquée un soir dans un dîner, comme ses bras admirables, dont elle était fière. Ah ! se perdre en ces bras, s'y blottir, y dormir!.. Claude gémit doucement et ferma les yeux pour revoir encore la jeune femme.

— Où est-elle à cette heure? se demanda-t-il ?

Il regarda sa montre. Elle marquait huit heures et demie.

Un immense poids retomba sur son âme. Pour la première fois il éprouva la rancœur du mariage. Ce soir, il eut voulu rester seul, aller, comme autrefois, dîner dans un cabaret sans avoir à parler. Mais il avait promis à Jaqueline de rentrer, elle devait l'attendre, s'alarmer peut-être ?...

D'un pas nonchalant il reprit son chemin.

Vers neuf heures, il arriva.

Jaqueline, inquiète, avait téléphoné chez sa mère.

— D'où viens-tu, mon Claude, demanda-t-elle soumise ?

Cette question si simple lui parut une inquisition qui le révolta.

Mais comme, avant tout, il aimait la paix :

— J'ai parlé d'affaires avec un ami.

Et, avec une nervosité qu'elle prit pour de la tendresse, il donna à sa femme tous les baisers qu'il rêvait de donner à Cécile.

IV

Avec une impatience maladive, Claude attendait la semaine suivante. Il espérait, mieux, il comptait revoir Cécile ; tant l'homme prend des droits sur celle qu'il désire : si elle lui manque ou lui résiste, il se croit dupé. Claude ne pouvait soupçonner même l'absence de la jeune femme. Pourtant, elle ne vint pas chez Mme Deville. Les salons étaient encore vides quand il se présenta. Il considéra d'un regard les vastes pièces, où les sièges bien disposés semblaient convier les visiteurs.

— Où se mettra-t-elle ? Où serions-nous le mieux pour causer ? se demanda-t-il.

Tout trahissait son émotion, et cette recherche dans le costume, la cravate, qui nous parait enfantine quand nous la remarquons.

Peu à peu arrivaient les invités. Par cette habitude naturelle que l'on a d'aimer à s'isoler, tous les coins s'occupaient, les groupes se composaient, toujours les mêmes.

Claude les regardait avec humeur, surveillait l'heure, s'étonnait. Il devint fiévreux lorsque, se retournant pour ne pas être vu, comme il l'avait fait cent fois dans l'après-midi, il regarda sa montre.

— Où est-elle ? Que fait-elle ?

Il marchait, ne pouvait s'asseoir, répondait à peine aux questions qu'on lui posait.

— Peut-être arrivera-t-elle plus tard, se disait-il.

Mais tout le monde était parti. Les salons avaient ce désordre des sièges, des coussins qui donne un si grand air d'abandon. L'atmosphère était lourde. Dans un coin, près d'un divan, un bouquet détaché d'un corsage était tombé. Il s'approcha pour le ramasser ; on avait dû marcher dessus : il était écrasé. Et il souffrit pour ces fleurs malades, il souf-

frit de l'inharmonie de la pièce, il souffrit de son cœur haletant.

Il dit à voix basse :

— Cécile... où êtes-vous ?

Et, pour la première fois de sa vie, il connut la douceur des larmes mouillant les paupières. Elles firent battre son sang, le serrèrent à la gorge, et il eut un sanglot qu'il perdit dans une toux simulée parce qu'arrivait Mme Deville.

Ainsi donc lui faudrait-il mentir toute sa vie, mentir dans ses paroles, ses sourires, son attitude ?... Une bouffée d'orgueil, de révolte, le souleva... Mais il se fit aimable pour qu'on ne découvrit rien de son émotion profonde.

— Très réussie, ma réunion, n'est-ce pas ?

— Parfaite, répondit Claude.

— C'est gentil d'être resté pour m'embrasser. Vous êtes un gendre adorable.

Il sourit, distrait.

— Voulez-vous m'inviter à diner, demanda-t-elle. Je verrai ainsi ma Jaqueline, qui n'est venue depuis plusieurs jours.

— Vous nous causerez une vraie joie ! dit-il gaiement.

Il était enchanté de ne pas se trouver en tête à tête avec sa femme, obligé de raconter

la matinée, de citer les amis qui s'y étaient rendus.

— Je n'aurai rien à dire et pourrai rester seul.

Cette perspective fut sa consolation.

Il assista maussade au repas et, laissant ensemble Jaqueline et sa mère, sous prétexte de lettres à écrire, il se retira dans son bureau.

VII

Les jours traînaient après les jours. C'était l'hiver, la saison de la nuit, la période des mélancolies. On est plus triste l'hiver que lorsque le soleil dispense sur la terre la fête de sa lumière.

Claude souffrait de son oisiveté, partageait son temps entre le cercle et les amis. Mais ceux-ci l'obsédaient de leurs histoires de femmes et le jeu l'ennuyait. Il parcourait alors les endroits à la mode, les thés, les matinées, pensant y rencontrer Mme Wild. Et comme

un malheureux appelle au secours il murmurait :

— Cécile... Cécile.

A la vue d'une silhouette, il faisait retourner sa voiture, croyait voir partout celle qu'il cherchait. Et, parce qu'elle portait une toque de loutre la dernière fois qu'il l'avait rencontrée, son cœur battait. il se penchait à la portière, dévisageait une inconnue.

— Enfin, je vais la revoir dans deux jours, se disait Claude en rentrant chez lui.

Une gratitude faite de tendresse lui montait au cœur pour Mme Deville qui le servait sans le savoir. Dès qu'il eut franchi le seuil de la porte, il entendit du bruit. Chantant de toute sa voix de fausset, la nourrice cherchait à consoler l'enfant dont les cris semblaient redoubler.

Il entrevit sa soirée monotone, la frêle jeune femme toujours préoccupée d'une pulsation plus précipitée manifestant chez sa fille un peu de fièvre. Il en conçut de l'ennui et de la jalousie. L'homme, le plus souvent, donne à sa femme la maternité pour en tirer de l'indépendance. Mais il lui en veut d'être oublié, de passer après l'être dont la faiblesse est toute la force agissante sur le cœur de la femme.

Maintenant Jaqueline, prenant l'enfant dans ses bras, espérait calmer ses larmes. Elle disait bonsoir à Claude seulement d'un signe de tête, effrayée de voir le petit visage se contracter.

— Elle souffre, elle doit souffrir, disait-elle angoissée... Jeannine, tu as du mal, mon amour ?

...Et Claude vit que sa femme pleurait, la tête doucement appuyée sur le bavoir de dentelle.

— Voyons, Jaqueline, sois raisonnable, fit-il avec humeur.

Et, prenant brusquement ce corps si petit où déjà vagissait la douleur :

— Tenez, dit-il à la nourrice, prenez-là, et que je n'entende plus ces cris horripilants.

Terrifiée, Jaqueline laissa emporter sa fille. Mais alors la mère, faisant place à la femme, c'est sur la poitrine de son mari qu'elle posa sa tête.

— Elle ne sera pas malade, dis? implora-t-elle.

— Mais non, mais non... Tiens, pour te changer les idées, dit-il joyeux, je t'emmène dîner, au restaurant, nous irons au théâtre.

Il voulait fuir le foyer tendre, et se disait que peut-être il rencontrerait Mme Wild. La

femme ne peut trahir sans se trahir elle-même. Si elle n'aime pas, elle ne sait simuler, prend en horreur même les caresses qui, la veille, lui étaient le bonheur. Et c'est dans son attitude sincère que l'homme découvre la fin. L'homme, au contraire, se fait plus tendre pour cacher ses mensonges ; il peut adorer une autre femme, l'adorer d'autant plus qu'il ne l'a pas encore possédée, et embrasser sa femme. Il peut donner sa vie morale, son cœur, ses caresses à une maîtresse, et, rentrant chez lui, dispenser à son épouse les témoignages d'amour auxquels elle a droit de par sa dot. La femme jouerait la maladie, la fatigue pour pouvoir se refuser. L'homme prend sa femme, si sa maîtresse lui en a laissé le moyen...

Jaqueline se faisait toute petite, restait blottie sans répondre.

— Veux-tu que nous sortions ensemble, répéta-t-il ?... Comme les premiers temps de notre mariage, insinua-t-il.

— Non, pas aujourd'hui, mon Claude. Jeannine pourrait être malade. Nous resterons ici, mais tu me serreras sur ton cœur, comme dans ces premiers temps que tu évoques.

— Ma femme enfant... murmurais-tu. Ah ! que je dormais bien, dans le creux de ton

bras !... Tu me disais toujours que ma tête ne pesait rien. Puis, la petite est venue, nous avons eu deux chambres... Veux-tu que, cette nuit, nous dormions ensemble, dis, mon Claude, comme autrefois? Je suis, ce soir, plus femme que les autres soirs, je suis plus nerveuse, plus tendre. Je sens quelque chose en moi d'indéfinissable et qui est triste, triste... Mais, c'est bon d'être triste près de quelqu'un qu'on aime. J'ai besoin de t'avoir, de sentir que je ne suis pas perdue... J'ai plus encore besoin de dormir en tes bras que d'amour... Veux-tu? restons ici...

— Comme tu le voudras, ma chérie, répondit-il, tandis que, par la main, elle le guidait vers la salle à manger.

Magnifiquement meublée, cette immense pièce lui parut lugubre. Il embrassa d'un coup d'œil le lustre, le surtout, sa place, toujours la même, auprès de sa femme, toujours la même.

— Comme nous allons être bien, lui disait-elle tendrement.

— Oui, dit-il en souriant, d'un sourire ineffable d'amour et de promesses.

VIII

Jaqueline avait commandé un dîner qui plût à Claude. La table était semée de pois de senteur qu'il adorait. La jeune femme était ravissante dans sa robe pervenche qui faisait plus pâles ses cheveux blonds.

Mais Claude était inquiet, hanté d'un souvenir. Il voulait des cheveux d'une teinte plus chaude, des yeux moins enfantins, une voix plus timbrée. Un instant, les coudes sur la table, il cacha sa tête dans ses mains. Ja-

queline ne le remarqua pas : elle songeait à sa fille.

— Veux-tu que nous prenions le café au boudoir? sur le grand divan... comme autrefois?

Elle souriait, voulait plaire.

— Oui, au boudoir, répéta-t-il, distrait.

Ils se levaient de table quand un domestique frappa.

— Entrez !

Sur un petit plateau d'argent, il tendit une dépêche.

— De ma mère? fit Claude avec surprise. Et, lisant à haute voix :

« Suis malade, mon Claude, viens vite. »

Muet, il se laissa tomber sur une chaise, parut anéanti.

Pas une minute, il ne ressentit de tristesse. Sa mère, à cette heure, était l'ennemie, l'obstacle, et il lui en voulait de s'opposer à son bonheur. Partir, c'était abandonner Cécile, ne point assister à la réception de Mme Deville. Il en demeurait consterné.

— Comme tu l'aimes, ta maman, mon chéri ! dit Jaqueline en mettant ses bras au cou de mon mari. Je comprends ton chagrin. Pourtant, je t'en supplie, sois courageux... pour moi !

— Je partirai demain, répondit-il seulement.

Par délicatesse, par immense tendresse, Jaqueline fit taire son amour. Elle ne parla plus de caresses, mais seulement de consolation, voulut préparer elle-même les vêtements de son Claude, se sentait devenir sa mère, ainsi que nous le voulons toutes, pour remplacer un peu celle-ci, quand elle disparaît. Et, pour qu'il trouvât en arrivant un hommage d'amour, elle glissa dans le linge un frais bouquet de pois de senteur.

Ainsi s'écoula sans bonheur la nuit que Jaqueline avait rêvée si belle.

IX

Malgré sa tristesse décente, Claude ne put se défendre du sentiment de bien-être qu'il éprouvait chaque fois qu'il arrivait sur la Côte d'Azur.

En descendant du train, il sauta dans l'auto.

— Comment va Madame?

— Mal, Monsieur, avait répondu le chauffeur.

La voiture démarrait, s'engageait dans la

grande avenue bruyante, rutilante de couleur, traversa la place Masséna, où la mer, sous le soleil, fermait l'horizon. Les palmiers ondulaient dans la brise dorée. En arrivant au Mont-Boron, Claude avait oublié la cause de son voyage, pour jouir malgré lui de la fête admirable donc chantait la nature. Comment souffrir sous un ciel si bleu, dans un air si tiède? On dit que les Orientaux sont fatalistes et reçoivent en paix les plus grands tourments; ne sont-ils pas seulement des indifférents? se demandait-il. Comme ils sont heureux ceux qui marchent pieds nus sur la terre chaude, comme ils sont loin de la misère, ceux qui vivent de rien, dans de si beaux pays! C'est là que naissent le bonheur et la joie, les sérénades, l'audace de l'amour... ah! tout l'être exulte; c'est vivre, vivre... là-haut, dans le Nord, c'est mourir.

Le visage consterné, le jardinier ouvrait la grille.

— Il est trop tard, Monsieur.

— Trop tard? demanda Claude.

Il avait en lui plus de surprise que de douleur. Il était étonné que sa mère ne l'eût attendu pour mourir, lui, le fils bien-aimé... Mais il sentait, en son bel égoïsme, un sen-

timent de délivrance à la pensée qu'il n'aurait pas à affronter de pénibles instants. Et il trouva étendue sur le lit, la mère admirable, l'amante de François, qui venait de s'éteindre sans avoir dévoilé la grandeur de l'amour et toute la détresse de son cœur solitaire.

Dans la soirée, arriva le père de Claude. Il ne l'avait revu depuis de longues années. A peine le connaissait-il. tant Mme Napier évitait d'en parler.

Les deux hommes, avant de s'aborder, eurent un moment d'hésitation, et enfin, se serrèrent la main, courtoisement, sans émotion Dans la splendeur de ses trente ans, Claude se sentait fort, en toute beauté. Il observa son père... Son père ! l'était-il, cet homme vieux, déjà, ayant sur toute sa personne comme un air de médiocrité.

Il en conçut presque de la pitié, et c'est avec de la douceur dans la voix qu'il lui parla. Il éprouvait le besoin de savoir quelque chose de cette séparation, demeurée mystérieuse. Sa mère avait-elle souffert de Napier, ou celui-ci... Mais, il se révolta :

— Non, non, c'est elle qui a souffert... Il est si modeste ! comment eut-il pu faire le bonheur total d'une femme ?..

Paraissant vouloir s'excuser :

— J'ai soixante ans, dit Napier.

Et, avec toute la lassitude à laquelle il semblait s'abandonner :

— Je suis fatigué, à bout, je voudrais me reposer... d'avoir travaillé, d'avoir vécu. Souvent, je me le dis, et puis... l'usine me reprend, mais l'heure est venue que bientôt tu me remplaces... Je lui ai tout donné, ma vie, ma santé. Je voudrais te la rendre et déposer ce fardeau trop lourd maintenant. Il faut de la force, de la jeunesse, pour lutter jour et nuit, surtout lorsque les efforts ne visent qu'au profit des autres...

— Que voulez-vous dire?...

— Ne le saurais-tu pas? Ta mère ne t'a rien avoué?

Au regard interrogateur de Claude.

— Comment? tu ne sais pas que je ne suis que le directeur à Decazeville, qu'elle t'appartient à toi? que tu en es le maître? C'est pourquoi, supplia-t-il les mains jointes, Claude, mon enfant, jamais connu, écoute-moi; prends cette usine, travaille, travaille. Elle est en pleine production. Je la voulais telle que je te la rends. Le labeur fut mon seul refuge dans la vie mauvaise. Je m'y suis jeté... ne pouvant faire autrement, tout

d'abord, parce que j'étais vaincu, sans un sou, sans espoir, sans amour...

— Ma mère ne fut-elle pas votre compagne?

— Elle ne le fut pas, par ma faute. Je l'ai froissée, ruinée... Elle était de celles qui 'oublient jamais... nous avons vécu toute notre vie séparés l'un de l'autre.

Promets-moi de venir bientôt à Decazeville. Tout ton être tressaillera de courage, de fierté, devant la terre de feu, cet enfer merveilleux où vit tout un peuple. Tu verras la coulée, tu verras les lingots briller comme des astres énormes dans les nuits sans repos, tu verras les laminoirs, les barres rouges se tordre comme des serpents autour des corps tout nus... C'est beau, tu verras, viens, viens.

Claude, les mains dans les poches, l'air distrait, songeait à Paris, à Cécile, à son amour naissant. Que lui importait le travail et l'effrayante gloire de se sentir le maître responsable de l'usine?

— Viendras-tu prochainement? Puis-je compter sur toi? demanda Napier.

— J'y songerai, fit Claude négligemment.

— C'est toute ta situation, toute ta richesse.

— Mais... la fortune personnelle de ma mère ne me revient-elle pas?

— Il n'en reste rien, de mauvaises opérations, au début de notre mariage, l'ont engloutie.

Mécontent, Claude allait s'emporter. Mais il songea dans la joie de son indolence, que sa femme lui assurait le luxe, et il rejeta l'idée des responsabilités que voulait lui donner son père.

X

Jaqueline ne vint pas à la cérémonie. La santé de sa fille l'inquiétait. C'est de cette sollicitude maternelle, du seul souci de son enfant, que devait naître pour elle l'événement fatal.

Claude ayant réglé les affaires de famille se disposait à rentrer à Paris, quand le désir lui vint d'une promenade le long de la mer.

Un matin de soleil admirable, il descendit du Mont Boron. L'air était si pur, si léger, qu'avec sensualité il aspira le parfum des

mimosas lourds de fleurs. Les récents événements l'avaient distrait de la vie normale. Il ne songeait plus qu'à son rêve, et avait oublié qu'on était à l'époque où les heureux du monde, quittant les pays froids, viennent chercher à Nice le bonheur de l'immortel été.

Les promeneurs étaient nombreux déjà, et les femmes avaient un air de fête dans leurs robes claires. Claude eut un peu honte de son costume noir, puis il n'y songea plus, emporté par la joie de l'heure qui semblait épanouir son cœur d'une délivrance.

Il avait serré des mains amies, échangé de-ci de-là quelques phrases quand, soudain, son sang se glaça dans ses veines. A quelques pas de lui, là, tout près, il aperçut Cécile. Elle s'avançait de sa démarche calme, vêtue d'une robe grise, et son visage levé avait des teintes plus chaudes que de coutume, parce que le soleil se jouait sur sa grande capeline de paille rose vif.

Sans pouvoir avancer il resta droit au milieu de la promenade, haletant. Elle fut devant lui et lui tendit la main. Ils n'échangèrent pas une parole, mais d'un accord tacite, marchèrent côte à côte, longtemps, sans rien dire, graves tous deux jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés de la foule.

Elle s'appuya à la balustrade, semblant

contempler la mer, au loin. Il s'accouda lui aussi et le silence dura.

— Vous, vous... murmura-t-il enfin, la voix basse, à peine perceptible.

Elle ne répondit qu'en tournant vers lui son regard.

— Je vous cherchais à Paris, j'étais perdu sans vous. Nul ne connaissait votre départ.

—Il fut précipité par le froid. J'étais souffrante...

Ils se turent à nouveau.

— Resterez-vous ici longtemps? demanda-t-il.

— Un mois encore. Et vous?

— Je suis venu parce que ma mère est morte à Nice, il y a trois jours. Je songeais à repartir. Maintenant, je n'en aurai plus la force.

Elle n'eut pas de questions inutiles, elle savait pourquoi Claude parlait ainsi.

— Alors... nous nous rencontrerons peut-être?... fit-elle souriante, en voulant s'éloigner.

— Restons ensemble, je vous en prie, vivons cette heure bénie que j'attends depuis que vous êtes sortie de chez Mme Deville. Pas un instant ne s'est passé sans que me poursuive votre souvenir, le désir d'entendre

votre voix, de revoir vos yeux. C'est maintenant la minute merveilleuse de ma vie, puisque je vous retrouve... Ayez pitié, je vous en prie, ne me chassez pas... restez près de moi...

Nous irons déjeuner ensemble, tous les deux seuls, libres. Oh! si vous le vouliez, je serais si heureux !... J'ai tant souffert de votre départ... Partons, j'ai tant de choses à vous dire et à apprendre de vous, je vous supplie avec tant de respect, de crainte, je suis si faible devant vous...

Ainsi parlait Claude l'orgueilleux, celui devant qui s'abaissaient les femmes.

Comme si elle eut compris qu'il faisait à cette heure l'offrande de lui-même :

—Allons, dit-elle simplement, répondant à l'immense besoin qu'avait eu son cœur de retrouver Claude.

C'était pour l'éviter, pour ne pas goûter au bonheur qui commençait à l'engourdir, qu'elle était partie. Les considérations du monde, sa loyauté lui avaient ordonné de fuir...

... Et il était là, pâle dans ses vêtements de deuil, les yeux en prière, la voix prenante. Il était là... là, devant elle...

Ils montèrent dans une auto de louage.

— Où allons-nous? demanda le conducteur.

-- Où vous voudrez, lança-t-il.

Ivre de bonheur, éperdu, il emportait son trésor... que lui importait l'endroit pourvu qu'il le conservât.

— A Monte-Carlo? proposa l'homme.

Alors ils entrevirent la cohue, la file des voitures pressées de se rendre aux jeux, les salles de restaurant pleines de gens bruyants.

— Pas Monte-Carlo, allons vers l'Estérel, voulez-vous ?

— Au Trayas, oui, c'est si beau.

Et la voiture partit...

Sans parler, ils étaient l'un près de l'autre ; se connaissant à peine, ils se connaissaient tant, leurs pensées avaient été tendues vers un but si précis qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de causer. Ils se sentaient bien, heureux, satisfaits de s'être retrouvés après s'être cherchés, s'être fuis... Ils avaient tant souffert, dans l'attente de cette minute.

L'heure admirable n'est pas l'amour, mais celle qui le précède, quand il n'y a encore aucune désillusion, qu'il n'y a que le rêve et l'espoir infini. Ce que l'on attend est peuplé de tout ce que l'on veut éprouver. L'amour réalisé comporte toujours la notion d'une chose finie ; dans le premier baiser naît la mort de l'amour. C'est pourquoi la passion basée sur le sentiment, éloigne ou tout au moins retarde, le total abandon. Ils sont si

jolis les premiers émois, elles sont si poignantes les craintes faites de désespoir ! quand tout l'univers est enfermé dans un sourire, que l'avenir se limite au baiser désiré !

Pour la première fois, Claude éprouvait l'humilité de l'attente, il n'était plus le vainqueur, l'homme qui triomphe avant la lutte. Il restait muet de surprise et de peur, et ses mains tremblantes n'osaient s'appuyer sur celle de Cécile. Il regardait le gant, eut voulu le saisir, le baiser, tout tiède de la tendre chaleur. Comme, par la pensée, on déshabille une amante, il se représenta ses doigts blancs, ses ongles teintés, se rappela une bague, un énorme diamant.

— Ma bague de fiançailles, avait-elle dit un jour à une amie qui admirait la pierre.

Il avait entendu et souffert de jalousie... Les fiançailles, la possession d'une telle femme, étaient-elles possible ?

Il restait ébloui, n'osant pas même lever les yeux vers Cécile, ayant peur de la choquer du moindre de ses gestes.

La voiture suivait la Corniche d'Or, la baie sombre de Thoule où les villas italiennes s'échelonnent à la naissance de l'Estérel, Cannes, comme un bijou oriental, s'étalait au soleil toute blanche sous les Alpes baignant dans la mer bleue.

L'eau était d'un azur si pareil à celui du firmament qu'on se fût cru entre deux ciels... La voiture avançait lentement, tous deux s'abandonnaient à l'émotion croissante. La splendeur du jour était si grande qu'ils se sentaient dégagés de la terre. Comme pour se faire le don mutuel de tant de beauté, leurs yeux se rencontrèrent, se prirent, leurs regards se mêlèrent, et ce fut une telle possession qu'ils pâlirent tous deux, les paupières battantes. Leurs mains s'épousèrent. Leur bonheur les faisait souffrir tant ils s'abandonnaient. La défaillance les gagnait à ce point que chacun sentait à coups violents battre son cœur dans sa poitrine.

Anéantie, Cécile ne résista pas aux bras de Claude qui l'attiraient. Leurs yeux de nouveau s'unirent. Ils retardaient le moment béni, leurs haleines se mêlaient, ils se plaignaient de désir... et leurs lèvres lentement se prirent, molles, mortes de l'infini qui se glissait en eux...

XI

Dans le restaurant discret, à la même petite table, ils déjeunaient. La terrasse avancée dans la mer était caressée des flots calmes, le soleil rougissait les roches, et les mouettes posées sur l'eau semblaient, en déployant leurs ailes, des fleurs qui s'ouvrent. Ils causaient, doucement, de tout, paraissaient vouloir, par pudeur, s'écarter d'eux-mêmes, de leur amour, de leur vie; mais ils restaient dans l'attente de ce qui est le bonheur et glissaient par chaque phrase à la

source admirable qui jusqu'à la fin des siècles, désaltérera les humains.

— Je n'ai jamais aimé, disait Claude à Cécile, que moi.

Elle mesura là son égoïsme, la froide raison qui le guidait en tout. Une souffrance coula dans son cœur, elle eut voulu rester muette, mais trouva la force de murmurer :

— Vous ne me jugez donc pas encombrante ?...

— Vous, vous, dit-il en joignant les mains... Mais vous êtes au-dessus des autres, la seule. A vous, nul ne peut résister... Vous êtes la femme fatale... Celle-ci n'est pas telle qu'on se la représente, la femme dure et cruelle, l'empoisonneuse dont on a peur. C'est la femme belle et intelligente qui est fatale parce que l'on doit subir son charme. Elle est fatale parce que, pour atteindre son but, elle ne se départira une seconde ni de sa patience ni de sa douceur, qu'elle étudiera l'homme pour connaître le point vulnérable de sa cuirasse de défense... Elle est fatale, parce que l'on trouve en elle tout le bonheur et que l'on devient son esclave par égoïsme même.

La femme fatale l'est jusqu'à sa mort, et vieille encore son charme opère, sa force de persuasion, sa volonté déguisée de tendresse.

Vous êtes cette femme-là. Depuis que je me suis approché de vous, je subis votre influence. Vous remplissez ma vie, que sans vous je trouve vide. Je me sens nul, petit, devant vous si grande. Les mots n'osent s'échapper de mes lèvres, mes yeux sont indignes de vous regarder. Je voudrais m'abaisser pour vous, vous prouver mon amour; oui, laissez-moi vous le dire, puisque vous le savez... Je vous aime, je suis malade de vous, je connais les nuits blanches d'insomnie, les désespoirs, les révoltes...

L'homme qui cesse de s'aimer pour adorer une femme est épris de dévouement.... Il veut tout tenter, tout risquer pour prouver que plus rien ne compte que la nouvelle idole.

— J'aurais voulu vous connaître malheureuse pour vous consoler.

— Vous ne m'auriez pas aimée! Le bonheur seul attire, et l'on fuit la détresse. Ce qui est triste ennuie, on l'évite comme une maladie contagieuse, comme la pauvreté même que l'on ne secourt qu'avec pitié. Tandis que tout le monde est attiré par le rayonnement de la joie, de la beauté, de la richesse.

Claude écoutait, buvait les paroles de Cécile, il sentait se glisser en lui le trouble éprouvé déjà lors de leur conversation chez

Mme Deville. La voix de la jeune femme le charmait. Un bonheur doucement triste l'envahissait.

— Pourquoi, demanda-t-il, suis-je si mélancolique depuis que je vous connais? Vous avez mis en moi quelque chose de grave que je ne soupçonnais pas... Mon cœur exulte, et il me semble que jamais je ne serai complètement heureux, ou du moins j'ai peur, oh ! si peur de ne pas l'être toujours !

— Les gens complètement heureux sont les médiocres, ceux qui vivent sans approfondir. Les autres trouvent dans leurs aspirations mêmes vers un idéal impossible, la source de leurs désillusions. Le bonheur ne vient pas des circonstances de la vie, mais de la conception que l'on a du bonheur, et tel traînera comme un esclavage sa richesse, alors qu'un pauvre diable, chantera de plaisir malgré sa misère.

Peut-être aussi le bonheur n'est-il que le résultat du bon équilibre physique, puisque nous souffrons davantage quand nos nerfs sont tendus?

Parfois je sens mes nerfs malades, c'est affreux d'acuité tout ce que jéprouve. Et j'aime être dans cet état maladif, sensible à la moindre des choses, à un effet de lumière, à un cri entendu. Tout me paraît mauvais.

me blesse, me meurtrit et je fuis tout le monde pour être malheureuse autant que je le désire...

La vie est pourtant la même qui me charmait la veille, les êtres tout pareils, les sentiments aussi... Alors, ne peut-on convenir que le bonheur n'est qu'une conception ? Certains le trouvent dans l'art qui est l'assouvissement de tous leurs désirs, d'autres dans le foyer que je ne connais pas, ou dans la religion...

Je voudrais croire — quel refuge ce doit être ! Je le voudrais de toutes les forces du désespoir que parfois je sens en moi. Il m'est arrivé, dans mon besoin de consolation, d'aller assister à des offices religieux. Là, me disais-je, peut-être ma conviction naîtra-t-elle de l'exemple, je suivrai sur les visages le rayonnement intérieur. Mais je ne voyais que des attitudes, des femmes lisant dans des livres ce que leur foi eut dû leur inspirer, d'autres égrenaient un chapelet, parce qu'il leur permettait de continuer leurs pensées sans se priver de voir les choses extérieures. Des hommes, des jeunes gens venaient là par convenance, et attendaient paisibles, les bras croisés, la fin de l'office, comme ils eussent écouté avec courtoisie une conversation ennuyeuse. Les prêtres mêmes sommeillaient

pendant les sermons. Quel vide dans mon âme, quel vide plus grand encore à ma sortie du temple qu'à mon entrée, lorsque je possédais encore une lueur d'espérance. Très jeune déjà, j'avais à lutter contre la Raison destructive de la Foi, et je me révoltais de ce que l'on voulait me faire admettre. Les mystères? ils me faisaient bondir d'indignation! Le principe de la croyance n'est-il pas dans la compréhension?

Hélas! ce qui sauve la religion catholique, c'est l'ignorance des adeptes comme celle des pasteurs. Ces derniers doivent limiter leur instruction parce que de celle-ci naît le développement de pensée qui fait considérer comme parjures les prêtres trop instruits. Peut-être parce qu'alors ils se rapprochent trop de l'humanité...

C'est donc en soi que l'on doit chercher le bonheur, en son âme, en ses rêves.

Je crois, reprit-elle, que l'amour pour une femme remplace toutes les religions, tous les devoirs. Je suis mariée, mais non heureuse, puisque, latine, je ne connais qu'un étranger. Mais je porte en moi le mystère. Alors.. j'attends, craintive, ayant des émotions, des anxiétés, parfois irraisonnées. Je suis fidèle à un idéal que je porte en moi. Je rêve, j'exulte de bonheur ou pleure de détresse.

Et dans un adorable sourire :

— Je suis amoureuse de mon prochain amour.

Le cœur battant, Claude la regardait. Il n'osait se hausser jusqu'aux aspirations de Cécile, mais s'abandonnait au charme infini qui se dégageait d'elle.

— Parlez encore, supplia-t-il enfin. C'est de vous que naît mon âme, et de vous avoir écouté, je me sens pris par vous, possédé totalement. O aimez-moi, je vous en conjure, je ne puis plus maintenant me passer de vous...

Il y a des conversations graves, des conversations à deux qui, loin de troubler le silence, le rendent plus opaque... Les heures avaient fui dans la douce union de leurs cœurs. Ils étaient seuls sur la terrasse, et le soleil couchant mettait sur la mer des reflets dorés. Comme se réveillant, ils s'en aperçurent, et, ensemble, sourirent à la petite table non desservie.

— Il faut partir, fit doucement Cécile, car la nuit viendra vite.

— Je voudrais ne pas voir finir cette journée, répondit Claude, je suis si heureux, si ému... rentrer c'est vous perdre un peu...

Elle avança doucement sa main et prit celle de Claude. Ce fut sa réponse d'amour.

XII

Puis ce fut le retour ; dans la lumière moins violente la nature se reposait. Tout était doux, tout était calme, et nul souffle n'agitait les pins dont la forêt se dressait noire sous le ciel paisible. Claude et Cécile subissaient le trouble béni, et comme en venant, se taisaient de bonheur. L'ivresse les reprenait, plus âpre qu'au départ, car ils savaient maintenant qu'ils allaient se séparer, que cette journée radieuse allait s'achever...

— Je vous aime, Cécile, murmura-t-il.

Sans répondre, elle s'approcha et offrit de ses lèvres le baiser qu'il attendait, ce baiser voulu, qui devait être une promesse... Et plus rien n'exista pour eux, la beauté du ciel, ils la possédaient sous leurs paupières closes et la splendeur de la nuit semblait les envelopper plus étroitement...

Ils arrivèrent à Nice avec le désespoir de devoir se quitter, ayant oublié que le monde était là avec ses lois mauvaises, ses regards haineux...

— Je veux vous voir demain, dit-il, déjà en maître. Cécile, promettez-moi...

— Oui, je vous le promets. Fixez-moi par un mot l'endroit où vous m'attendrez. Je m'y rendrai, fit-elle, dans un sourire qui laissa ses yeux graves.

Ainsi, comme toutes les femmes ses sœurs, Cécile se faisait humble devant l'amour et commençait à se soumettre dès le premier baiser. O qu'elle est magnifique l'autorité de l'homme que nous aimons, et que nous tremblons de bonheur et de reconnaissance devant ces trois mots : « Je te veux » !

XIII

Claude écrivit à Jaqueline pour lui dire qu'il ne rentrerait pas. Les affaires compliquées de sa mère l'obligeaient à rester pour la liquidation. « Donne-moi souvent de tes nouvelles, ma blonde chérie, lui disait-il, et garde le souvenir de ton Claude ».

— De la sorte, songea-t-il, elle aura confiance et me laissera ici.

Puis il se mit en quête d'une villa discrète où il pût recevoir Cécile. Sans vouloir se

l'avouer, il était éperdu d'amour pour la jeune femme, plus rien n'existait pour lui, et il fuyait ses amis pour n'avoir pas à troubler le culte intérieur qui le possédait.

Elle était son premier amour, sa première tendresse, et il éprouvait à son seul souvenir une émotion craintive, un respect qui l'eussent fait tomber à genoux. Fébrile, le cœur inquiet, il chercha toute la soirée, puis la matinée suivante. Rien n'était assez beau pour la bien-aimée, il voulait qu'elle se plût dans leur demeure, et ne regretta rien du luxe auquel elle était accoutumée.

Enfin, à l'extrémité de la Californie, on lui indiqua une maison gracieuse, cachée dans un jardin. Toute neuve, n'ayant pas encore été habitée, elle était mise en vente par les propriétaires. On y accédait par une double entrée. Devant, une grille s'ouvrait sur la promenade et une porte discrète donnait sur une rue déserte.

L'intérieur était gai, clair, bien meublé. A travers les bambous, la mer était visible, mais on pouvait vivre dans le jardin sans que les regards profanes puissent y pénétrer.

Ivre de joie, Claude loua la villa, promettant de l'acheter si le séjour lui convenait. En deux heures il eut tout réglé, arrêté une domestique et garni de fleurs toutes les pièces.

Il espérait comme récompense un regard heureux de Cécile.

« Une voiture ira vous prendre à quatre heures », écrivit-il.

Et elle entra, vêtue de blanc comme une fiancée. Elle entra dans la fête de soleil inondant le jardin, si jolie !

Il se leva tremblant, s'avança vers elle, lui tendit les bras, et elle fut heureuse en voyant se creuser d'émotion les traits de celui qu'elle aimait.

Il avait préparé deux grands fauteuils d'osier, des coussins, des fleurs sur une table, et des boissons fraîches.

— Tout ici vous attend. C'est pour vous que le soleil brille, que les fleurs sont écloses, c'est pour fêter votre beauté que la mer s'étale à vos pieds, mon âme est brisée de bonheur... Cécile - puissiez-vous éprouver un peu de l'immensité qui m'empoigne. Nulle femme ne fut aimée avec plus de grandeur, de piété... de passion. Depuis hier ma vie commence, j'ai connu en ces quelques heures ce qu'est l'union des êtres dans leurs cœurs, dans leurs pensées... Je perdrais la raison en me rappelant les baisers de vos lèvres, vos yeux perdus, l'expression de vos traits lorsque vous me fîtes le don inoubliable de votre bouche. Je perdrais la raison du souvenir, de désir infini. Et pourtant, ma

passion se soumet devant l'intelligence et le charme qui me prennent. Dussé-je ne vous revoir jamais, que je vous garderais la reconnaissance la plus fervente pour m'avoir accordé ces joies surhumaines : vous être laissée emportée hier... être entrée ici aujourd'hui...

Il la fit asseoir, sourit d'admiration, et, comme il plaçait un coussin sous les pieds adorés, il baisa le soulier de daim blanc. Quand il se releva des larmes baignaient ses yeux... Cécile attira la tête brune de Claude, l'appuya sur sa poitrine et posa ses lèvres sur les paupières bistrées, en aspirant doucement, comme elle eût bu dans une fleur une goutte de rosée...

Discrète, réservée, elle passa deux heures avec Claude. Lui, timide, savourait cette impression de possession lente qu'il ignorait jusqu'à ce jour. Il rougissait maintenant de la manière hâtive dont naguère il exigeait son plaisir. Le désir seul le guidait, et sa satisfaction. Il en avait ainsi courtisé des centaines, toutes celles qui lui avaient plu, et qui ne lui avaient pas résisté. Puis, il se dégageait et poursuivait sa vie.

Cécile, à ses côtés, semblait l'envelopper de pudeur à mesure qu'il sentait plus violent son amour...

Elle se leva pour partir.

— Vous reverrai-je demain ? questionna-t-il soumis.

— Oui, demain à la même heure, je reviendrai.

Elle sortit, calme, parlant à voix basse, et comme pour se reprendre, ne donna pas ses lèvres à Claude, mais sa main, au creux de laquelle il cacha son front, puis posa un baiser enivré du parfum qu'il retrouvait enfin.

— Je repartirai seule, à pied, ne venez pas, fit-elle doucement volontaire.

Il referma la porte, écouta le faible bruit des pas qui s'éloignaient.

Longtemps il resta là, et le soir descendait quand il songea à partir.

La maison de sa mère lui sembla si triste qu'il se demanda comment il pourrait y rester. Le dîner fut précipité. Dans un fauteuil il s'étendit sur la terrasse, en fumant. La nuit était calme : il fut empoigné par les rêves. Comme un autre soir il se demanda :

— Où est-elle ?...

Et il souffrit encore parce qu'elle devait dîner avec des amis. Il se la représenta, dans le hall de l'hôtel, en décolleté, si belle, si belle... Ses épaules, ses bras, d'autres les voyaient, les désiraient peut-être, et lui était là, seul, tandis qu'elle souriait en parlant.

Pensait-elle à lui ? ou bien écoutait-elle les propos de ces hommes qui ont un peu de profanation dans les yeux quand ils regardent une femme qui leur plaît.

Ah ! se lever, aller là-bas, traverser le hall, la voir sans être vu !...

Mais il eut peur de lui déplaire, et retomba dans son ennui.

Son souvenir alors plaça devant ses yeux une silhouette fine, élégante ; il se rappela Jaqueline. C'est là, à l'extrémité de cette terrasse, qu'il lui a parlé tendrement un soir... et ç'avait été son mariage sans émotion. Toutes l'avaient adoré, Jaqueline plus que les autres, parce qu'elle l'avait connu plus longtemps. Lui la préférait jusque là parce qu'elle était un peu de lui, son nom, sa famille, sa richesse reconquise. Il vivait sans heurts, sans bonheur et sans soucis.

Puis il avait rencontré Cécile !

Il ne cherchait pas à analyser l'avenir, il sentait, ainsi qu'il le lui avait dit, quelque chose de fatal descendre sur lui, tout son être se métamorphoser.

Ah ! que la nuit est longue ! soupira-t-il.

Pourtant, elle s'écoula, et Cécile revint dans la blanche maison. Elle revint chaque jour, et chaque jour s'abandonna davantage.

— ...Moi aussi, je vous aime, avait-elle répondu à Claude, ce soir-là.

Elle avait ce regard profond qui l'émouvait. Il prenait entre ses mains le visage adoré et de ses yeux avides fouillait les yeux troublés.

— Vos yeux, vos yeux, Cécile... ah ! voir vos yeux encore... davantage !

Et leurs baisers se faisaient plus violents.

Ils avaient décidé de dîner ensemble, dans le jardin. La domestique les servit et ils étaient si beaux tous les deux que son cœur modeste était fier. Les roses effeuillées couvraient la table, et, les premières fraises, comme des fleurs, répandaient leur parfum.

Ils se tenaient la main et s'abandonnaient au trouble grandissant qui les envahissait. Le ciel était clair, la mer silencieuse, les bambous immobiles. Depuis longtemps la servante était partie, le calme était si complet que pour ne pas le troubler ils parlaient à voix basse. Claude semait les pétales de fleurs sur les mains de Cécile, sur ses cheveux...

— Je vous aime, je vous aime...

— Je t'aime, mon bien-aimé...

Fou, presque brutal, il l'a saisie dans ses bras, l'a fait lever, l'a attirée sur sa poitrine, Leur baiser se prolonge.

— Je t'en conjure, je t'en supplie...

Elle s'est laissée guider, a gravi l'escalier, est entrée dans la vaste pièce. La fenêtre est ouverte sur la fête de la nuit. Le firmament scintille, et la mer s'argente de la lune qui pose sur les flots calmes des paillettes brillantes.

— Que c'est beau !...

Elle s'est avancée et la lumière se joue dans ses cheveux de cuivre.

— C'est vous qui êtes belle, ma Cécile, mon Aimée... Puis-je vivre une telle heure, moi !... moi, vous avoir près de moi !...

Il la dévêtit chastement, avec des délicatesses infinies... Les uns après les autres les vêtements tombaient, livraient à la caresse de la nuit, la splendeur de ce corps admirable. Et elle fut nue dans la lumière, si belle qu'il trembla et s'éloigna un peu.

— Cécile ! répétait-il en joignant les mains..

Il se rapprocha d'elle, la saisit dans ses bras, s'abandonnant au miracle d'amour dont il allait connaître le mystère.

— L'autel est préparé pour la divinité...

Elle sourit, émue, parce que l'immense divan était recouvert de pétales, et son corps éprouva un frisson doux à leur contact froid.

Il l'étendit, la roula dans les fleurs, le par-

fum lui montait à la tête... le parfum de Cécile qui l'avait obsédé, et qu'il éprouvait maintenant.

Avec un cri de douleur ils s'étreignirent.

... Et comme ils étaient immensément heureux ils pleurèrent ensemble.

XIV

Le rêve commença. Ils avaient oublié le monde, et vivaient dans l'illusion bénie de se garder l'un à l'autre éternellement. Depuis plusieurs jours ils n'étaient sortis, trouvant beaux comme un royaume la maison calme et le jardin baignés de soleil.

L'enchantement allait croissant à mesure que leur union se faisait plus complète. Claude n'était pas rentré au Mont Boron, et Cécile vivait là comme une épouse, dans l'ivresse admirable de son nouvel amour. Plus rien n'exis-

tait pour eux des liens du mariage ; avaient-ils réellement une vie tracée d'avance, une existance dépendant des autres ?... Comme pour l'oublier ils restaient ensemble, blottis l'un contre l'autre...

Pour la première fois les amants avaient ce jour-là projeté une promenade, voulant goûter ensemble les joies intimes de ce pays qu'ils adoraient. La voiture vint les prendre...

— Je me rappelle, dit Claude, le bonheur que vous me fîtes en venant aux Trayas... Ah ! que j'étais heureux !... Moins cependant que maintenant, parce qu'à mon bonheur se mêle la reconnaissance éperdue de tout mon être... Je vous aime, Cécile, davantage à mesure que je vous connais, parce que votre possession me donne chaque fois la soif ardente de vous avoir mieux. Vous m'avez fait le don splendide de vous-même, et je n'ose y songer, de peur de profanation... Je suis ivre de volupté ; pourtant, je vous supplie, comme si jamais je ne vous avais tenue entre mes bras... j'ai le souvenir cuisant de vos baisers, votre parfum me brûle encore, et vous restez pourtant inaccessible, je sens que chaque fois je devrai m'humilier, prier, solliciter de vous ce que vous m'accordez... Je vous aime, je voudrais m'humilier pour vous mériter mieux. et je plonge en vos yeux... ces yeux qui changent sous mes

baisers... puis-je connaître de telles heures, Cécile, ma bien-aimée ?...

Le pas du cheval frappait la route ensoleillée ; il faisait beau, et une gloire montait en eux. Il y avait de la fête dans l'air, tout criait le bonheur, l'offrande de la nature, et derrière la montagne la voix de la ville montait gaiement. Dans les prairies les orangers suspendaient leurs globes d'or, les roses coulaient des murs, le ciel faisait des trouées bleues entre les branches noires des oliviers, et les poules gloussaient tendrement sous les arbres fleuris.

— Quel ravissement ! murmura Cécile.

Soudain, du creux d'une haie sortit un groupe d'enfants. Ils suivaient la voiture, les bras chargés d'œillets :

— Monsieur, pour la dame...

— Pour la belle dame, insinua une fillette.

Ils sourirent tous deux.

— Je vous achète tout, dit Claude...

Et, payant largement, à la joie des petits, il mit sur la banquette et dans la capote la moisson merveilleuse.

— Oh ! fit-elle ravie.

— Ma Céclie, ma Cécile, ce sont toutes les fleurs du monde que je voudrais vous offrir, c'est le ciel et la terre que je voudrais étaler à vos pieds... Ah ! que ne ferais-je pour vous

plaire, vous enchanter... pour que vous m'aimiez ! Ne le sentez-vous pas que c'est mon cœur même que je voudrais mettre entre vos mains...

— Je t'aime, avait répondu Cécile.

Et leurs lèvres s'unirent, en un baiser prenant, si lent, si lent, qu'ils ne s'aperçurent pas que la voiture s'arrêtait.

— Que bella valata !...

Le cocher italien traduisait son admiration.

— Quelle belle vallée !...

Il retenait le cheval pour jouir du panorama splendide. Il y avait dans cette exclamation toute la poésie d'un peuple. Ils en furent charmés, leur joie s'en accrut.

Le retour à flanc de montagne leur abandonna la vue radieuse de Nice au coucher du soleil.

— Je te veux très belle ce soir, dit Claude avec amour... tu seras belle pour moi, moi seul ! tu mettras la robe que tu portais le soir dernier que tu dînas avec des amis... Ils t'auront vue ainsi et tu seras à moi.

Ils soupèrent sous la vérandah, l'un près de l'autre, éperdus de tendresse et de désir. Chaque minute qui passait leur semblait trop lente et ils eussent voulu l'immortaliser. Nul transport de gloire n'égalera jamais celui de

l'amour quand il est partagé, que deux êtres confondent leurs âmes et leurs êtres... qu'ils se taisent enfin dans l'éblouissement du bonheur. Cécile et Claude ne parlaient plus, ils sentaient monter en eux le mystère de l'heure, et c'est silencieusement qu'ils quittèrent la table.

Cette nuit fut belle, comme les autres nuits qu'ils venaient de connaître. Lui, rêvait de la posséder toute, d'effacer le passé, de marquer l'avenir... Elle se donnait, dispensait le bonheur, versait en lui l'oubli de ce qui n'était pas elle, et voulait envahir sa vie jusqu'à la mort.

C'est du jour où l'on songe à plus tard que l'amour prend racine. Tant d'amants ne s'étreignent qu'avec la pensée de la fin !

Cécile et Claude avaient éprouvé ensemble le sentiment suprême parce qu'il fait naître le besoin de l'éternité. Mais pourquoi ne peut-on vivre une existence nouvelle quand on trouve l'être complet qui répond à soi-même? hélas! l'oubli ne dure pas, le désert artificiel où l'on veut se perdre s'anime bientôt des cris humains, et l'empire de beauté s'écroule dans la réalité.

Claude, le lendemain, dans une rue de Nice rencontra un ami.

— Eh bien, mon cher, que veut dire cette disparition ? tout le monde vous cherche, votre domestique inquiet demande sur vous des renseignements, les lettres s'accumulent paraît-il à votre domicile, les dépêches vous réclament.

— Je me suis absenté quelques jours, en effet.

Et il reprit le chemin de la villa, le cœur meurtri... il avait oublié, oublié tout et tous, sa femme, son enfant, les affaires de famille pour vivre son bonheur et son indépendance reconquise... Lui faudrait-il donc rentrer chez Jaqueline ? reprendre contact avec le monde ? Quelque chose se brisait en lui, un vent de désespoir glaçait son âme. Ah ! partir, tout abandonner, emmener Cécile, vivre avec elle toujours, toujours garder pour marcher dans la vie la musique de sa voix nuancée, si grave, si grave parfois ! voir toujours le regard perdu, les yeux morts de bonheur qui devenaient sa gloire ! tenir ce corps, n'en plus éprouver d'autre !

— Qu'as-tu, mon Claude, demanda-t-elle dès son retour... As-tu quelque chagrin ?... Je ne voulais pas que tu sortes, il me semblait que tu emportais notre amour, qu'on allait te le voler en route.

— On ne me le volera pas, mais la lutte

commence, ma bien-aimée. Jure-moi de rester telle que tu es, de triompher des obstacles, de te conserver mienne toujours... toujours ! Te perdre je ne le pourrais pas, tu es la Femme inoubliable, celle qui domine une existence où elle est entrée, souriante, redoutable, ignorant peut-être toute sa puissance de possession. J'ai cueilli autrefois sur les lèvres des femmes des baisers nuls, j'ai cherché en elles une joie qui n'était qu'un apaisement, aucune ne m'a donnée la seule ivresse que je connais lorsque, tes mains dans les miennes, tu plonges ton regard en moi... Je n'ai jamais aimé avant de te connaitre. Cécile, ma femme, garde-moi toujours... Garde-toi pour moi, pour moi seul. Ah ! subitement je connais toutes les misères, la peur, la jalousie, je hurlerais de haine et de douleur à la pensée qu'un autre... non, non Cécile... tu resteras mienne.

Et Cécile était heureuse parce que toute femme qui aime se plait à la tristesse de l'homme... Elle seule trahit en lui les sentiments élevés ; dans ses craintes elle voit l'attachement, dans ses jalousies la mesure du bonheur qu'elle donne.

— Oui, je me ferai tienne, mon bien-aimé, tu seras l'homme de ma vie, celui à qui l'on donne tout, tout de soi, sans réserve, sans partage...

Et le déjeuner fut servi dans le jardin, derrière le rideau de bambous, sous les mimosas qui égrenaient leurs fleurs dorées, comme s'ils eussent fait pleuvoir des gouttes de soleil. Il y avait dans l'âme des amants un petit sentiment de terreur, d'inconnu, qui les rendait fébriles... Ils s'aimaient davantage et se le disaient mieux.

— Je devrai me rendre au Mont Boron, avoua cependant Claude, mais... nous irons ensemble, ajouta-t-il en excuse. Puis, se reprenant :

— ... Ou du moins tu viendras m'y retrouver.

Cécile éprouva un malaise, le premier. C'était la notion de la réalité, leurs vies séparées, malgré leur amour, malgré leurs baisers, la fusion de leurs chairs et de leurs cœurs.

En effet, il sortit seul, ayant commandé deux voitures.

— Je pars le premier, dit-il, fais une courte promenade et viens me retrouver. Je serai si heureux de te voir là-haut, dans la maison de ma mère, où je vécus enfant.

Elle le regarda s'éloigner. La capote de la voiture le cachait entièrement, sauf la tête, et les yeux de Cécile s'attachaient à cette nuque brune qui souvent reposait sur sa main quand

elle attirait à elle son amant et lui baisait la bouche.

Une mélancolie douloureuse descendait en elle. Ah! connaître la pensée totale de Claude! fouiller cette tête ! savoir le secret que tous nous gardons en nous, malgré les confidences, les abandons !

Le cheval tourna au bout de la rue, Cécile rentra, et dans le jardin plein de soleil, elle revit leur petite table, les deux couverts encore disposés; dans le cendrier une cigarette finissait de se consumer et dégageait une mince colonne de fumée. Elle se pencha, aspira le parfum, pour retrouver l'haleine de Claude. Tout lui semblait pénible, lamentable. Il y avait un peu de mort dans l'abandon des choses... Elle s'assit dans un fauteuil et attendit le moment de partir.

Une promenade? elle n'y songeaït pas; et, préférait se livrer à l'angoisse qui l'envahissait jusqu'à la torture. Le mal était venu, et elle le subissait avec une âpre volupté de se sentir si faible, si soumise déjà à son amour... La pauvre raison de cet état, c'était le départ de Claude, sa visite au Mont Boron, le contact repris avec sa vie... Un instant elle fut reportée vers son existence à elle, ses succès de mondaine élégante et recherchée. Sa jeunesse, son incroyable beauté faite de charme irrésisti-

ble?... tout cela, elle l'avait donné en offrande à Claude, pour le remercier d'être heureux. Que lui importait ce qui n'était pas lui ! et elle souriait de dédain à tout ce qui pouvait la distraire du bien-aimé.

— Que fait-il, se demanda-t-elle, souffre-t-il comme moi, ou éprouve-t-il une joie de se retrouver là-bas? Aurai-je l'aveu de ce plaisir ou me le cachera-t-il?... où sera la sincérité? Oh ! non, non, disait-elle en se tordant les mains, non, je ne veux pas aimer, si c'est déjà souffrir ! non, je ne veux pas être torturée, soupçonner et me taire, ou connaître l'humiliation des questions craintives... Et puis ! la confiance est la base des unions normales. Mais, est-elle normale, notre union? Nous donnons tout de nous et ne nous appartenons plus, parce que les lois sont là, qui ont disposé de nous, de notre cœur, comme d'une chose nulle, de notre corps... comme d'un bétail... Quelle horreur que ces conventions, et quelles seraient plus belles, plus saines, plus morales, les unions volontaires, prenant naissance dans l'attirance mutuelle, et se rompant d'elles-mêmes quand l'amour est fini ! Car il finit, l'amour et l'accord se brise.

... Et nous plaignons les animaux en cage !..

Fébrile, Cécile se leva pour se préparer au départ. Elle revêtit sa robe blanche et reprit

le chapeau rose qui avait charmé Claude lors de leur première rencontre. Elle se sentait jolie et sourit au miroir, heureuse du trouble qu'elle allait faire naître. Toute parfumée, elle monta en voiture, tremblante, émue, ayant à peine la force de lancer l'adresse au cocher.

— M. Napier est-il chez lui ?

— Je ne sais pas, Madame, répondit le jardinier.

— Veuillez vous en assurer, je vous prie, j'ai à lui parler. Vous annoncerez Mme Wild.

Claude s'avançait sur la terrasse.

— Quelle surprise, chère Madame ! et quel heureux hasard que je sois rentré aujourd'hui de voyage !

Il la faisait pénétrer dans son cabinet de travail, et, la porte refermée, heureux comme des enfants, tous deux riaient de leur espièglerie.

— Ma Cécile, je t'avais perdue ! que cette heure m'a semblé longue ! mais j'ai bien fait de passer ici. Vois le courrier formidable qui m'attendait ! lettres sans importance d'ailleurs ! pourtant celle-ci, de mon père, a de l'intérêt. Il m'appelle à l'usine, voudrait se reposer, c'est toute ma vie qui se décide... et je suis si peu habitué au travail...

— Il est beau, le travail, avait répondu Cé-

cile. Lui seul élève l'homme, tu devrais travailler. Ah! si j'étais avec toi toujours, ta compagne, ta femme, quelle fierté serait la mienne de te soutenir dans la tâche à remplir, et quel honneur que d'y participer ! travailler ensemble, unir même les intelligences ! quelle fusion parfaite, et qu'il doit être noble, l'amour édifié sur l'effort commun !...

— Tu as raison de me parler ainsi, Cécile. Tu verses en moi une force insoupçonnée jusqu'à ce jour. La femme, en général, se plaît à la défaite de l'homme, elle le veut à son niveau et, pour cela, trop souvent amoindri. Toi, Cécile, tu veux m'élever jusqu'à toi et j'aspire à ce bonheur. Il y a dans ton influence de la sanctification... Tu es mon guide, enfin, et je sens ton appui si sûr, que je ne répondrai à mon père qu'après avoir connu ta propre décision.

— Travaille, répondit seulement Cécile.

Et elle prit place dans un fauteuil de cuir, de l'autre côté de la table, devant laquelle Claude s'assit par habitude. La pièce était spacieuse, meublée dans le goût anglais. Les grands divans s'encadraient dans le mur, sous des rayons de bibliothèques. Il y avait de la paix dans les velours vert-olive et les rideaux de soie du même ton. La lumière de la fenêtre, derrière un store précieux arrivait tamisée.

Un gros bouquet de lilas répandait son parfum simple chargé de printemps.

Cécile pensait aux mains maternelles qui avaient ainsi disposé toutes choses... à ces mains croisées maintenant comme en prière dans la mort à peine éloignée. Ses yeux se portèrent enfin vers la table. Un petit paquet de lettres attira son attention. Elles étaient toutes du même format; les enveloppes n'avaient pas été ouvertes et l'écriture qui traçait l'adresse était molle, à peine indiquée... Elle ne demanda rien, mais Claude remarquant le regard :

— De ma femme, dit-il. Je ne les ai pas encore lues.

Dans le cœur de Cécile, passa la douleur abominable qu'elle avait éprouvée déjà, et cette appellation « ma femme » lui fut odieuse.

La femme, n'est-ce pas la compagne, celle que l'on adore, qui a tout de soi ? Ainsi l'homme dit encore « ma femme » en parlant de celle qui ne lui est plus rien?

— Car il ne lui appartient plus, se disait-elle. Après tant de passion confondue, de don complet, il est mien, je suis à lui, sa femme. C'est moi qui suis sa vraie femme, celle de son cœur, celle de son être. Et au même instant, ses yeux tombèrent sur un cadre d'argent. Une

jeune fille y souriait, d'un sourire pâle, un peu maladif. Elle avait cependant de l'assurance dans l'attitude ; l'assurance des gens trop riches qui connaissent leur valeur.

Une détresse glaça de nouveau Cécile. Elle observait les traits de celle qui était maintenant femme, y plaçait les baisers de Claude, se le représentait la serrant contre lui.

Sans force, elle regardait, se sentant broyée, victime d'une puissance mauvaise.

Elle n'avait pas mesuré la distance qui les séparait, l'obstacle de la vie, des lois, des amours de convenance. Dans sa folie d'amante elle avait oublié n'être pas toute seule dans le cœur de son Claude. Il était arrivé dans l'heure d'isolement où sa beauté, sa forte jeunesse appelaient le bonheur... Leurs voies si différentes s'étaient croisées, les jetant éperdus dans les bras l'un de l'autre. Se rappelait-elle être Mme Wild, l'épouse de l'absent au cœur trop loin du sien, la compagne d'un ami qui ne serait jamais un amant ?...

Elle eut voulu se dépouiller du nom d'emprunt, effacer la médiocre possession d'elle-même qui avait été le prix de sa richesse.

En rougissant elle se rappelait que d'autres sont mal traitées pour la même conduite... se faire payer, se vendre...

— Mais le mariage couvre tout, pensait-elle avec de la rancœur.

Ah ! partir avec l'homme adoré, avoir de lui le suprême sacrifice !... Le voir tout quitter !

Hélas ! ce sont là des gestes d'homme qui a épousé une femme sans dot !... Mais l'argent retient l'époux. Une femme faucherait sa fortune et la jetterait comme une chose inutile, pour un baiser d'amour. Pour l'homme c'est le devoir, que de rester soumis à l'argent même sans amour. Pour la femme, c'est la prostitution.

Il y eut un silence, et les amants croisèrent leurs regards, se donnant ainsi le baiser des cœurs. Les yeux de Cécile se baignaient d'infini, et ses traits furent empreints d'une telle pâleur que Claude demanda :

— Qu'éprouves-tu, Cécile, qui semble te meurtrir ?

— Je t'aime, répondit-elle simplement.

Claude se rapprocha, l'attira sur la banquette de velours au-dessus de laquelle une statuette d'ivoire déroulait le fuseau de la vie.

— Tu as une peine, parle, supplia-t-il, parle,

— J'aurais dû ne pas venir ici.

— Pour ces lettres ? fit-il dans un sursaut ? Mais quelle importance ont-elles ? N'es-tu pas ma seule femme? Veux-tu que je les détruise

sans les lire ? Hélas ! je sais ce qu'elles contiennent ! des protestations d'amour, des prières de retour. Tiens, lis cela, ajouta-t-il brusquement en prenant dans sa poche une dépêche.

« Inquiète de ton silence, partirai pour Nice si tu ne rentres pas ».

— C'est cela que je sentais en venant, dit Cécile... c'était la fin du rêve, le retour à la réalité. Ah ! fit-elle en joignant les mains, vais-je donc souffrir ainsi ! C'est donc cela l'amour ? Non, Claude, ne pars pas, ne pars pas encore, attends, retarde un peu, gagnons quelques journées pendant lesquelles nous vivrons de bonheur. Ne quitte pas la petite maison, le jardin au soleil, les deux repas à deux... Reste encore !

Et elle eut la suprême émotion de voir qu'il pleurait lui aussi, des larmes qu'il voulait retenir, mais qui perlaient au bord de ses longs cils. Et il parla doucement en lui tenant les mains.

— Ne t'attriste pas, rien ne peut plus nous séparer, je te suis uni pour la vie. J'ai goûté par toi le bonheur total. Tu as pris mon cœur, ma pensée, mon intelligence, je me sens devenir meilleur auprès de toi, et je grandis dans ton atmosphère. Tu m'as fait entrevoir la beauté du travail, et je veux tra-

vailler. Tes conseils, tes appréciations guideront toute mon existence, et comme prix de mon labeur j'aurai tes baisers magnifiques. Ne souffre pas, je suis fou, possédé de toi, plus rien ne compte que toi. Faisons donc deux parts de l'avenir : celle de notre bonheur, puisque je me dois au monde, à la famille... que je suis marié.

— Ne le suis-je pas?... demanda-t-elle faiblement.

Il la regarda, surpris. C'est vrai, il avait oublié.

Ne sachant que répondre il la serra contre lui.

... Elle l'aimait tant qu'elle ferma les paupières pour ne plus voir, ne plus penser.

Et elle fut à lui comme se donnent les femmes quand elles ont la douleur égale à la passion. Elle fut sienne de cœur et d'âme, d'esprit, de volonté, de rêve enfin, voulant s'anéantir dans la minute bienheureuse.

XV

« Rentrerai dans deux jours », avait répondu Claude à Jaqueline.

Les deux amants sont là dans le petit jardin. Ils sentent peser déjà la séparation, et, d'avoir tant à se dire, ils se taisent.

Ils ont dîné ensemble une dernière fois, mais la fête se meurt, et leurs visages trahissent l'émotion poignante de leurs cœurs.

— Comme il fait bon ici, murmure Claude.

Et le silence retombe sur eux.

— Allons encore une fois revoir notre maison, demande-t-il.

Elle s'est levée, sans forces, l'a suivi.

Dans l'antichambre, les bagages sont là, marqués des initiales de Claude.

Pourra-t-elle gravir l'étage? Elle s'accroche, monte péniblement. Un parfum flotte tendrement, son parfum à elle, saturé de celui des cigarettes.

Et voilà la grande chambre où un soir, dans la lumière du ciel, il l'a saisie...

Est-ce donc fini, tout cela?... Les sanglots en hoquets s'échappent de sa poitrine, et, tombant en travers de l'immense divan, comme dans la nuit des caresses, elle pleure de toute sa détresse, de tout l'abandon où elle se sent plongée... Ils pleurent ensemble...

— Nous nous retrouverons bientôt, promet-il.

— La voiture est là, dit la domestique.

Et c'est l'arrachement des derniers baisers quand chacun veut être plus fort que l'autre pour l'encourager. Claude tout pâle l'écrasait sur sa poitrine.

— Je t'aime.

— Je t'aime.

— Je suis à toi.

— Tu es ma femme.

Et comme elle se disposait à sortir pour aller l'accompagner :

— Non, fit-il doucement, ne viens pas. Il le

vaut mieux ainsi, pour le monde.

Au revoir.. au revoir... je t'aime.

Et il partit. La porte se ferma derrière lui, la voiture l'emporta. Chaque coup de sabot du cheval semblait frapper le cœur de Cécile. Et ce fut fini. Un grand silence, le monde aboli par la disparition d'un seul être, le désespoir...

XVI

L'homme fuit la douleur et cherche à s'en distraire. La femme s'y complait quand elle vient de l'amour. Lui, a pour cela les facilités de la vie, l'attirance des plaisirs dont il fait des besoins. Elle, trouve une âpre jouissance à savourer son mal, à se griser en quelque sorte du rêve empoisonné.

Cécile ne voulut pas quitter la villa qui gardait un peu de la présence de Claude, et semblait conserver des lambeaux de bonheur.

Dès le lendemain, une dépêche, le jour sui-

vant, une lettre, lui apportèrent la consolation.

La première lettre d'amour prend toujours une importance capitale ; on y cherche l'abandon, les aveux répétés. Celle de Claude contenait tout ce que désirait le cœur de la jeune femme.

— «Je suis arrivé hier, disait-il, après un voyage d'accablante tristesse. En te quittant, Cécile, j'ai tout abandonné, la vie semble me fuir, j'ai la tête perdue, je me sens un peu fou de la souffrance qui m'étouffe. Est-il donc possible de reprendre la vie banale, après avoir connu tout ce que je te dois !... Ah ! les dîners, le soir, dans le jardin fleuri ! le frôlement soyeux des bambous protecteurs !... Et nos baisers, Cécile, ces baisers qui me brûlent, ces souvenirs obsédants, nos caresses, nos caresses... ton abandon, tes yeux qui changent, tes plaintes de bonheur et mes cris de vainqueur !...

« ...Et les réveils heureux dans le jour éclatant, et le vol des mouettes dans le soleil levant... Et nos baisers encore, nos longues confidences, ta voix qui me berçait, ta voix douce, un peu basse qui chante quelquefois, quand tu ris, en enfant, et qui devient si grave quand tu m'ouvres ton cœur ! Où donc

est tout cela, Cécile!... T'ai-je perdue? Dis-moi, te reverrai-je? N'est-ce pas un moment de folie qui a brisé mon cerveau, qui me fait croire au ciel perdu?... Es-tu bien ma maîtresse?

« Oui, oui, et je te veux encore à moi, rien qu'à moi. Ah! ne tarde pas! Reviens bientôt, je veux te retrouver, je veux te prendre encore, je veux t'avoir. Sans toi, Paris m'est odieux, si tu restais à Nice, je ferais la folie, je partirais te rejoindre, je ne puis plus vivre ici. En rentrant chez moi, j'ai senti le froid d'un sépulcre, la tendresse que l'on me dépensait, m'accablait. Je regardais avec pitié les deux êtres qui m'entouraient. C'est fini, rien ne saurait me retenir vers eux... Je suis possédé par toi et je crie de détresse parce que je ne t'ai pas.

« Ecris-moi au Cercle, écris-moi Cécile, ma tendre bien-aimée... je t'aime tant et suis si malheureux!

« Ton CLAUDE. »

Elle répondit par un télégramme : « Serai Paris demain ».

Comment résister au tendre appel? Nulle femme qui aime n'en a la force. Cécile ne songea pas à prolonger son absence pour accroître l'ardeur de Claude et lui faire ap-

précier par la séparation la richesse de son retour. Le désespoir du bien-aimé la comblait de reconnaissance.

Le revoir ! le revoir ! sentir ses bras l'attirer, la serrer contre lui ; retrouver la longueur tenace de ses baisers, entendre ses mots de désir !

La jeune femme partit, étourdie, plongée dans le bonheur nouveau qu'elle entrevoyait.

XVII

En pénétrant chez elle, Cécile éprouva la douce satisfaction que connaissent toutes les femmes. Le home est pour elles un refuge, un confident. Elles y trouvent le repos et parfois même le port, lorsque la tempête a soufflé sur leur existence. C'est chez elles que les femmes sont elles-mêmes et que se révèle leur personnalité; on pourrait même y connaître leur vie, si l'on y observait un peu l'ordre, l'arrangement des choses. Chez elles

les femmes souffrent, se cachent pour pleurer... se cachent pour aimer...

L'appartement de Cécile, bien que très confortable, n'était pas immense. On y sentait davantage le besoin de confort que celui d'étonner. C'était l'appartement d'une Française, où l'on s'occupe plus de soi que de ceux qui ne font que passer. En France, les foyers fermés font rechercher de préférence le coin douillet aux pièces de réception... Il y a à Paris les appartements pour les citadins et les autres pour les étrangers. Les maisons pour Anglais seront toutes en fenêtres, froides, sans tapis. Les Américains aiment les moulures dorées, les pièces, par convention, grandes et emplies de meubles dorés, de vaisselles dorées. Les Argentins, anciens bergers, se plaisent par contraste à ce que l'on admire, aux salons pompeux, aux galeries anciennes, aux meubles gothiques et inconfortables. Ils ont des salles de bains somptueuses dont ils ne se servent pas et se contentent de chambres à coucher dignes de domestiques.

Cécile, en vraie Française, adorait son chez elle qui respirait d'ailleurs un raffinement délicieux. Tout y était étudié pour le maximum d'agrément, joint au minimum d'efforts. Les lampes bien disposées, les guéridons bien placés permettaient de lire facilement des

livres à portée de la main, les cigarettes posées un peu partout, les fleurs, faisaient de chaque coin un lieu de repos et de bien-être. Pourtant la jeune femme se sentit un peu seule quand elle eut repris possession de son appartement. Elle erra de pièce en pièce, et tout lui sembla froid.

— C'est qu'Il n'est pas venu encore ici, songea-t-elle.

Ainsi, en si peu de temps, sa vie avait changé à ce point !... et il n'était jamais venu là où vraiment ils seraient perdus ! Leur amour n'avait connu que le contact de la foule, du monde, et s'était abrité dans une maison étrangère !

La maison de Nice ! elle la revoyait, en respirait le parfum, et ses yeux se fermaient pour retrouver le ciel bleu, la mer voluptueuse qui apporte des besoins de baisers, des rêves, de l'espoir... Elle l'attend, il doit venir, celui qu'elle aime, et elle tremble un peu, comme si c'était son premier rendez-vous...

— Madame, ce Monsieur est là.

Elle s'est levée, a regardé dans le miroir sa toilette, son visage. Elle a revêtu, avec pudeur, une robe discrète de forme, mais dont la teinte lui est seyante. Pour ne pas paraître apprêtée, elle ne relève pas une toute petite

mèche de cheveux qui caresse sa joue, elle ne se sert pas du vaporisateur, sachant que le parfum ne révèle ses richesses qu'après avoir été baigné de la chaleur du corps.

Ah ! comme elle voudrait être belle et lui plaire.

Il est là. Elle hésite avant d'écarter le rideau de soie qui les sépare et le regarde.

— Claude !

— Cécile !... Cécile !...

Elle a tout oublié, sa maison jusque-là « respectée », les domestiques, elle-même... ils s'étreignent.

— Venez par ici, voulez-vous ?

Et elle le conduit dans son boudoir où, dit-elle, on ne viendra les déranger.

Elle éprouve une gêne imprécise, retrouve ce Vous qui paraît les éloigner un peu. Le cadre change les sentiments, et Cécile reste interdite, presque timide devant l'homme, le premier autre que M. Wild qui ait franchi le seuil de sa demeure. Elle s'empresse, lui sourit, lui offre un siège. Il obéit, tout surpris lui-même de sa réserve. Et ils causent de choses étrangères. Sont-ce bien là les deux êtres qui, à Nice, vécurent sous le même toit la fugitive union magnifique d'amour ? Une

rougeur de jeune fille se marque aux traits de Cécile et il n'ose parler...

— Vous voyez, dit-elle, que j'ai répondu à votre appel ?

— J'étais si malheureux de vous avoir quittée ! Vous-même, Céclle, n'avez-vous pas souffert de la séparation ?... Oh! parlez, dites-moi, dites-moi...

Il est devant elle, ému comme un enfant. Cette femme représente à ses yeux, la seule émotion, le premier amour. Jusque-là, il avait vécu d'une existence neutre, malgré toute la joie de la vie. Et Cécile était là, dans son existence, maintenant. Devant elle, il se sentait petit, tremblant, avait peur de la voir s'éloigner de lui, peur de la perdre.

— Oh ! mon bonheur de là-bas ! soupira-t-il en joignant les mains... Ma vie sera-t-elle assez longue pour vous montrer ma reconnaissance ?

Elle se taisait, l'écoutait en souriant, se trouvait être une autre femme que celle de Nice, et elle le regardait avec presque de la curiosité. Comme il lui plaisait ! qu'elle aimait en lui ces cheveux bruns, cette bouche un peu précieuse sous la moustache ! comme elle était prise par le charme de Claude ! Et pourtant elle se sentait distante, eut voulu

ne s'être pas donnée encore pour éprouver l'implacable désir de l'homme qui veut, ordonne, se révolte...

— Cécile, dit-il enfin, il m'est doux de vous revoir ici, dans votre sanctuaire. Et pourtant, je m'y sens diminué, je n'ai plus l'assurance qui vous faisait sourire parfois, et vous jetait dans mes bras. Mais il n'y a que ceux qui n'aiment pas vraiment, qui ont une grande confiance, les autres... Ah ! ils sont comme moi, en ce moment, et c'est en tremblant qu'ils se livrent au bonheur...

Et puis, il me semble que vous êtes lointaine, que vous vous êtes reprise... Dites, Cécile, ne voulez-vous plus de mon amour ?... Je vous aime tant, cependant ! Ah ! répondez-moi, parlez, parlez-moi.

— En effet, je me sens moins près de vous, Claude. Ma nature sauvage se réveille, et je m'en veux de m'être tant donnée. Il me semble que c'est une autre que moi-même qui fut à Nice votre... votre maîtresse. Ici, c'est mon vrai moi que je retrouve dans ma maison peuplée des rêves d'autrefois, de mes joies naïves, puisque je ne connaissais rien de la vie. Je retrouve mon mariage, ici, mes solitudes voulues, et les réceptions obligatoires. Je me sens esclave du monde, et je veux son respect, je suis obéissante et révoltée. Tout cela

c'était mon admirable indépendance, et je suis anxieuse, nerveuse... pourquoi? N'êtes-vous pas là, devant moi, vous le seul homme à qui fut mon bonheur? Ah! Nice, notre maison de Nice!... que ce fut beau et que le deuil des joies passées glace mon cœur!... Notre liberté, nos journées, nos soirées...

— Nos nuits, Cécile!...

Il s'était approché, se traînant à genoux.

— Je vous en conjure, ne vous reprenez pas. Ah! je le sais bien, que belle comme vous l'êtes, vous ne seriez pas vous-même sans votre intelligence! c'est d'elle que vous tirez votre force, votre révolte. C'est elle qui hante votre esprit des raisons qui plaident contre moi... Et je suis là, si ému, si épris, ma Cécile, que ma sincérité me coupe la parole... Le temps, si court pourtant, et votre brève solitude ont fait leur travail, et je frémis parce que je sais ce qui vous retient loin de moi. Je l'ai vu dans vos yeux, le jour de votre visite au Mont-Boron, le jour de mon départ, et tout à l'heure encore. Je me suis aperçu que vous avez cherché sur mon visage...

— Sur vos lèvres..

— Sur mes lèvres, les baisers d'une autre. Je le sais, tout cela, et je ne sais que faire! Oui, la vie a disposé de nous avant que

l'heure bénie fut venue où nous rencontrant libres, nous puissions n'être qu'un... Vous êtes Madame Wild et il y a une Madame Napier. Pourtant ne sommes-nous pas seuls tous les deux ? Connaissent-ils, eux, et avons-nous connu avec eux les heures que nous avons vécues ?... Non, puisque nous les avons cherchées ensemble.... Cécile, pardonnez-moi de m'être enchaîné trop tôt, parce qu'il le fallait pour le bien de l'usine, que ma mère avait trouvé là le seul remède à ses yeux, pardonnez-moi cette femme que je n'ai pas choisie, que je n'ai pas aimée, pardonnez-moi ! Que puis-je, ah ! dites-le moi, ce que je puis pour vous... Vous n'avez pas mon nom, ni ma vie extérieure, mais vous avez mon âme, ma pensée, vous avez mes seules caresses, mon seul amour ! Je ne suis qu'avec vous, et je hais tout ce qui est entre nous... Que voulez-vous de moi ?...

Elle a mis ses bras à son cou, l'a regardé longuement. Leurs yeux se sont unis, pris jusqu'à l'âme, les rapprochant tous deux.

— Je t'aime, a-t-elle murmuré, la voix morte, ses lèvres sur celles de Claude.

— Tu m'aimes, tu m'aimes, dit-il éperdû. Ah ! dis-le moi encore... dis-moi, dis-moi...

— Je t'aime, répéta-t-elle, se faisant toute molle en ses bras, s'appuyant contre lui, vain-

cue, séduite. Je t'aime, mon Claude, et t'offre ma douleur. Oui, j'ai trop pensé depuis deux jours, j'ai souffert le martyre malgré tout mon bonheur... Mais tu es là... J'oublie tout.

Et ils retrouvèrent les baisers, les mots que l'on dit tout bas, la possession infinie.

Ils s'aimèrent mieux que jamais, parce qu'ils souffraient, que l'amour sans nuage n'est que plaisir, tandis que le bonheur est fait d'âpreté, de crainte, de douleur... Ils s'aimèrent, les amants malheureux, qui sentaient peser sur eux la force du monde et des conventions... Ils s'aimèrent éperdument comme ceux qui savent qu'on va les séparer.

La séparation, ils la subirent immédiatement après... Cécile et Claude restaient l'un près de l'autre, dans cette paix qui suit les caresses et qui est encore de la volupté... celle que l'on éprouve sous l'influence d'un narcotique. Et ils n'échangeaient que des mots de tendresse d'où cependant les projets étaient bannis. Mais il y a dans l'amour un besoin d'espoir, de « plus tard » qui grise, qui endort, et donne le courage de lutter. Cécile, sentait sa vie barrée par l'existence de Claude. Elle?... Que n'eut-elle fait pour se dégager, quitter le mari et suivre le bonheur!... Mais elle sentait l'inflexibilité de la

vie établie. La femme brave se plaît à briser, à rompre pour prouver aux autres et à elle-même qu'elle aime et que rien ne saurait entraver son besoin de sacrifice. L'homme se fait plat devant celle qui porte son nom, même s'il ne l'aime pas. Il a peur, il rampe devant elle... Oui, il y a de la vengeance dans le mariage des femmes ! leur attitude est empreinte d'autorité, elles triomphent quand, par le mariage, elles ont vaincu l'homme, bête vagabonde que le désir guidera toujours vers l'indépendance, et il y a encore de la vengeance dans la manière simple et presque irraisonnée dont les femmes abandonnent un foyer quand elles aiment mieux ailleurs. Les hommes se donnent la supériorité de la force : Ils ne sont que des êtres de faiblesse et de mollesse ; la lutte les effraie. Pour avoir « la paix » que ne feraient-ils pas ?... Et c'est de cette envie de quiétude animalesque que durent les mariages d'argent, l'abrutissement de l'habitude, le massacre des autres, au profit de l'égoïsme.

Cécile sentait plus vive sa douleur... Femmes ! Femmes ! quelle âme maladive est la vôtre qui vous fait désirer les consolations même dans le bonheur !.... Il était là, son Claude, et pourtant les sanglots serraient sa gorge. Dans un effort abominable elle sourit :

— Veux-tu que nous dînions ici ? demanda-

t-elle tendrement... Nous y serons comme à Nice : tout seuls...

Il la regarda, stupéfait.

— Mais... je ne peux pas, mon amie.. Je dois rentrer.

— ... Ne peux-tu te dégager et rester avec moi? Depuis plusieurs jours nous ne nous sommes vus, et je t'aime tant mon Claude?...

— Combien je serais heureux, avait-il répondu, de vivre avec toi ma soirée... toute ma vie! car moi aussi je t'aime. Cécile. Mais le devoir est là!... et ma femme...

— Ne suis-je pas ta femme, moi aussi, ne t'ai-je pas offert toute mon existence dans le baiser qui a scellé ma bouche à la tienne?

— Oui, tu es ma femme, ma femme adorée, la seule, et pourtant!...

— Tu dois partir?

— Je dois partir!...

Elle n'ajouta rien, elle savait que les paroles étoufferaient sa voix. Tout son amour se révoltait, mais aussi son orgueil. N'avait-elle pas tout donné, elle, sans souci d'honnêteté, de respect, de mari?...

Oui, nous sommes différentes des hommes! Nous les aimons, tandis qu'eux s'aiment en nous. Quelques-uns ont fait des folies, se sont tués parfois; ce ne fut jamais de l'amour de

nous, mais du désespoir de perdre leurs joies, ce que nous leur procurons de plaisir.

Atterrée, Cécile regardait Claude. Ils étaient maintenant assis l'un près de l'autre Il se faisait tendre, et pourtant elle sentait qu'il voulait s'en aller. La simple politesse l'obligeait à rester encore quelques instants, et elle souffrait tant et elle l'aimait tant qu'elle eut voulu le chasser, lui dire :

— Mais va-t-en, va-t-en donc !

Pour pouvoir à son aise pleurer...

Pleurer ! faiblesse de femme. Mais c'est bon de pleurer de douleur épandue, de désespoir ! Ah ! la douceur des larmes qui coulent !...

Claude un peu gêné, ne parlait pas. Il fumait, et l'odeur de son tabac flottait dans la pièce. Cécile jouissait de cette présence totale qui mettait en fête son cœur et son cerveau.

— Tu me manques déjà, mon amour, a-t-elle dit tout bas.

— Je suis encore là. cependant.

— Oui,... mais déjà, j'éprouve ton départ, l'impatience de l'attente, le coup de sonnette ou le timbre du téléphone... tu es encore là et je t'attends déjà !... Est-ce donc moi qui parle ainsi ? Moi, l'indépendante...

— Ne te reprends pas, ma bien-aimée, ma douce rebelle... Tu m'aimes, dis-tu, et moi je

t'adore. Je vais partir d'ici, mais mon cœur, je te le laisse, je viendrai le chercher demain... Veux-tu ?

Comme sa voix était tendre !

Et puis il s'est levé, comme si cette promesse eut dû le libérer du bonheur. Elle s'est levée, elle aussi, sans parler, en souriant, les yeux lointains. Elle est grande comme lui, et en s'approchant sa bouche est à la hauteur des lèvres de Claude.

— Oui, demain, viens chercher ton cœur, a t-elle murmuré, je le garde en moi...

— Quel regret de quitter ce coin délicieux, dit-il sincèrement. Quel goût a présidé à son installation ! Ces meubles, ces tentures, la couleur de la pièce, les fleurs que tu y as placées, tout me plaît... Mais... cet ovale ?

— Une Thaïs. Le portrait de mon amie, l'écrivain Magdeleine Chaumont qui me l'a confié pendant un voyage. C'est un souvenir, presque une relique, puisque le Maître est mort en le faisant.

— Le nom ?

— La Gandara, le premier portraitiste de femmes de notre époque. D'autres furent connus pour leurs clichés, lui, le fut pour son génie. Depuis plusieurs années il rêvait ce pastel de mon amie. On lui offrait, vous le savez,

des fortunes pour un portrait. On ne lui commandait pas, comme aux autres, une toile, on sollicitait humblement l'honneur d'être accepté comme modèle. Celui-ci n'était admis que s'il inspirait le Maître, et on se rendait chez lui avec de la timidité, de la confusion. Il était beau, La Gandara, si beau ! avec une telle élégance, une telle aristocratie dans la personne et dans les gestes ! Ses manières étaient princières, douces et affables. C'était une joie que de le voir dans son atelier modeste. Mince, serré dans sa veste de velours noir, il souriait tendrement aux éloges dont tout l'univers le comblait. Son esprit, sa finesse un peu moqueuse, sa bonté savaient lui attacher tous ceux qui l'approchaient.

Il est mort... en pleine beauté, en pleine gloire, en pleine jeunesse... C'est la mort magnifique d'un Dieu.

Malgré toutes les sollicitations dont il était l'objet, le Maître voulait faire le pastel de Magdeleine Chaumont. Il l'exécuta avec tant de plaisir que, dès la première séance, la ressemblance était incroyable. Un jour, le regardant dans son cadre ovale :

— Je suis content de ce pastel, avait-il dit : il est tel que je le voulais, et s'il arrivait quelque chose, pourrait sembler fini.

Il n'y manque que la signature, le nom glorieux du Maître.

Le lendemain, au moment de la dernière séance, il voulut se mettre au travail. Il est mort subitement, sous le regard du pastel, dernière œuvre de son génie...

Ah ! la mort...

— Ne dis pas cela, supplia Claude... puisque je t'aime !

Ah ! comme il la connaissait, sa force ! Puisque je t'aime, supporte tout, vis, vis pour moi ! Sois consolée de tout, puisque je t'aime !...

Il est sorti, la laissant seule, désemparée, anéantie.

Et elle s'effondra en larmes sur le divan, baisant les coussins qui avaient soutenu la tête adorée... Elle pleura de tout son amour sous le regard du pastel de La Gandara.

XVIII

Chaque jour les amants se retrouvaient. C'était chez Mme Wild que Claude venait régulièrement. Il s'y sentait heureux, débarrassé de son milieu, et le cœur de Cécile bondissait de bonheur quand elle entendait ces paroles :

— C'est ici mon vrai foyer, ici que je suis chez moi.

Leur vie n'était plus ce qu'elle avait été à Nice, faite de complète intimité; la jeune femme connaissait les heures d'attente, l'angoisse des retards, les faux espoirs. Elle était

victime des visites et des empêchements, elle qui toujours rentrait trop tôt pour ne pas perdre une minute de bonheur. Mais Claude s'excusait avec tant de tristes regrets, qu'elle le consolait. Il était si tendre, si bon, si pareil au premier jour, qu'elle puisait dans son amour la consolation à la vie. Elle sentait qu'il voulait lui plaire, s'apercevait du moindre effort, et sa délicatesse d'amoureuse en était émue... Pourtant !... un fond de souffrance persistait en elle, tout lui était prétexte au chagrin qu'elle savait taire, parce que les hommes n'aiment pas la tristesse, qu'ils ont une maîtresse pour en avoir du bonheur et non la complication lugubre de leur vie. Vaillante, forte de sa volonté, elle cachait ce qui la meurtrissait, malgré le sincère attachement de Claude.

Elle avait remarqué, sans en rien dire, mais avec reconnaissance, que jamais une seule fois il n'était venu avec l'alliance d'or qu'il portait lors de leur première rencontre. L'alliance ! l'aveu de son mariage, le premier anneau de la chaîne ! mais la marque subsistait, faisant au doigt un cercle luisant comme une brûlure.

Elle lui savait gré de l'effort qu'il faisait pour effacer l'insigne de sa dépendance, et pourtant elle éprouvait chaque jour un plus

profond découragement. Que de fois ne se révoltait-elle pas intérieurement de son cœur maladif !... Toute une journée était empoisonnée par un détail, un souvenir, une impression.

Depuis quelque temps, Claude arrivait, portant sur lui un parfum fade, vanillé, un parfum mou de femme trop pâle. Elle ne voulait le questionner, et pourtant, même après le départ de Claude, elle gardait dans la tête, l'odeur obsédante, cherchait à se la rappeler, pour se faire du mal.

— Comme elle a dû l'embrasser, pour laisser sur lui cette trace ! se disait-elle...

Ah ! ce parfum ! il en arrivait à détruire l'harmonie de leur premier baiser, il la hantait, l'écœurait.

Un jour, n'y tenant plus, elle avait hasardé :

— Tu as changé de parfum, mon amour, je ne retrouve plus l'adorable odeur d'ambre qui émanait de toi, quand je t'ai connu...

Il fut embarrassé.

— Reprends l'ambre, veux-tu ? Je l'aimais tant sur toi ? Il s'accorde si bien avec ta carnation, les effluves de tes cheveux...

— C'est que...

Il n'osait avouer, et comme Cécile sentait

qu'elle allait souffrir, avec une âpre volupté, elle voulait savoir, insistait.

L'autre soir, en rentrant, ma femme a remarqué sur moi un parfum inconnu, le tien, dont je suis fou, et qui exaspérait encore mon bonheur, si c'était possible.. J'ai prétexté la visite au coiffeur, mais pour éviter des questions qui m'irritent, je lui demande chaque jour quelques gouttes du sien...

Cécile allait bondir d'indignation, d'orgueil, mais elle l'aimait tant :

— Ne porte plus ce muguet, mon Claude, dit-elle doucement, j'en souffre trop, il me fait mal... Il me semble que par lui tu m'apportes ses caresses à elle, que c'est quelque chose d'elle que je baise quand mes lèvres s'approchent de toi ... Je me mettrai moins de parfum pour ne pas que mes caresses te laissent de traces...

Claude souffrait sincèrement de cette dualité. Il aimait Cécile de plus en plus, se plaisait chez elle seule, n'allait dans les salons que lorsqu'il savait l'y rencontrer, et son cœur exultait alors de bonheur et d'orgueil, quand il la voyait si belle, désirée par tous les autres, à lui seul. Son foyer lui pesait plus qu'il ne voulait se l'avouer.

— Divorce, avait insinué l'amoureuse. Je

me rendrai libre, moi aussi, et nous rebâtirons notre vie ensemble, sur le bonheur que nous avons l'un par l'autre..

— C'est impossible, hélas ! avait-il répondu; mon père quitte l'usine, je vais m'en occuper, et ne puis, par ma situation personnelle, rembourser à ma femme la part de dot qu'elle m'a confiée...

Un grand silence avait suivi ces mots...

— Mais nous sommes liés, mon adorée, avait-il repris en la serrant sur sa poitrine. Ah ! ce n'est pas le mariage qui unit les êtres, au contraire. Vois, autour de nous ceux qui deviennent étrangers pour avoir été trop liés, les époux qui se haïssent de devoir passer toute leur existence ensemble... Ils ne connaissent pas, eux, le bonheur d'autant plus violent qu'il est haché, morcelé...

— Ce doit être bon, cependant, de ne pas se quitter quand on s'aime... parfois je pense à nous, à l'avenir. Je te vois, toi, libre malgré notre amour, tandis qu'il m'enchaîne, moi, de ma propre volonté. On me trouve belle, mon Claude, mais les années passeront, et je suis malheureuse à l'idée qu'un jour je serai vieille et que nous ne mourrons pas ensemble.

— Toi ? vieille ! s'était-il exclamé. Mais tu ne le seras jamais, tu es de celles qui ne vieillissent pas. Tu es la Femme dans toute l'ac-

ception du terme. La vraie Femme a toujours sur les traits, même depuis son enfance, un masque de souffrance, d'ardente vie intérieure, de volupté même. A vingt-cinq ans, elle en accuse facilement davantage, mais à cinquante ans, elle n'en paraît que trente. Tu as sur le visage, Cécile, cette marque des prédestinées, et jusqu'à la mort on te désirera... N'est-ce pas mieux que l'insipide jeunesse?

— Je ne veux pas avoir cinquante ans, avait-elle dit, boudeuse.

— Tu ne les auras jamais, parce que tu as le rayonnement, l'indifférence, l'assurance de la femme aimée. L'âge? que nous importe l'âge d'une femme qui nous plaît, si nous sommes charmés. Les unions les plus désassorties sont d'ailleurs les plus durables, parce qu'elles sont bâties sur les tendances personnelles,en dehors des conventions...

Et puis, tu as cet attrait prenant auquel nul ne résistera jamais. Cécile, reste à moi toujours, avec ton éternelle jeunesse, la gaîté de ton caractère, la profondeur de ton cœur...

Certes, notre amour est privé de liberté, nous devons le cacher. Mais ce qu'on ne dit pas, on l'éprouve plus vivement; pour diminuer une douleur, on la confie, un amour perd de sa force quand il est connu.

Les heures passaient, rapides, Claude et Cécile savouraient le bonheur qui n'est pas seulement la possession charnelle, mais aussi celui des longues causeries à deux, et malgré tout le déasrroi de son cœur malade, Cécile aimait son Claude davantage chaque jour. Lui, s'abandonnait à la douce ivresse d'autant plus qu'il ressentait le bonheur de la jeune femme. Pour elle, toute la vie contenait dans les quelques instants pendant lesquels il était là, près d'elle. Longtemps d'avance elle l'attendait, et après son départ, n'osait se dégager du trouble qui la berçait.

Claude se savait adoré, et prenait inconsciemment des libertés qui ravissaient Cécile. Mais celui dont nous sommes folles ne se doute pas qu'il nous déplaît vite par une attitude d'assurance. Celui qui passe devant, en maître, celui qui, de sa propre clef ouvre la porte qu'on ne voudrait lui voir franchir que comme le premier jour avec timidité, la voix qui s'élève, le sourire trop heureux, tout cela nous amoindrit. Alors vient la blessure, et nous qui avons tout fait pour obtenir comme un gage de confiance un peu de laisser-aller, chez l'être aimé, nous nous prenons à lui en vouloir.

Malgré son infinie tendresse, un travail se faisait dans l'âme de la jeune femme. Les craintes de Claude, ses obligations étaient aux

yeux de Cécile une infériorité. Elle se prenait à lui en vouloir, à sourire de pitié à la pensée de celui qui pliait devant la vie par seul souci de ne pas la compliquer.

Parfois, lorsqu'il arrivait, elle se sentait mauvaise, nerveuse. Elle le regardait avec haine de tant l'aimer. Et puis... il était là, c'était un tel bonheur que tout se fondait dans l'amour. Et elle l'écoutait durant des heures entières, pendant lesquelles il ne s'occupait que de lui, elle l'écoutait, avide du moindre mot, flattée, reconnaissante qu'il voulût bien l'associer à ses projets, la consulter sur des décisions à prendre.

— Mon père, malade, abandonne le travail, avait-il dit un jour, et me conjure d'aller pendant qu'il est temps encore me mettre au courant de l'usine.

— Vas-y, mon Claude, s'était-elle écriée. Ah ! comme je serais fière que tu sois le grand homme que je rêve ! tu le vois, avait-elle ajouté soumise, je parle pour toi seul, pour ta seule grandeur, car je ne partagerai pas tes succès. Si tu brilles, un jour, une autre vivra dans ta lumière, moi, je serai cachée, l'inconnue, mais tu sentiras mon appui, mon cœur t'encourager...

— Tu seras la femme de mon cœur.

— Et de ton cerveau.

Et, après un temps de réflexion :

— Je partirai dans quelques jours.

— Nous allons donc nous quitter ?

Elle avait oublié la séparation, se voyait là-bas, en un coin caché, mais où il viendrait la rejoindre.

— Hélas, oui, nous devrons être éloignés souvent.

Elle n'a pas répondu, haletante, les yeux brûlés de larmes. Comme elle se sentait petite malgré sa force apparente !...

— C'est ton devoir, mon amour. Vas-y... j'attendrai ton retour.

Mais son cœur était pesant du secret qu'elle gardait depuis quelques semaines et qui lui rendait plus cuisant le besoin de tendresse. Pourtant, Claude allait partir, elle devait avouer...

— On n'avoue qu'une faute... En est-ce donc une que j'ai commise ? Oui, se répondait-elle, la maîtresse d'un homme doit éloigner de son amant tout ce qui lui est obligations, devoir... Le devoir, c'est la fatalité qui pèse sur la vie, moi je ne suis que sa joie.

Je suis si seule... murmurait-elle pour s'excuser. Ah ! elle avait bien réfléchi aux conséquences de sa décision. Mais, M. Wild ne re-

viendrait que dans deux années, et elle pourrait sans qu'il l'apprît, mettre au monde l'enfant de son amour... Claude, quand il connut la vérité, parut consterné, mais elle fut si tendre, si désintéressée dans le sacrifice de sa chair, qu'il en retrouva sa tranquillité.

— Pense à ma joie, mon Claude ! un petit de Toi, ma vie ! notre amour éternisé par cet être qui sera fait de nos caresses. Un enfant, c'est la marque d'une étreinte plus complète, ô laisse-moi l'avoir !...

Un instant Claude se remémora une scène à peu près identique perdue dans le passé. Il chercha. Oui, cette petite Alise, à genoux dans la voiture, il se la rappela sans se souvenir de sa mort.

— Peut-être vaudrait-il mieux... insinua-t-il.

— O non, non, laisse-le moi ! il sera entre nous un tel lien !

Elle parlait en femme, en amoureuse qui s'imagine que l'homme ne saurait se détacher d'un être né de lui, ni de la femme qui le lui a donné.

— Songes que tu pars, que souvent tu seras absent. Que deviendrai-je alors, seule avec mon pauvre bonheur arraché par lambeaux !

Dans le fond de son cœur, il s'avoua que bien des jalousies seraient de la sorte effacées. Sans rien pouvoir lui donner de soi, il exi-

geait de Cécile le don total, la fidélité la plus complète ; elle lui plaisait, il trouvait en elle l'admirable compagne d'amour, il voulait la garder. Cet enfant, après tout, ne le gênerait qu'avant sa venue, ensuite, il saurait bien l'écarter, s'il entravait son plaisir. Et puis, que d'hommes ont ainsi un double ménage !...

— L'enfant le fera mien davantage, se disait-elle, et mon foyer sera aussi complet que l'autre qui le retient. Un enfant de l'amour, il le préférera...

C'est ainsi que le départ de Claude fut moins pénible à Cécile.

XIX

Une vie nouvelle avait commencé, faite de heurts, d'anxiétés, de séparations toujours plus fréquentes qui faisaient le désespoir de la jeune femme. Au début, elle avait voulu hausser son amour jusqu'aux âpres jouissances du sacrifice. Elle éprouva d'abord l'affreuse griserie de la douleur qui développe l'âme. Durant des journées entières, elle restait absorbée dans les souvenirs, et sa volonté se tendait vers le Bien-Aimé. Le soir elle était brisée de fatigue morale, elle se couchait, mais

le sommeil ne venait pas, et son oreiller se mouillait de larmes. Comme en prière, les mains jointes, elle laissait son cœur devenir la proie de son tourment... et elle s'abandonnait chaque jour un peu plus au mal qui l'engourdissait.

Mais on ne vit pas sur les cîmes, les êtres sont faits pour vivre sur la terre, avec les joies, les plaisirs de la nature humaine. Il est instinctif de vouloir posséder ce que l'on aime, et Cécile cuvait le désespoir de n'avoir pas celui qui représentait à ses yeux le seul bonheur sur la terre.

Claude, peu à peu, se rendait le seul maître de l'usine et ne venait plus que rarement à Paris, quelques jours, pour régler des affaires. Bouleversé de bonheur, fou de tendresse et de désir, il allait voir Cécile, passait avec elle le plus de temps possible, pleurait de devoir la quitter, lui répétait les doux serments qu'elle adorait, et puis... il repartait. Chaque jour, arrivait à la jeune femme une lettre de la fine écriture, dont la seule vue la faisait trembler. Elle buvait les mots magiques qui soutenaient sa vaillance dans l'existence fausse qu'elle s'était faite. Et elle attendait un prochain voyage de Claude pour connaître à nouveau le bonheur de sa voix, de ses regards bruns, intelligents, si doux !

Elle vivait ainsi dans un rêve, une vie factice où l'entretenait Claude par ses mots enchanteurs et l'image qu'il lui faisait de leur amour impérissable.

Enfin, le moment arriva de la naissance de l'enfant. Cécile, coquette comme toutes les amantes, avait voulu que Claude fut absent pour cette circonstance. Il en avait profité, sûr de son indépendance, pour emmener à Decazeville sa femme qui, depuis longtemps, lui demandait de visiter l'usine. Et tous deux habitèrent la petite maison de François Dubreuil, la maison de deuil et d'amour.

Quand il vint à Paris, Claude trouva Cécile adorablement belle, reposée, plus tendre encore de ses souffrances passées et de tout son espoir.

Il était à part soi fier d'avoir un fils, mais l'enfant naturel n'est jamais salué par la même tendresse paternelle que l'enfant légitime. Devrait-il y avoir cependant une différence, légitime ou naturelle, entre ceux qui naissent? Non, il ne devrait y avoir que des Enfants, élevant d'un degré social les femmes qui les donnent à un homme, à la Patrie, rachetant même ce qui est nommé une faute, parce que c'est l'élan de deux êtres sans le contrôle des lois.

Hélas ! la place faite à la mère est si peu large, qu'elle aura souvent recours à tous les moyens pour effacer la trace de ce que le monde appelle sa chute, et elle préférera détruire l'être qui ne porterait le nom de celui qui l'a conçu. Que ne lui donne-t-elle son nom à elle ? N'est-il pas plus beau, plus grand dans la vaillance de sa solitude que celui d'un poltron ?

Etant toujours séparée de son mari, Cécile ne pouvait appeler Wild son fils, et comme Claude ne songea pas à le reconnaître, on le déclara comme enfant de père et mère inconnus. On l'appela Gilbert, afin que plus tard le monde pût croire à un nom de famille.

Par délicatesse, pour ne pas susciter en son amant la moindre jalousie, la jeune femme écartait son enfant, dès la venue de Claude. Quand il était là, comme autrefois, il ne trouvait que Cécile, la femme adorable de beauté, de caresses, et il repartait heureux de la sentir à lui, toujours plus attachée, plus vibrante...

Lorsqu'il l'avait quittée, elle se rejetait dans l'amour maternel, serrait sur son cœur malade l'enfant, éternel refuge de la femme.

Pourtant, les voyages de Claude à Paris s'espaçaient de plus en plus. On reconstruisait une partie de l'usine, et il devait veiller aux transformations. Le travail absorbait ce cer-

veau resté longtemps sans but et qui s'adonnait au labeur avec frénésie, comme le cœur s'était attaché sauvagement à Cécile. Il gardait toujours à celle-ci une tendresse profonde, le rêve de son âme, mais glissait malgré lui à une quiétude qui l'approchait de la tiédeur. Le petit Gill, même, paraissait à ses yeux une consolation donnée à Cécile, une dette payée. Il se la représentait pleinement heureuse, pour effacer à ses yeux les devoirs. La liaison était maintenant établie, et son égoïsme triomphait à nouveau dans le bonheur que devait éprouver la jeune femme de lui appartenir.

Deux années s'étaient ainsi passées depuis la naissance de Gill, et Cécile n'était pas heureuse. Elle était de ces femmes plus amantes que mères, et que l'enfant même adoré ne sait consoler de l'amour.

Elle sentait l'évolution du cœur de Claude, avait essayé de se le rapprocher, de le voir plus souvent. Lui-même paraissait souffrir sincèrement de cet état de choses, du travail où il se perdait par la force de l'usine. Souvent, voulant sincèrement goûter un peu de joies, il appelait Cécile en quelque coin de province où l'attiraient des affaires. Elle partait, haletante de bonheur, fébrile, étourdie de joie, faisait dix heures de voyage pour passer une nuit avec

lui. Et puis, ils repartaient, chacun de son côté !

Lui, s'habituait à cette situation, pour elle si pénible, et Cécile connaissait des semaines d'angoisse désespérée, que ne calmaient même plus les lettres attendues.

Alors, de peur de paraître ennuyeuse et de perdre celui qu'elle adorait, elle prit une attitude ferme, plus froide, qui cacha sa douleur infinie.

Claude arrivait-il au moment où elle s'essuyait les yeux, qu'elle lui souriait sans plaintes. Lui annonçait-il son départ, qu'elle y acquiesçait vivement, lui donnant toujours raison, par faiblesse devant la lutte, par fatigue du cœur.

Alors, l'amant adoré connut des heures de doute qui lui furent intolérables. La passion violente de Cécile, ses cris d'amour. ses détresses même, il les aimait, elles étaient un hommage à la valeur qu'il se donnait et le payaient de la part de sa vie qu'il lui consacrait.

Sans s'en apercevoir, il avait fait de Cécile la partie intégrante de son existence, et il chérissait en elle, autant que l'amante, la tendresse, la protection quasi-maternelle dont elle le berçait dans les heures d'ennui, de fatigue ou de découragement.

L'homme a tellement besoin d'être consolé du mal qu'il fait! Il sait si bien se faire plaindre de torturer les autres !... que Cécile s'était consolée bien souvent en le consolant lui.

Un soir qu'il entrait sans qu'elle l'attendit, Claude aperçut Cécile dans son boudoir, écrivant. A sa vue, elle s'était levée brusquement, avait refermé le battant du petit secrétaire, et, tournant la clef, l'avait glissée dans sa ceinture. Plusieurs fois déjà, Claude avait vu cette clef et s'était demandé quel meuble elle fermait.

A qui écrivait Cécile? une lettre?... une lettre d'amour? Tout son orgueil bondissait de stupeur, et son cœur loyalement endurait le martyre. Il aimait Cécile tant, à sa manière, qu'il eut tout préféré que de perdre sa tendresse. Un moment la question se posa sur ses lèvres :

— Qu'écrivais-tu?...

Mais il n'osa. Il la sentait hostile. Leur entrevue fut triste, avec ce quelque chose de réservé que glisse entre deux êtres un malaise moral. Il partit, ce soir-là, sans lui parler d'amour, souffrant sans vouloir le paraître, un peu brusque pour cacher son trouble.

XX

Claude en rentrant chez lui, avait été fébrile et sa nuit s'était passée dans l'agitation. Il était de ces hommes qui ont besoin pour vivre en paix du maximum de leur bonheur. Il avait pris l'habitude de ces deux amours, de ces deux femmes attachées à lui. Il n'en voulait perdre aucune : elles formaient l'équilibre de son existence.

Le lendemain matin, assis devant son bureau, il ne put travailler. La jalousie le tenaillait, griffait son cœur, écorchait son amour-propre.

l prit le téléphone pour entendre la voix de Cécile et le raccrocha par fierté. Il marchait de long en large dans la vaste pièce, où sur la table s'amoncelaient les dossiers.

— Oh! connaître ce qu'elle écrivait, ce qui marquait ses traits d'émotion, quand je suis arrivé !...

Il devait la voir à cinq heures, chez elle :

— Pas avant, avait-elle demandé, parce que je serai retenue chez une amie.

J'irai donc à quatre heures, se dit-il, feignant de m'être trompé.

— Madame n'est pas rentrée, lui dit la domestique.

— Je sais, je l'attendrai comme toujours dans le boudoir.

Et il se dirigeait dans la pièce tranquille où une lampe en veilleuse semblait attendre leur bonheur.

Il poussa la porte derrière lui, et, s'asseyant dans un fauteuil, observa le petit secrétaire devant lequel il avait la veille surpris Cécile. Le tumulte de son cœur battait dans ses tempes, mouillait son front, faisait trembler ses mains.

— Non, non, dit-il à voix haute comme s'indignant d'une insinuation murmurée.

Il regardait, fixait toujours le meuble, et, comme sous une pression de volonté, semblait redevenir maître de soi.

Enfin, il écouta. Aucun bruit. Il se leva, marcha doucement, à pas lents, comme doivent le faire les malfaiteurs, et fut devant le battant d'acajou qui recélait le mystère.

Imbécile ! pensa-t-il, je trouverai le tiroir vide ; si elle me trompe, voyant que j'ai découvert son secret, elle l'aura fait disparaître.

Pourtant, il sortait son trousseau de clefs. Si l'une d'elles n'ouvre pas, je prendrai mon canif. Et il commença sa mauvaise action. Les clefs, les unes après les autres, glissaient sur la serrure sans pouvoir y entrer.

— Voleur !... Bandit !...

Il regarda autour de lui. Personne n'avait parlé, mais il avait senti en lui ces mots, si fort, qu'il croyait les avoir entendus.

Les clefs passaient toujours les unes après les autres. Il avait pris les siennes et celles de Jaqueline. Un petit trousseau dans un anneau doré contenait des clefs de meubles anciens...

Enfin, la serrure prêta et le battant s'entrebâilla.

Un moment encore, il hésita, regarda autour de lui, fut sur le point de refermer sans violer l'âme de Cécile, son adorée. Celui qui dérobe une bourse est moins méprisable que le voleur de lettres qui inspire un implacable dégoût. Au moment de la trahir il l'aimait davantage, eut voulu déjà son pardon.

— Mais elle ne saura pas, se dit-il.

Et il regarda. Des feuillets épars, des factures, cet adorable désordre des femmes qui ont voulu ranger, et dessous, bien dissimulé, un cahier...

Son cœur lui dit : « C'est cela », et il n'osa le prendre. Puis, il revit Cécile écrire, cacher sa pensée.

On n'écrit que ce qu'on ne peut avouer, pensa-t-il. Sa jalousie de nouveau le fit trembler. D'un geste brusque il ouvrit au hasard.

C'étaient la révélation, les rancœurs, les désespoirs, les plaintes derrière les beaux sourires. C'étaient les larmes avouées, les cris de douleur, c'était la Cécile mystérieuse, la Cécile inconnue.

Mars.

...Et il est parti! Parti, avec sur le visage, la joie rayonnante du désir satisfait. Il est parti vers sa belle vie de gloire, de succès, de triomphe, ivre de lui-même, et j'ai vu la terreur dans ses yeux quand je lui ai proposé :

« Vois comme le ciel est bleu, veux-tu que nous sortions ensemble ? »

J'oubliais que se donner n'est pas s'unir, et qu'il peut exister un gouffre entre ceux qui s'étreignent...

Sortir ensemble ! Mais n'a-t-il pas une femme dont la dot lui est utile dans les affaires, et ne s'affichant pas avec moi, une respectabilité à laquelle il tient parce qu'elle l'entoure de confiance et d'admiration ?

Alors mes bras qui s'enroulaient à son cou sont retombés vaincus :

— J'oubliais, mon amour, ai-je dit en souriant, que ce n'est pas possible.

Et comme délivré d'une obsession, il est parti gaiement.

Novembre.

Dans la petite pièce silencieuse je suis seule, seule avec sa présence qui traîne encore dans la maison même après son départ. Aucun bruit ne vient frapper mes oreilles fatiguées, seul le tic-tac de la pendule sourde. Un bouquet sur un guéridon que j'ai acheté, pour me donner

l'illusion que c'est lui qui me l'a offert... Les roses s'ouvrent dans la tiédeur de l'air, et des pétales s'effeuillent avec un doux bruit de coquilles. C'est chaque fois comme un craquement dans mon cœur... mon cœur lourd comme un fruit trop mûr...

Ah ! la douleur, la folie qui me tuent !... Mourir ! ce serait bon, s'étendre, fermer les yeux avec, devant la vie, l'indifférence d'une chose finie !... Mourir ! ne plus sentir son mal..

Décembre.

Claude, je n'ai pas voulu t'écrire dès ce matin, ma lettre eut été trop triste.

Pourquoi ?

Ne le devines-tu pas ? tu es parti où ? je ne le saurai jamais... « parce qu'il y a de pieux mensonges ». Et je sais que tu es avec elle !

Mais je veux arriver à mâter ma sensibilité, à acquérir la force, à être « raisonnable » comme tu me le conseilles lorsque je souffre trop, et que tu ne veux pas me consoler. Il y a en toi une volonté implacable. Que de fois

elle doit te sembler lourde ! Laisse-la sombrer dans le souvenir de mes bras de femme, de ma poitrine blanche où souvent tu aurais voulu mourir, me disais-tu, pour ne plus penser ni sentir.

... Il fait gris, le brouillard est épais, c'est triste, c'est lourd, on a mal aux nerfs par ce temps-là...

Un dimanche, par le même temps, nous sommes allés au Bois. Tu me trouvais jolie, et je me sentais l'être. Nous nous sommes promenés, puis sommes venus ici, dans le nid tiède de l'amour.

Où es-tu, mon Claude ? Tu suis ta vie si loin de moi !

Je pense à toi, je t'aime... Pense à moi, aime-moi, et offre-moi ta bouche tendre et terrible, pour que j'y pose un infini baiser d'amoureuse !

Décembre

Comme tant de fois, me voici seule, loin de lui. Seule ! Je le sens en moi, en mon cœur

que ronge cet amour, en ma pensée où le souvenir obsédant semble creuser une plaie ; en ma chair qu'il aime... Je crois avoir encore à mon cou, à ma taille ses bras puissants, doux et volontaires... Mais ils se sont dénoués, ces bras dont je baise souvent la saignée nerveuse.

Je souffre affreusement, je dois être impassible et sourire à tous. J'envie les animaux qui peuvent donner libre cours à leur douleur et la hurler. Je voudrais comme eux me rouler de détresse et clamer mon mal !...

Je suis seule, seule en mon corps, seule en mon âme, et je tremble du désert où je traîne ma vie brillante... Ma douleur est abominable et je m'y complais, je voudrais vivre ainsi dans le silence qui m'étouffe, jusqu'à son retour... Ah ! Claude ! mon Claude.

1er juin.

Demain c'est notre anniversaire... Je ne veux pas le lui rappeler, pour voir s'il y pensera ....

..............Mais je serais si malheureuse de son oubli que je le lui rappellerai.

Septembre.

Je souffre, ce matin, plus que les autres jours, mon cœur est lourd, la vie est dure !

J'ai mesuré souvent combien peu l'amour assujettit l'homme. Il m'aime, je le vois, mais se trouve esclave de m'aimer. Il pense à moi, dit-il, mais perd ainsi de la liberté d'esprit... Peut-être envisage-t-il une rupture comme une délivrance ? Il y a des femmes *qu'on ne peut pas* quitter. Les hommes ne désirent que celles-là, mais tout en les aimant, ils arrivent à les détester.

Il ne peut se montrer, il ne peut me défendre. Je ne suis rien pour lui.... que sa maîtresse. Gilbert ? il n'est pas *notre* enfant, il est *Mon* fils, et il se décharge de toute responsabilité en le faisant seulement mien. Ah ! Claude ! Que je t'aime ! et que je te méprise, pour ton sale devoir, ton lugubre devoir !... que je t'aime ! et que tu es lâche !

Depuis plusieurs semaines il est absent. Quand je ne le vois pas, je n'ai pas de bonheur, mais du moins je ne souffre pas. Vivre avec un absent, c'est continuer son rêve. On s'imagine si bien ce que l'on voudrait croire !

... Quand il est loin de moi, je l'aime comme un être irréel. Il n'y a plus ni l'emprise des sens ni celle du cerveau... seulement l'âme persiste, fidèle, âprement fidèle. Je me crois relevée de ma soumission, je relève la tête, je me sens forte.

... Mais ce soir je sais qu'il va venir, alors je suis brisée de bonheur, de désir... et j'adore mon état d'infériorité. Je suis son esclave plus que sa compagne... qu'importe si je l'ai!

12 mars.

Il vient de partir. Toutes mes pauvres jalousies m'ont reprise, et des larmes dans la voix, je l'ai conjuré de rester.

— Pourquoi te faire de la peine, m'a-t-il demandé.

— Ne vas-tu pas en retrouver une autre?...

— Mais c'est ma femme.

— C'est tout de même une femme... Tu comprendrais mes détresses peut-être, si, m'aimant, tu savais que toutes mes nuits je les passe sous le toit d'un homme...

Et il m'a répondu la phrase banale, celle qui marque la liberté masculine.

— Ce n'est pas la même chose. Je comprendrais tes alarmes, si je retrouvais une nouvelle maîtresse. Mais toi seule je t'aime, Cécile, ma bien-aimée.

Il se faisait tendre, adorable.

— Crois-moi, crois en moi. Je te suis fidèle.

Et comme suprême hommage.

— Je me garde à toi.

J'ai rougi de cette allusion à son corps, au mien, comme si mon amour n'était basé que sur la possession. Oui, pour l'homme, c'est la raison capitale de l'amour, mais nous... les femmes ! comme nous pouvons souffrir davantage pour un mot malheureux que du manque de caresses !

Et cependant, je l'aime totalement, sans raison. Je l'aime chastement quand son cœur parle au mien, mais aussi comme une bête, une femelle, je puis bien me l'avouer, puisque personne jamais ne connaîtra ces lignes... Je l'aime à brâmer de désir quand il s'approche de moi, quand il baise ma bouche et me donne son haleine, quand je sens monter le parfum chaud de sa peau brune... Alors je me prosterne devant mon Idole, et je voudrais mourir en un spasme d'amour. Oui, je l'aime, et ma passion est violente comme le feu qui dévore.

...Mais je suis plus heureuse quand, triste et fatigué, voulant se reposer, il met sur mon épaule son front lourd... et s'endort !...

15 *mai.*

Hier, avec Gilbert, je suis sortie. J'avais vu mon Claude et portais en moi la douce paix du bonheur confiant. Nous allions le long des Champs-Elysées, et il me semblait tenir un bouquet d'amour.

— Maman, mon gant ! a-t-il gazouillé, me montrant sa main aux doigts écartés, grande comme une marguerite.

J'ai souri, et, me baissant, ai repris le gant minuscule. Il était sept heures du soir, les fleurs des marronniers jonchaient le sol, et le soir descendait tendrement sur la terre.

Poussée par quel instinct ai-je tourné la tête ?...

J'ai vu passer mon Claude, dans son automobile. A son côté droit, toute petite, une femme trop blonde parlait en souriant à mon bien-aimé. Lui aussi souriait de ce qu'il écoutait.

Je me suis assise, ai pris Gill sur mes genoux et suis restée longtemps sans pouvoir repartir. Cela, je le savais, je sais bien qu'elle existe, qu'elle est sa femme, la première, mais il y a des sourires, des expressions du visage qui sont des trahisons...

Et ma nuit s'est passée dans les larmes, dans la douleur abominable du sourire que j'avais aperçu...

Ce matin, simplement, il m'a dit :

— Nous allions dîner au Bois.

La femme qui aime a besoin de se sacrifier, de se priver de plaisirs, de s'immoler en tout. Lui, absent, nul plaisir ne me tente, et je reste de longues soirées seule chez moi, pour être triste tout à mon aise.

Lui, s'en allait dîner au Bois...

Evidemment, les sentiments sont dissemblables !

Il est, lui, la raison de mon existence, je suis, moi, ce qui complète admirablement la sienne.

Pourquoi ai-je manqué de forces? pourquoi mes yeux se sont-ils emplis de larmes?

Comprends, ma chérie, que je ne te trompe pas en étant avec Jaqueline.

Et comme je ne répondais pas, il a ajouté avec énergie :

— On peut être fidèle à deux femmes à la

fois : à l'une par devoir, à l'autre par amour. La façon de les aimer n'est nullement comparable, la manière de prendre son épouse n'approche en rien de la possession folle d'une maîtresse...

Mon cœur battait de douleur et de dégoût. Je regardais cette bouche menteuse, ces yeux menteurs, toute cette attitude de trahison.

... Que je suis faible de tant l'aimer !

J'ai baisé ses lèvres pour qu'il se taise...

Vichy.

... « La langue a été donnée à l'homme pour qu'il déguise sa pensée »... C'est notre supériorité sur les bêtes, c'est le mensonge de nos instincts. C'est la pudeur étalée, le blâme de la nature, c'est la trahison des tendances... Il est du devoir d'une femme de se révolter devant ce qu'on appelle l'étalage de la chair...

L'étalage de la chair, c'est l'aveu des désirs et leur épanouissement... Une seule d'entre nous, pourtant, est-elle sincère, quand elle crie sa pureté intangible ?... N'y a-t-il pas en nous, en toutes d'entre nous, des rêves indécis, des

aspirations et enfin, pourquoi ne pas le dire, des désirs violents?... La femme honnête n'est pas celle qui n'a pas de désirs, mais celle qui y résiste ou dont on ne connaît pas les fautes, à moins que trop laide, on ne la courtise pas. Mais celle qui est belle et jeune, celle qui possède en elle le trouble dont elle a peur, n'a-t-elle pas à lutter contre le désir qu'elle inspire? Le sentiment, longtemps, absorbe tout son être, mais si elle est toujours abandonnée à elle-même, si elle est entourée d'hommes... elle a à se défendre.

...Ah! Claude, Claude, sauve-moi de moi-même, mon Claude! Ne m'abandonne pas avec ma jeunesse, avec ma beauté!...

Si tu étais ici je te mentirais, je te dirais :

— Non, je ne tremble pas d'émotion quand on me parle d'amour... Et pourtant, parmi tous il y en a de beaux, et d'autres qui supplient et d'autres qui ordonnent. J'ai senti mes poignets se briser dans l'étreinte des mains qui m'attiraient. Je riais, je bravais, et j'appelais l'amour.

... Et je me sauvais parce que mes yeux s'attendrissaient... allaient me trahir...

Ce soir, seule à l'hôtel, dans cette élégante ville d'eaux, je me suis sentie belle.

J'avais une robe de velours feu dont le décolleté faisait plus blanche la peau de ma poi-

trine et de mes bras nus. Je sentais ma nuque longue entre le col de zibeline et la naissance de mes cheveux. Je parlais, j'étais gaie parce que je voulais leur cacher ma tristesse. Ils étaient si nombreux autour de moi !...

Pardonne-moi, mon Claude, je me suis imaginé le baiser de plusieurs d'entre eux, et je les comparais... et je choisissais.

... Pourtant, je suis rentrée toute pure dans ma chambre. Je me suis regardée longtemps dans la psychée.

Seule !... c'est dommage !...

J'avais parlé tout haut, et le bruit de ces mots en frappant mes oreilles m'a rendu la raison, la pudeur...

C'est à la lumière de la toute petite lampe qui ombrait de rose mon lit étroit que je me suis déshabillée.

Les mains jointes, en prière, j'ai murmuré :

— Mon Claude, je suis à toi...

Juillet.

Serait-ce la défaillance ?... J'ai besoin d'avouer, de me confier, et parce que je n'ou-

vre mon cœur à personne, je vais écrire... Tu ne liras jamais, mon Claude, ces lignes qui te blesseraient plus de jalousie que d'amour. Car l'homme qui se permet tout, exige âprement la totalité des joies que peut éprouver celle qu'il a choisie pour son bonheur à lui, à lui seul... Mais pourquoi me laisses-tu seule, si seule !... Tu es si loin de moi, en Angleterre, avec celle que je hais !... Je t'ai demandé de venir.

— Je ne le puis, m'as-tu répondu sèchement.

— Nous allons pourtant être séparés, ai-je insinué, par la venue de mon mari.

— Prie M. Wild de ne pas venir, ma femme, as-tu osé me demander, je serais si jaloux !...

J'ai écrit à M. Wild, lui annonçant ma visite prochaine, pour qu'il ne revint pas...

Ton égoïsme me pèse, Claude, tu ne vis que pour toi. Jamais, je le sais, tu ne t'écarteras pour moi du chemin de bonheur que tu t'es tracé... et je ne peux m'habituer à cette idée que je ne t'aurai jamais... je suis si seule ! si seule ! que parfois je voudrais deux bras qui m'attireraient, pour me consoler, me faire oublier, tout au moins...

Serait-ce la défaillance?... aujourd'hui, j'ai connu le trouble abominable du désir d'un autre. Le désir ! il rôde autour de moi, et il se montrait sous un aspect si charmant !

On m'avait présenté, il y a plusieurs mois, chez une amie, un grand jeune homme, si mince, si beau!... son visage rasé, sa voix tendre, son regard confiant lui donnaient moins que ses vingt-huit ans. Sa bouche nue, bien dessinée, avait un contour ferme, et ses lèvres s'ourlaient de cet air de dédain qu'ont les beaux Apollons antiques. Il s'était incliné pour baiser ma main, et de ses cheveux d'un blond sombre, s'échappait un doux parfum de verveine. Il m'avait regardé, avait souri, et j'avais compris... Je le trouvais joli et sa distinction m'attirait. Il était à la conversation un peu timide, et si simplement sentimental, que je lui trouvais une âme de femme.

— Il est un peu fille, pensais-je en moi-même.

Un moment, en parlant, il s'est approché de moi; je ne me suis pas écartée, et j'ai été troublée, parce que dans un geste de sa main, j'ai vu, à la couleur de son poignet, que son corps était blanc...

Depuis ce jour, je ne l'avais rencontré. Cet après-midi, il est venu chez mon amie. Dans le petit salon où je me trouvais seule, il est entré; les rideaux tamisaient le jour tombant.

— Madame de Nèves n'est pas encore rentrée, je l'attends. Je ferai donc la maîtresse de

maison, et vous offrirai ce petit fauteuil bas, on y est très bien.

Il a poussé la porte, et, s'approchant de moi, s'est agenouillé. Sa tête est tombée sur mes genoux, il a baisé mes mains... Pour me dégager, je me suis levée. Moi si grande, je me suis trouvée petite devant lui.

Il tenait toujours mes poignets sur lesquels se posaient ses lèvres molles, humides, charnues... son parfum de verveine me montait au cerveau. Il a parlé, supplié, ma tête se perdait, j'étais sans souffle, haletante de désir, oui de désir, moi, une femme, j'ose l'avouer, me l'avouer à moi seule.

Puis, j'ai senti ses longues jambes minces frôler mon corps, j'ai vu ses yeux d'enfant se charger de passion, ses bras se faisaient forts, me meutrisssaient un peu. C'était un homme malgré sa grâce juvénile, presque féminine...

Un gémissement doux est sorti de ma gorge, mes paupières se sont fermées... ma bouche a gardé la sienne longtemps, longtemps... Comme il sait embrasser !...

Nous nous regardions, interdits, lorsque le froissement d'une robe annonça le retour de mon amie.

— Excusez mon retard, disait-elle gaiement, en jetant ses gants et sa bourse d'or sur le canapé.

C'est moi qui ai parlé, tant il était ému, et ce me fut une souffrance que de me dégager de l'impression merveilleuse.

Je sens que je vais l'aimer, Claude. Mais comme je veux me garder à toi, je partirai demain. J'ai tant envie de le revoir !

Bourges.

Je suis partie, j'ai fui le poison violent qui coulait en mes veines depuis ce baiser... J'ai fui le visage adorable, les bras blancs, le corps prenant comme une liane... mais j'ai acheté un flacon de verveine, pour me rappeler... Il y manque la chaleur naturelle, le parfum des cheveux, et celui de l'haleine que j'ai bue comme celle d'une fleur toute fraîche.

Ce soir, je suis arrivée dans cette ville de province. Tout paraît y dormir tant le calme y est grand, et les habitants, dans leur attitude, ont quelque chose d'effacé...

J'ai retrouvé ici des amis J'ai compris le bonheur conjugal, l'amour profond, la joie de

la maternité et le doux orgueil de l'homme père, époux, amant.

J'ai déjeuné parmi eux sous un grand marronnier, à la musique des voix tranquilles. Les deux enfants si beaux me faisaient sourire de leur bavardage, et, tout en se parlant, l'homme, la femme, échangeaient de ces regards pleins de pudeur... plein de tendresse, qui ont mis un grand vide en mon âme.

Je n'ai pas de mari, puisqu'il est loin de moi, loin de mon existence et si loin de mon cœur. Et je n'ai pas d'amant puisqu'il poursuit sa vie sans songer à la mienne.

Ce soir, je suis seule dans la chambre d'hôtel; mon balcon est caché sous les rosiers, je dois écarter de la main les fleurs pour fermer ma croisée. Elles paraissent vouloir entrer près de moi, dans ma chambre, s'offrir de toute leur beauté. C'est la nuit, le ciel est clair d'étoiles. Sur la petite place, une fontaine laisse couler un filet d'eau. C'est le silence. Une porte claque. Le bourdon sonne dix heures, et la nuit paraît plus lourde du son qui traîne. Une seule lumière filtre à travers des rideaux et, comme une plainte maladive, j'entends le son d'un violoncelle...

O comme c'est triste, mon Claude !... Où es-tu... où es-tu ?

Pourquoi, malgré le parfum des roses qui m'entourent, celui de la verveine sonne-t-il en mon sang des battementes précipités ?...

... Comme je te voudrais ici, près de moi, avec l'assurance de tes baisers de Maître !

... Comme il était joli dans l'émoi de ses sens, quand je voyais son visage se contracter de bonheur. O ce parfum de verveine, ce parfum !

J'ai brisé le flacon... et j'ai pleuré, mon Claude, comme sur ton épaule avec du désespoir, mais avec le bonheur d'avoir triomphé pour toi de l'adorable tentation.

Et me voici toute pure devant toi... »

Claude referma le cahier.

— Elle m'aime, pensa-t-il, je puis partir tranquille.

Il avait retrouvé sa belle assurance. D'un geste calme, il referma le secrétaire et reprit place dans le fauteuil pour attendre Cécile.

Elle arriva, jolie, toute fraîche de s'être pressée, heureuse de trouver Claude aussi enveloppant. Et leur bonheur fut total parce

qu'ils étaient l'un et l'autre, reconnaissants, lui, de la garder sienne, elle de se croire aimée

TROISIÈME PARTIE

I

— Oui, mon Gill, je t'ai bien aimé, malgré les chocs dont ta vie fut heurtée.

Mme Wild parlait à un beau jeune homme qui lui baisait les mains, et l'on sentait entre ces deux êtres une intimité complète... faite de silence, de compréhension muette. Gill avait vingt ans. Sa forte corpulence lui en donnait davantage. Il était grand et les sports avaient développé sa carrure. Mais il y avait sur toute sa personne un charme, une distinction éma-

nant de son père, de même que l'on retrouvait en lui les cheveux bruns, l'incomparable regard qu'avait tant adorés Cécile.

Jamais Gill n'avait rencontré ni Claude ni M. Wild. Enfant, il s'était contenté de jouir de la belle vie qui lui était faite, existence de luxe et d'agrément et voulant croire à ce que lui disait sa mère d'une séparation d'avec son mari. Mais alors pourquoi son nom dissemblable ? Peu à peu s'était ouverte en lui la curiosité, ne comprenant pas sa vie hachée, ses intimités avec Mme Wild, brusquement interrompues, la maison transformée par l'arrivée d'un Américain, son père, sans doute, dont on parlait toujours avec respect, et un peu de commisération, comme d'un être à qui l'on cache quelque chose. Ou bien Gill partait en voyage, avec sa mère, et celle-ci pour plusieurs jours le laissait seul, brusquement rappelée par une dépêche qui la ravissait.

Le jeune homme sentait entre eux un mystère qu'il ne voulait pas déflorer, parce qu'il comprenait chez sa mère ce silence fait de pudeur, mais ses vingt ans lui avaient appris déjà l'âme des femmes, le secret de leurs larmes, et Mme Wild était si femme !... Il la regardait tendrement, si jolie, dégageant un attrait si grand !...

Cécile avait maintenant quarante-cinq ans,

mais les quarante-cinq ans d'une Parisienne coquette innée qui veut être belle pour elle avant n'importe qui, En France seulement, on trouve ce phénomène de celles qui, en perdant quelques années, ne sont que plus prenantes. Claude avait eu raison, elle en paraissait trente, et les paraîtrait toute sa vie. Age admirable, puissance de la féminité, jeunesse savoureuse des trente ans ! Et si elle avait sur ses traits, parfois, un masque de souffrance, il se perdait dans ses sourires faciles « qui relevaient adorablement les coins de sa bouche » lui disait Claude. et dans l'incomparable rayonnement que donne toujours l'amour.

Gill avait posé tendrement sa belle tête sur l'épaule de Cécile :

— Tu as souffert, maman...

— Oui, horriblement, et mes douleurs, je crois, ne sont pas terminées.

Elle parlait, lentement, le regard fixe, comme posé sur la vision de l'avenir.

— Mais je t'ai bien aimé, reprit-elle comme pour s'excuser du passé.

— Je le sais, Mère, je le sentais à ta façon de me regarder, à tes sourires pleins de larmes, je l'ai compris surtout à la manière dont tu m'embrassais.

Les enfants reçoivent tant de baisers qu'ils

sont obligés de les différencier. Ils comprennent bien, va, ceux qui contiennent du désespoir, et c'est peut-être leur stupeur et la consolation qu'ils ne savent exprimer que l'on trouve dans les yeux trop ouverts dont ils regardent les grandes personnes !

Et je le sais encore, que tu m'as bien aimé, mieux maintenant, avec mon cœur d'homme.

— Gill, reprit Cécile, je dois te parler, te dire la vérité.

— Ne vas-tu pas te faire du mal ?

— Que m'importe ! il le faut. Depuis hier. je ne songe qu'à tes supplications. Tu as fait tes études et rêves de diplômes... que je veux te refuser.

— Pourquoi ? ma mère. Plusieurs fois déjà, je me suis buté à cette décision. Je voudrais tant être comme mes camarades et ne pas sortir des écoles sans ces certificats indispensables aujourd'hui à toutes les carrières...

— Ils te seront inutiles, mon Gill, comme à tous les êtres de volonté qui arrivent. Un homme honnête et travailleur se passe de diplômes.

— Mais.. pourquoi cette obstination, fit-il surpris ?

— C'est là la cause de la confession que je veux te faire : Ecoute-moi avec tout ton cœur,

avec cette tendresse délicate que tu m'as témoignée toujours. Ecoute, mon Gill..

Et elle caressait les cheveux bruns.

— Je ne veux pas que tu passes d'examens parce qu'il te faudrait ton acte de naissance. Or, je ne puis le remettre à tes directeurs d'école, puisque ce serait publier...

— Publier ?... répéta-t-il.

— Ton origine.

Un immense poids sembla tomber sur les épaules du jeune homme. Sans comprendre encore, il sentit peser sur lui la fatalité.

Son silence fut sa seule question.

— Je m'appelle Mme Wild, suis mariée à un Américain, celui dont tu as entendu parler. mais que tu n'as jamais vu, de même qu'il t'ignore. Je suis ta mère. il n'est pas ton père.

Elle s'arrêta un moment, puis avec dans la voix la douceur éteinte de ceux qui souffrent :

— Tu es un homme, Gill, et tu reçois de moi, peut-être, la première confidence de femme...

M. Wild est très bon et très distant de moi. Il m'aime... en Américain, moi, une latine. Et malgré ses attentions paternelles, le luxe qu'il me donne, je n'étais pas heureuse. Je ne crois qu'à l'affinité des êtres de même race. Nous avons, nous, des besoins de ten-

dresse, de rêve, de poésie, auxquels ils ne songent pas...

Il vivait continuellement là-bas, moi ici. J'étais belle, j'avais vingt-cinq ans, un cœur ivre d'amour, un cerveau plein de chimères... J'ai connu, puis aimé un Français, Claude Napier.

Je fus à lui... Tu le vois, je t'avoue toute ma vie, ma faiblesse, mon seul amour.

Mais j'étais mariée, lui de même.

Au début, nous avons connu des neures inoubliables sur lesquelles s'est bâtie mon existence. Je ne crois pas que l'on puisse davantage s'approcher du sublime...

Mais je souffrais. Je souffrais parce que je l'aimais et qu'il n'était pas libre. Tout m'était prétexte à la douleur, qui fait toujours le fond d'une grande passion J'ai supporté sans plainte des humiliations, me sentant en tout la seconde, et ne le voyant que lorsque la première lui en laissait le loisir.

Combien de fois, ici même où tu es, ne l'ai-je pas supplié de venir, de sacrifier une sortie avec elle pour dîner avec moi ! Il promettait, puis un coup de téléphone m'avisait au dernier moment qu'il ne viendrait pas. Je l'aimais tant que je supportais tout, et pourtant que d'affronts brisèrent mon orgueil !... Les lettres étaient adressées à « Monsieur » Wild, de

peur que « Madame » ne l'eût compromis. S'il rencontrait, lorsque nous voyagions, quelqu'un de connaissance, il me priait de changer de compartiment ; et je subissais la honte d'arriver seule dans les hôtels, parce qu'il me suivait, et ne voulait pas, pour les autres, paraître me rejoindre.

Et je l'aimais toujours... Gill, ne joue pas avec le cœur des femmes, c'est trop les torturer.

Une autre se fut contentée peut-être de ce bonheur boîteux, eut trouvé la félicité dans une vie bien arrangée entre un époux riche et absent, et un amant bien choisi. C'eut été très parisien. Mais moi, vois-tu, j'ai des aspirations trop hautes pour concevoir le bonheur dans le mensonge et l'humiliation. L'amour, c'est une gloire, c'est la beauté, c'est le triomphe sur la bassesse humaine, ce ne peuvent être l'abominable esclavage, les caresses cachées comme honteuses. Il faut être héroïque pour vivre toute sa vie d'un amour clandestin. On y trouve d'abord un attrait, mais on a besoin, quand on est femme, de s'appuyer au bras d'un homme... de son homme...

Cela, jamais je ne l'ai connu, parce qu'il avait peur, peur de perdre son prestige et la situation qu'il doit à la dot de sa femme. Ah ! tout cela, je le sais, je le vois trop, mais je

l'aime... irrémédiablement...

Alors, j'ai compris que tu allais venir, mon Gill. J'ai senti battre dans mon cœur un autre cœur et dans mes veines un autre sang... Tu appelais la vie, me demandais à naître. Tu étais l'enfant de mon bien-aimé, l'enfant défendu... pour moi le doux refuge. Tu étais encore Lui, Claude, l'homme adoré ; tu étais sa chair et nos caresses...

... J'avais devant moi le crime qui libère ou l'espoir de t'avoir comme une consolation, et le témoignage de ma passion sublime.

... Tu vins au monde. Il n'était pas libre de son nom, me dit-il, je ne l'étais pas de celui de Wild. On t'a nommé Gilbert, fils de père et mère inconnus. Et c'est moi qui, de ce prénom, ai fait Gill Bert.

Me pardonnes-tu, dis, mon ami, mon enfant ?...

Elle a senti rouler sur son épaule la belle tête brune.

— Parle encore, supplie-t-il.

O comme il lui ressemble, comme sa voix est pareille quand il demande, à celle de Claude Napier !...

Que te dire encore, si ce n'est que je t'ai adoré avec désespoir, que tu es mon soutien et... mon seul confident.

— Souffres-tu encore, ou es-tu libérée, maintenant, de cet amour douloureux ?

— Non, je ne puis me dégager de lui, et pourtant le bonheur est fini, car le bonheur n'est qu'une croyance, croyance en la réalisation d'un rêve, en un espoir, en des mots entendus. Le bonheur finit le jour où l'on ne croit plus. Je sens, je sens en moi quelque chose, un désastre que je porte jour et nuit. Je le sens comme nous sentons, nous les femmes avec nos nerfs, avec notre chair esclave, notre cœur dévorant. Je le sens à la façon trop sincère dont il s'occupe de M. Wild, de l'ampleur de ses affaires et de sa réussite. Je l'ai senti à l'affreuse douceur de sa voix quand il m'a dit hier

— Au lieu que ton mari vienne, tu pourrais peut-être aller en Amérique ?

Je ne veux pas comprendre, non, ce serait affreux, et je sais que je lui obéirai, pour lui plaire, dussé-je mourir de détresse et de solitude.....

Alors Gill souleva sa tête de la tiède poitrine où elle s'appuyait. Et posant sur ceux de Cécile ses yeux bruns et si francs :

— Si tu pars, mère chérie, mère belle et adorée, mère sublime et respectée, je partirai avec toi. Tu l'auras en moi, ton Claude et je serai toujours à tes côtés pour te faire revivre ton amour. Nous partirons ensemble, cela vaut

mieux, car tu souffrirais par lui maintenant. Quand un homme s'éloigne, espace ses visites ou parle de devoirs, c'est qu'il n'aime plus, et mieux vaut le délivrer de ce qui l'obsédera vite. Un homme qui aime, mère, rien ne l'arrête, il brave tout, supporte tout, et les ennuis de son ménage s'il ne peut le quitter, les soucis des affaires, et toutes les jalousies... même le partage, plutôt que de perdre celle qui est son bonheur.

Nous partirons tous deux, je veillerai sur toi, et tu seras fière de Gill Bert, tu verras !...

Il y avait dans la voix du jeune homme tant d'ardente confiance, une si grande douceur, une telle tendresse, que Cécile sourit. Mais son sourire se noya de larmes et elle pleura sur l'épaule de son fils, le bel enfant de son amour.

II

Depuis plus de trois mois, Mme Wild n'avait vu Claude. L'usine l'absorbait de plus en plus et il ne pouvait l'abandonner, disait-il, à l'agitation qui grondait dans le monde ouvrier.

Dans le Pays Noir, le voisinage immédiat des usines et des mines établit un rapprochement total, presque familial des idées, et c'est toute une cité qui bat d'un même cœur, avec ses espoirs, ses volontés, ses révoltes. Pliés sous le joug du même travail pénible, les ou-

vriers sont frères, tant il est vrai que la fraternité ne naît que dans le malheur.

Ils n'ont point, à proprement parler, de souffrances Ils furent heureux, même autrefois, ceux dont les salaires moins élevés suffisaient aux besoins. Ils connaissaient le calme repos, la soumission paisible au travail obligatoire, se contentaient de la maigre table qui rétablissait leurs forces.

— Nous sommes des pauvres, disaient-ils alors. Le luxe, c'est pour les riches. Puis, s'étaient formés les syndicats, les coopératives sociales, les magasins éblouissants de fausses dorures où l'on peut tout se procurer à crédit. Dans le pays étaient venus des « Messieurs très bien mis » qui avaient parlé aux habitants de droits inconnus et dans les cerveaux médiocres, avaient germé les mots inintelligibles encore, mais déjà repétés.

Tous les ouvriers semblaient s'être resserrés davantage de se croire puissants à gouverner un jour le monde, et c'est en évoquant les derniers discours entendus que la colonne noire se rendait au travail.

Un jour, enfin, dans un meeting, tout ce peuple avait tressailli. On lui faisait entrevoir la fortune pour tous, les droits au plaisir pour tous, l'injustice de sa situation en présence des millions que produisait l'usine.

— Vous êtes des dupes, des victimes, demandez des secours, des hôpitaux, l'augmentation des salaires. Révoltez-vous contre les tyrans qui se vautrent dans l'or, tandis que vous mourez de faim. Ainsi avaient parlé ceux qui se disaient être les bienfaiteurs de l'humble troupeau.

Vers ce temps-là toute une paroi de la découverte de Lassalle s'étant effondrée, on avait fait appel aux départements voisins pour renforcer l'équipe.

Faites doubler vos salaires, avant d'accepter, avaient insinué les agents des syndicats.

Plusieurs jours ils avaient attendu la réponse de Decazeville, la direction ne pouvant se résoudre à de si lourds sacrifices. Mais la colonne de fumée s'épaississait, striée de rouge, le feu rongeait, plus menaçant chaque jour, la montagne en combustion depuis plusieurs siècles. Napier signa l'engagement, appelant au plus tôt les équipes de Carmaux, Carmaux, centre révolutionnaire, berceau de la Carmagnole, où la population n'a plus rien de français, tant on y reçoit la lie du malheur et du crime. Tous les évadés, les miséreux d'Espagne se cachent dans les mines de Carmaux, répandant de plus en plus dans la région leur esprit de haine et de rébellion

Parmi eux, se trouvait un homme jeune et très beau ; grand, le regard moqueur sous la visière de sa casquette, il se dandinait en marchant, les deux mains dans les poches. On ne lui connaissait pas de famille, on ignorait d'où il venait, mais son fort accent témoignait qu'il arrivait de l'autre côté des Pyrénées. On le nommait Hubino.

— Votre nom ? ou votre prénom ? lui avait-on demandé ?

— Que vous importe ! avait-il répondu.

Et ses sourcils serrés disaient qu'il n'en révélerait pas davantage.

On l'avait supporté, parce qu'il était dur à l'ouvrage, et qu'il jouissait sur tous les autres d'une autorité marquée. C'est Hubino qui conduisait l'équipe lorsqu'elle s'était présentée à Napier, et quand on lui avait tendu sa feuille d'admission, il avait tracé maladroitement les lettres de son nom.

— C'est pour tous que je signe, ils me suivent.

— C'est vrai, avaient-ils répondu, nous lui obéissons.

Napier n'avait rien ajouté, gêné par le sourire qui tirait un peu de côté la bouche de l'Espagnol. Il sentait gronder la tempête,

prévoyait les difficultés de corons et de nourriture qui allaient l'assaillir.

— Mais l'esprit est ici bien meilleur, se dit-il, et le département combattra la mauvaise influence.

L'Aveyron est en effet un pays qui mérite l'observation. Les habitants ne sont pas positivement des méridionaux. S'ils se reliaient à quelque type de race, ce serait plutôt à l'Auvergnat qu'au Gallo-Latin du Midi. Le pays est rude, il faut se colleter avec la terre pour la faire produire. Les grasses prairies du Limousin deviennent des causses sur lesquelles s'ébrèche la charrue, en cette région peu favorisée. La terre est morcelée, sans vastes domaines, les habitants sont âpres au gain, renfermés, superstitieux. Rodez est l'une des forteresses du cléricalisme français, et l'Aveyron, à lui seul, fournit plus de prêtres que n'importe quel autre département français, la Lozère exceptée.

Dans les centres industriels comme Decazeville, le nombre est grand des socialistes révolutionnaires qui vont à la messe le dimanche, et il y a là un mélange surprenant, non pas de foi, mais de croyance en la divinité, en même temps que de ferveur en la sociale.

Les ouvriers sont également des agricul-

teurs, ont un lopin de terre qu'ils cultivent durant la période de repos.

Les Carmausins faisant irruption à Decazeville avaient éveillé la curiosité. Ils apportaient de la nouveauté, des idées avancées, le prestige de l'inconnu. On les questionnait, et Hubino prenant la parole leur répondait avec un air narquois :

— Vous vous plaignez de la misère, mais faites comme nous, imposez vos prix. Et, dans un mauvais rire :

— Les usines ne marcheront pas sans nous !

Son esprit haineux finissait par en imposer aux autres. Ils lui trouvaient une supériorité et ne demandaient qu'à se grouper autour de lui comme autour d'un apôtre.

— Parle pour nous, avait hasardé un homme chétif. Nous, nous n'oserons jamais.

— Oui, oui, avait-on lancé de tous côtés.

Fier de la confiance qu'on lui accordait, comme pour montrer sa force il bravait.

—Et si on ne nous écoute pas, les fours éteints, les mines désertes.

— Oui, oui, avait clamé la foule.

Ils se tenaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville qui domine l'usine. De son bureau, Claude avait vu la multitude des hommes réunis. Et parce qu'il ne pouvait entendre

leurs paroles, l'immense bruit, le son des cloches et des sifflets lui faisaient éprouver le malaise d'un silence.

— Que disent-ils ?

Il s'est levé brusquement et s'est dirigé vers la place noire des ouvriers serrés les uns contre les autres.

Sur son passage toutes les casquettes se levaient naguère, et les enfants venaient à lui.

Ce jour-là, il ne fut salué que par un silence profond, silence de malheur qui plane, et qui lui étreignit le cœur.

Toutes ces têtes tournées vers lui, ces milliers d'yeux qui le regardaient lui donnèrent un frisson, une sourde épouvante.

Et c'est lui qui salua, parce qu'il avait peur, par respect peut-être aussi de cette force énorme opposée à sa faible volonté. Il eut voulu marcher vers eux, leur dire :

— Je suis votre maître, mais aussi votre ami. Puis-je quelque chose pour vous ?

Mais son salut avait rencontré le sourire de l'Espagnol, passé au premier rang et prêt à répondre.

Dans cette bouche ironiquement relevée de côté, il y avait des paroles muettes encore mais menaçantes, Napier le sentait bien et il avait rebroussé chemin n'osant se rendre à la

gendarmerie ainsi qu'il en avait eu l'idée première.

— Si tu lui parlais, insinua l'un des ouvriers. De quel droit ne nous paie-t-il pas autant que les Carmausins ? Notre travail n'est-il pas le même ?

— Oui, parle lui, répètèrent les autres.

— Vous n'y connaissez rien, répondit l'Espagnol dans un haussement d'épaules.

Les autres s'étaient tus, respectueux, et contemplaient leur camarade. Les deux mains dans les poches, il prenait du regard possession de l'usine. Les gueules des cheminées qui vomissaient dans le jour tombant leur fumée jaune et rouge, les coulées majestueuses, les cloches qui tintaient, les centaines de wagonnets qui roulaient, tout cela lui appartenait, s'arrêterait si sa volonté en décidait, il en était le maître.

Daignant parler enfin :

— Nous irons Le trouver en délégation.

Dans le silence, chacun attendait l'honneur d'être choisi, les yeux interrogeaient, les tailles se redressaient.

Sans un mot, il appelait d'un geste ceux qui étaient désignés, une dizaine parmi les plus intelligents.

Le groupe se forma, entoura Hubino, grand

et mince dans sa veste de toile noire et son pantalon de velours. Comme il n'avait pas de col, on voyait sa nuque solide, son cou long et robuste où les veines saillaient brunes quand il s'exaspérait.

— Suivez-moi, leur dit-il. Vous n'aurez qu'à vous taire, à me laisser parler. Vous n'êtes que les témoins de mon entrevue avec le Patron.

Se tournant vers les deux milliers d'hommes qui l'observaient, l'équipe de nuit qui devrait bientôt remplacer l'autre :

— Vous, attendez-nous.

Et récapitulant :

— Vous exigez les salaires égaux à ceux des Carmausins ?

— Oui, oui.

— Sinon, vous refusez le travail ?

— Oui, crièrent-ils d'une seule voix.

— Allons donc, fit-il avec autorité, en se tournant vers la délégation.

Les hommes s'étaient resserrés davantage, parlaient, s'agitaient, se montaient mutuellement. Au fond, ils n'étaient pas malheureux, mais comment céder devant les autres, disait chacun d'eux.

Tout autour de la place, les femmes en robes noires, des enfants dans les bras, ou pendus à leurs jupes, regardaient, les yeux grands

ouverts, sans comprendre. De gestes désespérés, elles appelaient leurs hommes.

— N'y va pas ! suppliaient-elles, sans savoir où ils voulaient en venir.

Mais ils revenaient près des autres et le bruit montait en clameur, des cris de révolte qui les exaspéraient.

Parmi les Carmausins qui ne s'étaient joints à ceux de Decazeville que pour leur donner le courage de leur réussite, une voix fredonna :

— Vive le son, vive le son !

Et comme une tempête souffle en rafale, les gorges se serrèrent. crièrent plutôt qu'elles ne chantèrent :

— Vive le son du canon !

A ce moment on frappait à la porte de Claude Napier.

— Entrez !

Il se trouvait en présence de l'Espagnol qui restait sur le seuil, les mains dans les poches, se dandinant, la casquette sur la tête.

Napier s'était levé, peut-être pour se défendre.

— Que voulez-vous ? demanda le directeur.

— Vive le son, vive le son, clamaient les voix rauques couvrant les bruits infernaux de l'usine et faisant trembler les montagnes.

— Ecoutez-les, fit tranquillement Hubino.

— Que voulez-vous, répéta le directeur.

— Les mêmes salaires pour ceux de Decazeville que pour les Carmausins.

— Mais... hésita Napier.

— Mais ? répéta Hubino.

— Ils sont quatre mille.

— Je le sais.

— Vous rendez-vous compte que ce que vous me demandez, c'est la ruine ?

— Les millions roulent dans l'usine.

— C'est impossible, trancha Napier.

— Vive le son, vive le son ! hurlait la foule.

— Réfléchissez, fit l'Espagnol condescendant.

— C'est impossible, répéta Claude.

— Pourtant, insinua le meneur, vous les entendez ?

Le chant lugubre montait toujours, et maintenant on y distinguait des voix de femmes, de celles qui travaillaient dans les mines, nues sous les blouses qui collaient à leur corps. Il y en avait dont le lait jaillissait sous la poussée des berlines de charbons. Entre les têtées, les petits dormaient au creux d'un tas de poussier Oui, il y avait de la misère et elles criaient avec les hommes.

— Vive le son, vive le son !

— Ecoutez, avait dit Hubino, je ne veux

rien d'irrémédiable. Réfléchissez. Nous reviendrons ce soir, à dix heures, quand l'équipe de jour sera sortie.

— Et que vous aurez pu l'entraîner ?

— Oui, nous n'avons qu'une seule idée, la même.

Ils étaient partis, calmes, et regagnaient leurs camarades.

Sans qu'il eut à faire un geste, le silence s'établit, Hubino parla.

— Il ne veut pas céder.

— Ah ! gueulaient-ils en menaçant des poings.

—Mais je lui ai donné jusqu'à dix heures, ce soir, pour réfléchir.

Un murmure désapprobateur sortit de toutes les bouches. Hubino se disposait à répondre, quand un homme se fit place, jouant des coudes. Il était suivi par des gamins qui portaient une table sur laquelle il monta.

L'agent gréviste était arrivé de Paris, les poches pleines d'argent. Il avait acheté tous les tonneaux de vin que possédait la ville et qui roulaient sur la place, éventrés, pour que chacun put y puiser à volonté. Son discours commença.

— Les droits, l'ouvrier. le patron, l'injustice...

Il était salué d'ovations par ce monde où l'ivresse agissait brusquement.

Une sirène lança sa plainte prolongée, plus prolongée que de coutume comme pour rendre l'ordre plus impérieux.

Tous ils se regardèrent pour se consulter sur l'attitude à prendre.

— Allez à vos postes, commanda l'homme. Nous saurons aller vous chercher s'il le faut.

A regret, ils quittèrent la place, se dirigeant en hâte vers leur demeure pour prendre la musette de leurs provisions et n'avoir pas l'amende du retard, par une dernière habitude de soumission.

Et ce fut la sortie de l'équipe de jour, le cortège hâve, noir de tous les êtres harassés de fatigue. Ils marchaient courbés en avant, traînaient les pieds. Leurs visages où la houille s'était écrasée étaient défigurés, et leurs yeux semblaient immenses, blancs, dans la crasse de leur peau.

Ceux des mines qui travaillaient tout nus montraient leur poitrine velue, sale, sous leur veste baillante, sans chemise.

Ils avaient, par souci de se préserver du froid, remonté le col de leur vêtement de toile noire, et curieusement observaient celui qui, monté sur la table, s'écriait :

— Vous avez assez souffert, maintenant vous

aurez droit au bonheur de l'argent. Révoltez-vous !

Les tonneaux pleins de vin où chacun puisait les comblaient de stupeur.

— Quoi ? on ne payait donc plus, maintenant ?

— Non, c'est la grève, c'est la richesse, tout est à nous. Tiens, bois, disait l'un d'eux en plongeant son verre dans le fût.

Et chez ces malheureux privés d'air depuis le matin, le vin brûlait les idées. Ils écoutaient, acquiesçaient, braillaient plus fort que les autres. Le soir tombait sur la ville noire et une brume poisseuse enveloppait tout de tristesse, d'humidité, de pauvreté. Hubino se tenait dans la foule.

— Oui, à dix heures, répondait-il. C'est bientôt.

Dans le cirque des montagnes en combustion, l'usine battait son plein de travail. Du haut de la place on voyait sous les globes d'acétylène, le pliage des feuillards poussés sur d'énormes wagons, A droite, les fours à coke jetaient par intervalle une lumière éblouissante. Devant les fours Martin, on entendait battre les lourdes portes de fer. Et à gauche les trains de laminoir où les hommes nus attendaient le son des cloches ou les coups frappés sur la tole pour reprendre le travail.

Comme d'énormes astres flamboyants, les lingots chauffés à blanc parcouraient, suspendus à la grue, le chemin du four au train de laminoir. Bientôt ils ressortaient en barre souple et rouge que le lamineur saisissait dans ses énormes pinces, s'en enroulant comme d'un ruban de feu. Malgré leur adresse, que de malheureux n'avaient-ils pas eu le pied sectionné, la jambe perdue, par le seul contact d'une barre rougie. L'un d'eux, pour un faux pas, avait eu, dans sa chute, le corps coupé en deux.

Sans arrêt, se vidaient les poches de coulées, les blooms passaient, les cloches tintaient... Tous, ils regardaient avec fierté cette usine où tout fonctionnait par leur concours. Et ils sentaient leur volonté s'amollir devant le grandiose de ce monde en fusion.

Mais l'Horloge de l'Hotel de Ville vibra dans la nuit.

— Dix heures, lança Hubino.

— Non, c'est neuf heures, dit un timide.

— Dix heures, dix heures !....

— Vive le son, vive le son !

Le chant recommençait, et quand celui qui savait les couplets les chantait seul :

— Vive le son du canon ! répétait la voix de ceux qui travaillaient en bas.

— Vive le son, redisait l'écho lugubre de la montagne.

Et Hubino repartit, suivi des délégués.

Mais le bureau du Directeur était plongé dans l'obscurité. Napier était absent.

— Allons chez lui ! proposa l'Espagnol.

Claude avait fui, comprenant le danger qui menaçait l'usine s'il persistait dans son refus, préférant ne pas avoir ce soir là d'entrevue définitive.

Faisant appel à Rasset son secrétaire, il l'avait chargé de répondre pour lui et de ramener l'ordre au nom de la bonne camaraderie. Rasset jouissait d'un certain prestige, étant correspondant d'un grand journal de la région.

— Il y a un train à dix heures vingt, prenez-le, avait-il conseillé à Claude. Le pays est mauvais, méfiez-vous de sa colère. Revenez dans deux jours. Nous les tiendrons jusque-là.

Et Napier avait gagné par des détours, le chemin de la gare.

La colonne, en chantant l'hymne révolutionnaire s'était rendue à la maison du Directeur. Sans lumière, elle semblait abandonnée.

— Le lâche, cria l'Espagnol, il a peur ?

Puis, dans le silence général :

— Faisons-le sortir de force. Des bidons, passez-moi des bidons.

Le garage ouvert en offrit à volonté. On les vida sur les murs. Et, au seul craquement d'une allumette, les flammes s'élevèrent.

— Camarades ! Camarades ! criait le secrétaire, vous aurez satisfaction. Il est allé chercher de l'argent pour vous en donner. Ne vous révoltez pas, il sera là dans deux jours !...

Parti ? il est parti ?

...A ce moment, la locomotive sifflait le départ. Un homme caché dans le bureau du chef de gare s'élançait, sur un geste de celui-ci, dans un compartiment réservé. Le train quittait Decazeville toute illuminée d'un brasier.

Dans la montagne, le château brûlait...

III

Bouleversé, fou de colère, Claude arrivait chez lui le lendemain matin. Jaqueline fut surprise du retour de son mari qu'elle ne prévoyait pas. Mais sa joie tomba devant le visage bouleversé de Napier.

Un moment elle s'était approchée pour le questionner, mais les paroles étaient mortes sur ses lèvres. D'où venait cependant l'émotion qui boulevarsait ses traits?... Elle oubliait un instant, tout son passé douloureux devant la peine qu'il pouvait éprouver. Muet, le visage

sombre, il arpentait la pièce qui lui servait de cabinet de travail.

Jaqueline avait connu bien des moments semblables et en avait tant pleuré autrefois qu'elle avait, à trente-neuf ans, la résignation de la désillusion.

Il y a des femmes poupées qui ne doivent pas changer sans paraître tout d'un coup plus âgées qu'elles ne le sont en réalité. Sur leurs traits se pose alors un masque vieillot qui inquiète et ennuie, ainsi qu'on l'éprouve devant certains enfants au visage trop accusé.

Jaqueline avait encore le même blond des cheveux, et le bleu de lin de ses yeux ne s'était pas fané, mais le faible embonpoint qui rend plus désirable une femme de grande taille avait détruit l'harmonie de cet être fragile.

Combien Cécile est plus désirable ! ne put s'empêcher de songer Claude.

— Tu as des soucis ? demanda Mme Napier avec soumission.

— Oui,... de gros soucis, fit Claude avec impatience.

— Ne puis-je t'être utile ?

Il ne répondit pas.

— Parle-moi, Claude, au nom de mon court bonheur passé... je suis ta femme et voudrais tant te consoler !

— J'ai de gros soucis, répéta-t-il que je t'ai cachés par tendresse et aussi par délicatesse.

Jaqueline sentait venir la confidence.

Heureuse, confuse, elle exultait de l'âpre bonheur de soulager, d'aider peut-être son bien-aimé.

— Avoue-moi tout, supplia-t-elle.

Absorbé, les sourcils froncés, Claude semblait revivre les derniers jours passés.

— Je viens de traverser, fit-il brusquement des instants terribles de grèves, de révolte. Les ouvriers braillant la Carmagnole ont assailli ma maison qu'ils ont incendiée, j'ai dû fuir, tant je sentais m'étreindre l'assassinat qu'ils méditaient comme prix de mon refus.

— Mais, que veulent-ils ? demanda Jaqueline effrayée.

— Le savent-ils eux-mêmes ? Ils sont menés par un vague Espagnol, un certain Hubino venu de Carmaux. Devant ma fuite n'auront-ils pas étendu l'incendie à l'usine ? Il va falloir reconstruire, augmenter les salaires !...

— N'attends pas ! chaque jour qui passe accroît le danger...

— Je le sais bien, hélas ! fit-il, abattu.

— Pourquoi donc ton hésitation ?

—Je ne puis te l'avouer. Tout mon orgueil se révolte à cette idée.

Elle comprenait maintenant et prenait conscience de sa supériorité.

— Que te faut-il ? questionna-t-elle.

— De l'argent, beaucoup d'argent.

Il y eut un silence.

— Ecoute, Claude, écoute-moi bien, reprit-elle enfin. Je vais te proposer un pacte. Donne-moi ta parole que tu ne verras plus Mme Wild....

— Comment ? que veux-tu dire ? s'exlama-t-il avec surprise.

— Je sais, je sais tout, trancha Jaqueline. Et prenant dans un petit meuble un mince paquet scellé.

Tiens, regarde ! Des lettres, des dépêches. En les découvrant je sentais mon sang se glacer dans mes veines.

Elle avait de la douceur dans la voix.

— Je ne fouillais pas, mon Claude, pour les trouver. Tu les oubliais sur des meubles ou dans des vêtements, et les domestiques les mêlaient à mes papiers. J'étais torturée de chagrin, de jalousie, mais... je me taisais pour ne pas te déplaire de connaître tes fautes. Je t'aimais tant que je supportais tout, plutôt que l'idée de te perdre. Il n'y a que ceux qui souhaitent une séparation pour en trouver le prétexte. Ah ! vous oubliez trop facilement les larmes que nous versons, nous,

les compagnes fidèles et patientes, quand vous ne donnez le bonheur qu'à vos maîtresses....

— Non, s'était écrié Claude, il n'y a jamais pour nous qu'une femme, une seule, celle qui porte notre nom. Nous connaîtrons peut-être des coups de passion pour d'autres, mais elle, c'est la vraie, l'unique, celle que nous respectons, pour qui nous abandonnons tout le reste, celle auprès de laquelle nous revenons toujours, la compagne de la vie, la compagne de la mort...

Elles le sentent bien, les maîtresses, et de là vient la haine qu'elles ont pour vous. Ma Jaqueline, ma femme-enfant, je n'ai jamais aimé que toi... quand je sonde le fond de mon cœur, je dois bien me l'avouer.

Il se faisait tendre comme autrefois.

— N'ai-je pas toujours été, reprit-il, ton époux ? m'efforçant de ne jamais manquer à mes devoirs, à la place que j'occupais ici ?

Un voile assombrit les yeux de Mme Napier.

— Oui, tu étais là, mais si malheureux d'y être, traînant ton ennui de pièce en pièce ou te perdant dans le silence, que souvent j'aurais voulu te chasser, te pousser dehors, vers elle.

— Ah ! pardonne-moi, sois généreuse ! Si

tu pouvais lire en moi, tu saurais que tout est fini.

Il la serrait dans ses bras.

— Ecoute dans ma poitrine, faisait-il câlin, mon cœur te le dit...

Jaqueline reconnaissante baisait les mains de son mari.

— Claude, mon Claude !

— Oui, ton Claude à toi !

Et, dans un soupir :

— C'est bien dans les moments pénibles que l'on voit vers qui l'on est entraîné...

— Je veux t'aider, reprit Mme Napier. Fais-moi la promesse que je te demande et je te remettrai demain les neuf millions qui restent de ma dot.

— Je te jure, dit-il, que jamais plus je ne la reverrai.

— Mon Claude ! merci, merci, fit-elle en joignant les mains.

Les yeux mi-clos pour témoigner de son émotion, il baisa les lèvres de sa femme.

— Je te le promets, répéta-t-il. Puis, prenant son chapeau pour sortir :

— Excuse-moi d'interrompre une heure si belle, dit-il d'un air las, mais il va falloir, pour partir ce soir, que je règle la situation avec les banquiers.

— Va, va, mon amour !

Du bout des doigts il lui envoya encore un baiser.

Puis, heureux de l'heure d'amour qu'il entrevoyait, il se dirigea vers la demeure de Mme Wild.

IV

Jamais Cécile n'avait connu bonheur plus grand. Claude était arrivé, tremblant, l'avait prise dans ses bras. Elle avait retrouvé les élans merveilleux, les cris de passion dont le souvenir seul l'anéantissait de soumission. Il lui avait parlé avec une plus grande douceur, sa voix se faisait humble et ses yeux se mouillaient. Sincèrement, il éprouvait auprès de Cécile un repos, une libération des évènements tragiques de la veille. Elle le sentait épris, la désirant comme au premier jour.

— Tu me reviens, lui disait-elle. Pourquoi t'ai-je soupçonné, mon Claude, de vouloir t'éloigner ?

— J'ai eu des soucis ces temps derniers, lui avait-il répondu, excuse-moi si parfois je te parais sombre, étrange, incompréhensible peut-être, mais tu le sais bien que je suis tout à toi.

Et, la prenant contre lui :

— Dis-moi que tu es ma femme, ma femme à moi... à moi tout seul.

Etourdie de bonheur, elle s'était donnée de tout son amour.

Et une nouvelle fois il était parti, ne fixant pas la date de son retour. Alors, la douleur était revenue et pourquoi ? une angoisse lui serrait le cœur, s'abattait sur elle comme un désastre. Elle sentait en elle ce qu'elle avait avoué à son fils, l'effroi, la peur.....

— Cependant il était là, il n'y a qu'un instant. Il pleurait, sa voix tremblait, ses bras se serraient à mon corps...

Elle voulait se rappeler les baisers reçus, et il lui paraissait qu'un long temps s'était écoulé en une minute, mettant entre eux de l'absence, de la mort...

Pourquoi cette phrase murmurée au moment de partir ;

— Je suis heureux de t'avoir possédée encore une fois.

Claude, lui-même ressentait une peine profonde. Il avait connu par Cécile un amour si complet, des joies si grandes qu'il éprouvait à l'idée de rupture l'hésitation du chirurgien au moment de tailler dans un corps admirable.

Pourtant, il le fallait. L'argent lui était indispensable, et Cécile devenait l'obstacle permanent à la tranquilité nécessaire au travail, de même qu'aux ambitions politiques qu'il sentait naître en lui.

— Ne pas lui rendre aujourd'hui son indépendance, c'est briser sa vie, se disait-il, et il se sentait épris de dévouement pour cette femme qui l'avait adoré, qui l'avait élevé au-dessus de lui-même, qui lui avait donné les plus belles années de son existence, sa beauté, son appui.

Il devait lui écrire cependant. Ah ! quelles belles paroles d'amour et de grandeur savent trouver les hommes quand ils veulent se débarrasser d'une femme !

« Oui, Cécile, ton cœur t'avait bien dit : Nous devons nous quitter, courageusement. Il le faut pour toi, pour ta vie, pour le monde. En te rendant ta liberté, je tue mon bonheur

et mon âme, mais je reste un honnête homme. Ah ! j'ai bien compris, va, la vaillance avec laquelle tu as lutté pour me rester. Pauvre chérie ! ma Cécile, de quelle reconnaissance ne suis-je soulevé quand je pense à toutes tes tendresses, à tes caresses d'amante magnifique, à tes soins maternels quand tu me soignais. Tout cela je le garde en moi, tu ne peux me l'enlever. Ces souvenirs seront le refuge de ma vie, de ma jeunesse finie maintenant.

« Prise entre le monde, le foyer, ton mari, ta situation et l'amour de ton Claude, tu n'as pas hésité à lui tout sacrifier ; grande, admirable femme ! Mais je me rends compte que le sacrifice est au-dessus de tes forces et qu'il est de mon devoir de me retirer, moi, si abominable que soit mon immolation. Je sais qu'autant que moi tu en souffriras. Mais je sais aussi que je fais ton bonheur.

« J'ai compris tes peines récentes, tes élans, les larmes qui sont les soubresauts d'un amour qui finit. Je ne t'en veux pas et t'adorerai toute ma vie.

« Tu as traversé la crise salutaire, celle qui te rend à toi-même, à ta respectabilité, à ta place dans le monde, que je n'ai pas le droit de détruire.

« Sois confiante en l'avenir. Détourne ton

regard du beau jardin saccagé par l'aveugle destin. Et dis-toi toujours, jusqu'à ta mort, que près de toi, rôde le cœur saignant de

TON CLAUDE.

Ainsi, il y a des assassinats plus ignobles que de tuer.

Deux heures après leur entrevue, après leur pauvre étreinte, Cécile recevait cette lettre, portée par un chauffeur. Plusieurs fois de suite, elle la relut. Ses yeux étaient secs, son cœur ne battait pas plus vite, sa douleur était trop grande pour ne pas avoir tué en elle les larmes et l'émotion... qui sont encore du bonheur.

Des cris dans la rue écartèrent un instant son esprit de l'idée torturante. Ils se suivaient, se répétaient, se perdaient au loin, recommencaient.

Elle ouvrit la fenêtre : un nom la fit tressaillir. Elle avait cru entendre « Decazeville ».

Sonnant un domestique :

— Les journaux, tout de suite.

Et elle lut la manchette. « La grève à Decazeville et à Carmaux, le feu aux mines, les usines arrêtées. »

Elle s'imagina le départ de Claude, son retour au pays révolté. Sa tendresse la dévorait. Ah ! se dévouer à lui, le sauver ! ...

— Gill, Gill, appela-t-elle au téléphone.

— Viens, mon Gill, je t'en supplie.

Peu de temps après, il arrivait, trouvait sa mère pâle de terreur. Il n'osait la questionner, mais elle lui tendit le journal.

— Pars ce soir. Va, et garde-le !...

— Oui, avait-il répondu sans hésitation.

C'est ainsi que Gill Bert avait pris le même train que M. Napier.

V

A la station de Viviez, le lendemain matin, Claude avait trouvé son secrétaire qui l'attendait avec l'automobile.

— Quittez le train lui avait dit Rasset, vous serez ainsi plus en sûreté; nous ferons un détour, ils sont tous massés à la gare.

Et, suffoquant d'émotion :

— Ils vous attendent.

L'auto démarra, prit un mauvais chemin, au flanc de la montagne pour éviter la Vita-

relle. Ils devaient arriver ainsi par la porte opposée de Decazeville.

— Que se passe-t-il ? demanda Napier.

— Nous avons réussi à les maintenir jusqu'à ce matin, leur promettant votre retour. Mais depuis trois jours ils sont saouls de vin et d'alcool frelaté. Les meneurs les conduisent, les soutenant dans leurs revendications. La Carmagnole est hurlée, même la nuit.

« Quelques incidents plus graves : Un Belge, aux fours Martin, a tué un Carmausin. C'est le règlement d'une longue haine. Les mines sont désertes. L'usine est arrêtée...

Napier sentait son âme se révolter devant l'injustice de ces ouvriers, hier encore satisfaits de leur sort et qui, troupeau docile et médiocre, suivaient aujourd'hui le mauvais berger.

Et il se rendait compte aussi de son impuissance, de la pauvreté de son autorité, devant ce flot déchaîné, qui pouvait le ruiner.

— L'Espagnol ? demanda-t-il.

— C'est lui qui les entraîne. L'heure est grave; que comptez-vous faire ?

— Leur parler, d'abord.

— Leur céder, ensuite ?

— Je ne leur accorderai pas complètement ce qu'ils demandent, mais je suis prêt à de grands sacrifices.

L'auto entrait dans Decazeville. La mort paraissait y avoir saccagé la dernière vie humaine. Pas une femme, pas un enfant, les rues désertes, les corons vides, les devantures fermées. Et, sur cette vision où traînait le désastre, un silence abominable, celui de l'usine éteinte. En bas, des mines découvertes, montaient les flammes dévastatrices et des colonnes de fumée rouge. Les wagonnets dont le roulement ininterrompu ajoutait d'ordinaire son vacarme aux bruits assourdissants de l'usine, étaient par centaines abandonnés, pleins encore de charbon.

— La maison est en ruine?

— Non, montez-y, on a pu enrayer l'incendie.

Au moment où la voiture tournait, une immense clameur retentit derrière eux. Les grévistes ayant aperçu l'auto se jetaient à sa poursuite, et c'était une vague noire qui s'élançait en criant.

Les hommes débraillés, les femmes échevelées, couraient en désordre.

Allez vite, lança le secrétaire au chauffeur.

— Non, je leur parlerai, trancha Napier.

— Revenez tout à l'heure, mais fuyez pour l'instant, je vous en conjure. Moi, je vais leur dire de vous attendre, que vous allez recevoir

une délégation, que vous accéderez en partie à leurs désirs. Allez, partez, puis descendez à l'usine, comme d'habitude. Il ne faut pas les recevoir chez vous. Venez au train de laminoir, je vais les y attirer.

— Camarades ! Camarades ! cria Rasset les bras levés en croix.

Les cris couvrirent sa voix.

— Non, non, nous ne voulons rien entendre, tant que ce lâche ne cèdera pas.

Rasset voulut encore parler. Il ne fut pas entendu. Alors s'adressant à l'Espagnol :

— Tout est arrangé, dit le secrétaire.

— Il cède ?

— En partie.

— Nous voulons tout ce que nous demandons.

— Il va venir, vous lui parlerez vous-même. Et, en y mettant chacun du vôtre, vous arriverez bien à vous entendre ?

Hubino se retourna, et, sur un seul signe de tête, il obtint le silence.

— Venez, leur dit-il.

Et il suivit le secrétaire, les deux mains dans les poches, de sa démarche lente et traînarde.

Derrière lui marchaient les milliers d'ou-

vriers. Ils s'étaient tus, comprenant que l'heure était décisive. Leurs gros souliers ferrés frappaient le sol. Ils descendirent au train de laminoirs, mais ils étaient si nombreux que la colonne continuait jusque sur la place. Quand les premiers s'arrêtèrent en bas, avec l'Espagnol, il y eut un léger recul, une faible bousculade. Mais l'ordre fut vite rétabli. Ils attendirent, soumis.

Une demi-heure s'écoula, puis une heure, ils attendaient toujours. L'horloge de l'Hôtel de Ville sonna lentement et les coups espacés semblaient frapper les cœurs, exaspérer les nerfs.

Soudain, comme si elle eut marqué la limite à leur patience, les voix bourdonnèrent, les murmures s'élevèrent, le mauvais esprit un instant mâté par la perspective de la réussite, reprenait le dessus.

Les cris recommencèrent, un ah ! de triomphe et de haine. M. Napier entrait au train de laminoirs où se pressaient, derrière l'Espagnol, tous ceux qui avaient pu entrer. Il y en avait partout, sur les fours arrêtés, sur les monceaux de rails, acrochés aux poutres de fer qui soutenaient la voûte vitrée.

Claude, accompagné de Rasset, était entouré des employés.

— Mes amis, commença-t-il, tout pâle, la voix ferme, votre attitude me peine. Je vous considérais comme une grande famille...

— Voleur ! hurla une gorge enrouée.

Un rire mauvais parcourut l'assistance

— J'avais confiance en votre honnêteté, reprit Napier.

— Il veut nous crever de misère, lança un homme du haut d'une solive.

— ...Je vous conjure de m'écouter, supplia le directeur.

Mais déjà les cris reprenaient.

— Nous voulons l'augmentation des salaires.

— Ecoutez-moi !

— Nous n'avons rien à entendre.

— M'écouterez-vous ? reprenait-il toujours plus pâle, les bras tendus.

— Les salaires, les salaires !

— Mais, écoutez-moi donc...

Les cris redoublaient. Ils ne pouvaient se taire, surexcités d'alcool, abêtis par le vin, subissant la fatigue de trois nuits de fièvre, se sentant mauvais, la haine au cœur.

Napier voulut encore parler.

— Nous allons nous entendre, hurla-t-il.

Ses mots se perdaient dans le bruit infernal

Mais que faisaient-ils en bas ? que se pas-

sait-il ? Ceux d'en-haut voulaient leur donner un appui, leur faire sentir leur présence.

Des pierres, lancées de la place, commencèrent de tomber, brisant les vitres de la voûte, et ce bruit fit naître en eux un besoin de destruction.

Dans l'imbécilité qui envahit les foules en révolte, ils braillaient de colère avant de rien savoir.

Les bras de Napier retombèrent, vaincus, et il se retourna pour cacher son visage, parce que les larmes montaient à ses yeux.

— Qui est celui-là ? se demanda-t-il en voyant parmi ses employés un homme inconnu.

Mais le bruit montait, on se bousculait.

— Dites-leur, supplia Napier, que je suis prêt aux plus grands sacrifices, que je leur donnerai les salaires égaux à ceux des Carmausins, en deux fois : par moitié maintenant, le reste dans trois mois, quand j'aurai trouvé les millions qui me sont pour cela nécessaires. Dites leur qu'ils auront un hôpital, des retraites, que je vais travailler pour eux, mais qu'il est en un jour impossible de régler tout cela.

Au même instant, Hubino se retournant pour leur parler reçut au front un coup qui le fit chanceler.

Une pierre lancée de près avait visé Napier,

mais venait rebondir sur le front de l'Espagnol. Il vomit une injure.

— Ils vont vous tuer, insinua Rasset.

— On peut le crever, brailla un homme... le fils de l'assassin.

Il y eut un silence interrogateur, un mauvais silence de menace.

Celui qui avait hurlé était près de la sortie, grand, les cheveux roux, la figure tachée, son strabisme ajoutait à sa tête de brute. Comme tous le regardaient :

— Oui, je suis un homme maintenant, mais il y a quarante ans, j'étais gosse et j'ai tout vu.

Les voix s'élevèrent.

— J'étais manœuvre. Une nuit je passais près de la poche de la coulée ; j'ai vu son père se jeter sur Dubreuil. Il lui disait : Bandit, tu as pris ma femme Et il l'a poussé dans la cuve. Je l'ai vu, je l'ai vu. Je me suis sauvé, parce que j'avais peur, mais je l'ai vu...

Sur son visage blême les taches de rousseur se marquaient plus foncées.

— C'est le père Napier qui a tué Dubreuil... On a fait croire à un accident.

D'une ruée, la foule s'élançait sur Napier.

L'Espagnol sentit sur sa tempe une traînée chaude, et sa main dont il toucha la plaie se couvrit de sang.

Les pierres continuaient de pleuvoir sans cesse maintenant, lapidant ceux qui se tenaient en bas, semant la colère et la haine.

— Fils d'assassin, lança de nouveau la voix !

— Fils d'assassin !

Tous se grisaient de leur injure, y puisant la force de vengeance.

Les employés se mêlant à la foule s'efforçaient de la calmer, lançaient les propositions.

Un instant, Napier se trouva seul. Ça sentait l'huile et la houille, les cœurs battaient dans les poitrines, ça sentait le malheur.

— Vas-y, Hubino.

Il fit rouler ses muscles, faisant tourner le ringard pour l'abattre sur la tête de Napier retourné, pour punir le fils de l'assassin.

Mais deux bras vigoureux le terrassèrent, Claude haletant avait suivi la scène, et se trouvait en face, maintenant, de l'inconnu remarqué tout à l'heure :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Gill Bert, fit-il tranquille.

Tout le passé, l'amour, sa vie, Cécile, la rupture, la mort, la délivrance, traversèrent son esprit.

Stupéfait d'émotion, il regardait son fils.

— C'est elle qui m'a envoyé, fit-il tout bas.

La confusion se peignit sur les traits de Napier.

— Merci, merci, balbutia-t-il. Je n'oublierai jamais. . Venez me voir.

— Nous partirons demain, elle et moi, pour l'Amérique....

La chute de l'Espagnol paraissait avoir dompté la foule, et répandre une crainte inattendue.

Les gendarmes saisissant Hubino l'emmenèrent à l'écart, et comme si la tête eut manqué à la direction de leurs actes, ils se turent peu à peu, écoutant enfin les propositions qui leur étaient faites.

— Oui, la moitié maintenant, l'autre moitié bientôt, concéda l'un d'eux.

Et ceux qui avaient suivi pour faire comme les autres consentirent également.

— Les jours de grève payés ?

— Oui.

— A mains levées, votez la reprise du travail.

Toutes les mains se levèrent...

A ce moment la sirène gémit.

Ils se retournèrent, se consultant du regard, et s'éloignèrent enfin.

— Les brutes ! murmura Napier.

— Venez, Monsieur le Directeur, demanda

Rasset. faites-nous la joie de déjeuner chez nous.

Claude dit oui de la tête et chercha du regard Gill Bert pour l'emmener.

Il avait disparu, ayant rempli son rôle de sauveur.

VI

Dans le modeste salon de Rasset, au calme maintenant, Claude revivait les événements récents. Il se sentait délivré de tout ce qui n'était pas lui. Par un dernier sursaut de tendresse, son cœur se tournait vers Cécile.

— Pauvre Chérie, elle part, comme elle m'a aimé pour m'envoyer son fils même après la rupture ! Quelle âme admirable !

Un regret se glissait en lui.

Mais non, il valait meux ainsi, pour la carrière politique à laquelle il songeait. Et il se

répétait cette phrase entendue naguère : « Tu seras le bien-aimé de tous ». En effet, Jaqueline même ne lui avait-elle pas donné toutes les preuves d'amour ? ainsi que sa mère autrefois et son fils aujourd'hui ?

Maintenant, le travail allait reprendre, l'usine allait produire. Tout s'était arrangé. Une paix attendrie descendait sur son cœur, un sourire de satisfaction glissait sur ses lèvres.

Il se sentait servi par tous, entouré de dévouement, affranchi de la reconnaissance.

...Il s'adossa à la cheminée et alluma une cigarette.

FIN

IMPRIMERIE RAMLOT & Cie
52, *Avenue du Maine*, 52
PARIS